LA TABLE RONDE

SEPTEMBRE 1953

SOMMAIRE

LA RUBRIQUE DU MOIS



UNE LETTRE DE MARCEL PROUST A EMMANUEL BERL

D'une longue correspondance échangée entre Marcel Proust et Emmanuel Berl (1915-1918), il ne subsiste, semble-t-il, que la lettre récemment retrouvée par son destinataire et que nous publions ci-après. La plupart des lettres de Proust reçues au front par Emmanuel Berl ont été ensevelies dans les tranchées du Bois-le-Prêtre. Celle que l'on va lire est postérieure et dut être reçue à l'Hartmannswillerkopf en 1916.

Cher ami

Je suis si malade en ce moment que je ne peux répondre à votre lettre ou plutôt à votre bel essai, à votre belle Défense de l'Amitié. Pour une fois — contre tant d'autres où les écrivains nous assomment à nous dire à la fin du volume : Clarens 1891, Le Halgont, etc. — le lieu et la date de votre œuvre y ajoutent une émouvante signification. En deux mots tout ce que vous dites me semble profond et vrai mais ce n'est pas de l'Amitié que vous parlez, c'est toujours de plus ou moins. Quand vous dites qu'un ami retient autour de lui (je crois que dans le troisième volume de Swann il y a comparaison avec un morceau d'aimant) toutes les petites circonstances où il fut mêlé, cela est vrai mais peut l'être aussi bien pour une personne qui n'est pas votre ami. Je m'honore de n'être pas l'ami d'Arthur Meyer et cependant que de choses son ridicule visage me rappelle. Plus que celui d'un ami peut-être, car la puissance d'évocation tient plus au disparate des souvenirs qu'à leur continuité. Et, entre parenthèse, ce que vous dites à ce propos de la tasse de tilleul prouve que l'on ne comprend pas bien dans le premier volume ce qui sera élucidé dans le troisième, le problème de la mémoire involontaire. Ce qui rend si heureux dans ce genre d'impression (je vous le dis trop sommairement pour que cela garde aucun

sens) c'est qu'étant identiques dans un moment différent elles nous transportent hors du temps, sont senties par l'homme éternel (excusez-moi, en pleine crise d'asthme de ne pouvoir m'expliquer). En outre leur caractère fortuit est la raison de leur absolue vérité, l'intelligence n'intervient pas. Autre chose. Vous parlez d'amis avec qui vous avez passé de belles heures, écoutant l'un ou plutôt l'une (Mme Duclaux que je regrette tant de ne pas connaître). Vous parlez de littérature, un autre vous jouez du Chopin, etc. Mais ceci n'est pas non plus l'amitié. Vous pourriez ne pas être l'ami de Bergson ou de Risler et trouver profit à entendre l'un vous parler de Fichte, l'autre vous jouer du Beethoven. Tout à l'heure vous parliez de quelque chose qui est *moins* que l'amitié (ce que l'ami vous rappelle par association), ici vous parlez de ce qui me semble *autre chose*. Et enfin vous parlez de quelque chose qui est *plus* qu'elle quand vous parlez de vos apports humains où la barrière individuelle s'abaisse. Schopenhauer prétendait que le miracle est l'œuvre de la Pitié. En tout cas il dépasse l'amitié, et elle n'est pas nécessaire pour l'accomplir, dans le sens courant du mot amitié. Mais me direz-vous, c'est que vous isolez différentes parties de l'Amitié, et qu'elle réunit tout ce que je dis. Et alors je suis bien obligé de confesser que vous pouvez avoir raison, car votre point de vue m'est si étranger que je ne peux sincèrement m'y placer. Croyez que j'en souffre. Personne n'aimerait autant aimer d'amitié que moi, et je crois ne saurait mieux le faire. Mais je mentirais. Pourquoi le mettre au conditionnel puisque tel ou tel vous dira que je suis un ami parfait, etc. Donc je mens. Ma fatalité veut que je ne puisse tirer profit que de moi-même. Je n'essaye pas par là de justifier la vie absurde que je mène (d'ailleurs en partie malgré moi). Ce genre de solitude au lieu de m'exalter m'éteint, je n'y peux jamais travailler, et tout ce que j'ai fait l'a été à d'autres moments. Mais je ne suis moi que seul, et je ne profite des autres que dans la mesure où ils me font faire des découvertes en moi-même, soit en me faisant souffrir (donc plutôt par l'amour que par l'amitié) soit par leurs ridicules (que je ne veux pas voir dans un ami) dont je ne me moque pas mais qui me font comprendre les caractères. Dans les amis dont vous me parlez, il y en a un (qui est encore cette

fois une) qui nous est commune. Je veux parler de Mme de Noailles. Je la connais depuis très longtemps, je l'ai connue jeune fille. Je n'admire aucun écrivain plus qu'elle, j'ai pour elle une profonde amitié, et je reconnais que sa conversation apporte des choses qu'on ne trouverait pas dans des livres. Pourtant (je vous parle en toute confidence n'est-ce pas) depuis quinze ans je n'ai pas essayé de la voir trois fois. Encore au moment où je vous l'écris en ai-je du regret, regret salutaire puisqu'il me fait me demander si je n'aurais pas infiniment « gagné » auprès d'elle (puisque nous ne parlons ici que profit intellectuel). Mais est-ce bien cela aimer dans le sens amour humain que vous dites? Non je ne crois pas. Tenez (et ceci encore entre nous) il y a un vieux chasseur de restaurant que je n'aimais pas, à qui je ne parlais jamais que pour l'indispensable, et je ne sais pas pourquoi. Je le croyais méchant. Dernièrement il m'a paru qu'il était devenu très doux. Puis je lui ai trouvé bien mauvaise mine, je lui ai demandé de ses nouvelles, il m'a dit qu'il n'avait rien, j'ai voulu lui envoyer un médecin, il a refusé. Il est devenu de plus en plus doux, si gai, si simple, ne parlant jamais de lui, et quand je lui parle de ma *(sic)* santé se rejetant sur la mienne. J'ai appris qu'il avait un cancer. Il continue à travailler. Alors j'ai eu une infinie pitié de lui, j'ai eu d'affreux remords de m'être ruiné car sans cela j'aurais doté ses filles, je le lui aurais annoncé et cela aurait adouci sa fin. Eh bien je crois que cela c'est plus humain que l'amitié. Et pourtant voilà un homme avec qui je n'ai jamais échangé dix paroles, qui ne sait rien, etc. N'en parlez pas car si c'était répété et pouvait lui revenir cela pourrait lui apprendre son cancer. Or je ne sais s'il est fixé sur la nature du mal.

Tout à vous

MARCEL PROUST.

Je vous prie pourtant de penser que ce que je dis de l'amitié vient peut-être d'une excessive exigence théorique. J'ai cru de même longtemps que l'Art, etc. ne me satisfaisait pas. Pratiquement faites-moi bénéficier des deux mots célèbres : « Un égoïste qui ne pensait jamais qu'aux autres » et : « Pauvre âme, c'est cela. »

SARA

A Mary Ogilvie

Le juge, en m'envoyant en prison, a dit que je m'étais conduite comme une femme sans aucun sens moral. « J'ai remarqué », a-t-il dit, et le journal a reproduit tout au long ses paroles, « qu'à plusieurs reprises, et tandis que l'on était en train de faire les révélations les plus graves sur ses agissements frauduleux et sur son ingratitude, Mme Monday a souri. Il se peut qu'elle n'ait pas reçu une bonne éducation, comme la défense l'a fait valoir avec insistance, mais indubitablement elle est intelligente. Je me vois dans l'obligation de conclure que nous avons en elle un triste exemple de plus de ce relâchement et de ce mépris à l'égard de tout principe religieux et de tout devoir social qui menacent de saper par les fondements l'édifice tout entier de notre civilisation. »

De l'entendre parler comme ça, ça m'a bouleversée et j'ai voulu lui dire que je n'avais jamais été contre la religion ; bien au contraire ; mais l'agent de police m'en a empêchée et, après coup, j'ai compris que j'étais mal venue à en vouloir au juge. Peut-être bien que j'ai souri, lorsque certains avocats ont évoqué de vieilles histoires me concernant et qui remontaient à des années. Ça fait un drôle d'effet d'être là au banc des accusés et d'entendre des étrangers vous démonter pièce à pièce comme une machine.

Au début je n'arrivais pas à croire que je ressemblais en rien à la femme qu'ils prétendaient que j'étais. Mais l'aumônier m'a dit qu'avec presque toutes les femmes qui viennent ici, en prison, c'est toujours la même rengaine, que les avocats se sont trompés, qu'ils les ont fait paraître pires qu'elles ne sont ; et je ne pouvais nier que chacun des petits faits qu'ils relevaient contre moi était vrai ; ou presque ; et qu'il y avait des choses que j'avais faites qu'ils ignoraient, et qui étaient pires.

Je me suis indignée contre les vêtements de prisonnière et contre la façon dont on m'a traitée, comme si j'étais une criminelle. A présent je me rends compte que je suis une criminelle, exactement comme les autres, et que peut-être certaines le sont devenues tout aussi bêtement que moi, sans savoir ce qu'elles faisaient. Aussi peut-être y aura-t-il des femmes qui, en lisant ce livre, y trouveront un avertissement et se demanderont, avant qu'il ne soit trop tard, quelles femmes elles sont en réalité et pourquoi elles se conduisent de la manière qu'elles font.

« Connais-toi toi-même, » a dit l'aumônier, et c'est vrai que jusqu'à maintenant je ne me connaissais pas moi-même. Pourtant je croyais me connaître très bien, et que j'étais suffisamment humble comme ça, et je me souviens de la première fois où je me suis vue vraiment telle que je suis physiquement. Ce fut au cours de ma lune de miel, à Paris, dans un grand magasin, plus grand qu'aucun de ceux que j'avais vus jusqu'alors. Il y avait dans le hall d'exposition d'immenses miroirs, entre les piliers, que l'on pouvait prendre pour des portes en verre, et je me dirigeais vers l'escalier, coiffée de mon chapeau neuf, monumental comme un gâteau de Pâques, et satisfaite d'entendre le froufrou de mon jupon de soie neuf et de sentir mon corset français me comprimer. Je crus que c'était dans la salle voisine que mon regard plongeait et je pensai à part moi : « Regardez-moi donc un peu cette espèce de grosse souillon vulgaire, au nez camus et aux joues luisantes, qui ne se sent pas d'aise de porter un chapeau de Paris ! Qu'est-ce que vous pariez qu'elle était encore à la foire de Darmouth la semaine dernière ! On peut presque sentir l'odeur du cidre sur ses lèvres. Si ce n'est pas honteux de s'exposer comme ça, soi et son pays, à la risée de ces étrangers ! »

Mais brusquement je me rendis compte que c'était moi. Ça me porta un coup et je m'arrêtai net. Je savais que je n'étais pas une beauté, mais jusqu'à cette heure-là je ne m'étais pas vue avec les yeux d'autrui. J'avais toujours fait grand cas de mon nez, tout retroussé et large qu'il était, et de mes yeux qui n'avaient pour eux que d'être bruns. Tous les yeux ne sont-ils pas des merveilles si l'on ne regarde qu'eux, en oubliant le reste? J'avais, une fois ou l'autre, vanté le brillant de mes cheveux et même la forme de mes grandes mains, et tout et tout en moi. Et j'avais ainsi fait de moi une beauté, alors que je n'étais, comme l'on disait chez nous, que de la chair vierge. Matthew, mon mari, en me voyant m'arrêter, dit : « Qu'y a-t-il, mon amour ; est-ce à cause du chapeau? Je me suis bien dit que, peut-être, il était un peu vif pour ton teint... »

J'allais répondre : « Oui, en effet, » mais au lieu de ça, voici ce qui sortit : « Non, ce n'est pas le chapeau — c'est la glace. Je n'en ai jamais vu une aussi grande. » Je gardai donc le chapeau, et si des gens me regardaient, je me disais : « Si je suis une grosse dondon, ma foi je n'y peux rien, car je ne peux pas me changer. »

Voilà ce que je me disais en ce temps-là, chaque fois que je n'en voulais faire qu'à ma tête ; même à l'encontre de mon mari. Et pourtant j'avais la ferme intention d'être une aussi bonne épouse que j'en avais prêté serment, et même meilleure encore. Car je ne pouvais que m'étonner que lui, un monsieur et riche, m'ait prise, moi, une jeune fille ordinaire de la campagne, ni laide ni jolie, et ne possédant aucun des avantages qu'il eût été en droit d'attendre. J'avais bien lieu de penser que peut-être ce n'était de son côté qu'une passionnette ; car je savais que la nature fait perdre la tête aux hommes de temps à autre, et qu'alors ils essaient d'avoir la première femme venue ; mais quand ils sont las de leur joujou, ils

se réveillent et se demandent comment ils ont bien pu mordre à l'hameçon.

Aussi je vivais dans la terreur que Matt se réveille, surtout lorsque je commettais une erreur dans la conversation. Car si j'étais capable de parler très bien, comme toute fille de fermier à cette époque, j'avais très peu de connaissances en géographie, en musique et en langues étrangères. Je me souviens qu'au cours de mon premier mois de mariage il m'arriva une fois de poser des questions sur la cuisine russe à une dame qui venait des bords du Rhin, croyant qu'elle venait de Russie. Mais le pire, c'est qu'en voyant Matt rougir, je me mis de plus belle à faire des confusions au sujet de choses que je connaissais très bien, disant, par exemple : « Oh ! je ne savais pas que la Russie était en Allemagne. » Et ainsi de suite ; tremblant à la pensée de la mortification de mon pauvre Matt et n'en continuant pas moins à dire des absurdités, uniquement pour amener la femme à me croire plus ignorante que je ne l'étais en réalité.

Je savais, naturellement, que toutes les dames de Bradnall Green, la localité où nous habitions, m'observaient et se communiquaient la nouvelle : « Il y a un mois, c'était encore une domestique. »

Car c'est ce que j'ai été d'abord pour mon pauvre Matt. J'étais alors la cuisinière de sa mère, Mme Monday, qui était veuve. Il est vrai que j'étais de bonne famille, car mon père était propriétaire foncier et contremaître, et ma mère avait été institutrice. Moi-même j'avais remporté des prix à l'école pour la récitation et l'histoire sainte, et un diplôme pour la couture ; et ensuite j'avais fait un très bon apprentissage en qualité de fille de cuisine sous les ordres d'un cuisinier dans une maison bien et pieuse, une famille très riche de brasseurs, qui ne tolérait jamais même seulement un gramme de margarine ou de préparation en poudre ou de n'importe quel produit tout préparé, dans la cuisine, même pour les domestiques. Ma mère avait voulu me voir devenir une cuisinière de premier ordre digne d'entrer dans les meilleures maisons ; et c'est ce que j'étais devenue.

Et vraiment j'ai eu, j'avais encore à l'époque du Jubilé, une place de choix pour ma première place comme cuisinière. J'aurais pu aller chez un général. Mais je choisis Mme Monday parce que ni la maison, ni la famille, n'étaient aussi grandes ; et ce n'était pas trop reculé dans une région sauvage. Et il y avait aussi que j'aimais habiter dans le Sud ; à Bradnall, on a beau être à cinquante kilomètres de la mer, on se sent encore dans le Sud. Ça se trouve dans une vallée, au milieu des vergers, ce qui me plaisait, car ça me rappelait les vergers de pommiers à cidre de chez nous ; et pourtant les dunes n'étaient pas très loin.

C'est vrai que Bradnall-Ville, ce n'était pas grand-chose, à part la cathédrale et son enceinte ; rien que des magasins et des rues sales comme tout ; mais Woodview — c'est le nom de la maison des Monday — se trouvait à deux kilomètres de là, à Bradnall Green. Ce n'était pas trop tranquille non plus, on était en plein sur

la grand-route où toute la matinée passaient carrioles et rouliers, et au cours de l'après-midi toujours quelques beaux attelages. Je pouvais voir, de la fenêtre de la cuisine, les chapeaux des cochers gravir la colline ; souvent j'allais ensuite à la porte sur le derrière pour les voir passer de niveau en trottant. J'ai toujours aimé à voir une belle voiture à deux chevaux, ses chevaux luisants qui avancent avec un mouvement de bas en haut et de haut en bas, comme des chevaux à bascule ; et l'argent sur le harnais ; et les rayons de roues qui tournent comme un moussoir ; et la carrosserie si brillante qu'on peut voir les haies et le ciel se refléter dessus.

Et puis le village était tout proche, et c'était un beau village, avec cinq ou six vrais magasins et un vrai magasin de nouveautés, je veux dire un qui ne vendait que des nouveautés et qui pouvait vous trouver un galon ou vous rassortir votre laine à la dernière minute.

Et puis la maison était très jolie, toute couverte sur le devant d'un treillage pour les roses, et de plantes grimpantes sur le derrière. Elle me rappelait une image dans le livre d'histoires pour enfants de Mlle Ewing, à cause de ses hautes cheminées et de ses roses en treillis, seulement elle n'était pas réellement vieille. Mais après tout, si elle avait été vieille, elle n'aurait pas possédé d'aussi bons éviers avec l'eau chaude au-dessus, et une baignoire en porcelaine qui se nettoyait avec un pain de savon exprès ; et je vous garantis que ça faisait propre, après.

Et puis Woodview avait un beau jardin, et surtout un beau potager. J'ai toujours aimé qu'il y ait un potager dans une maison, pour être sûre que mes légumes sont frais, et pour m'y promener. Car les domestiques ont le droit de se promener dans un potager et ce dont j'avais peur d'être le plus privée, en servant chez les autres, c'était d'un jardin. Toutes mes amies entrées en condition disaient la même chose, qu'elles n'avaient pas de jardin. Vous me direz peut-être que les jeunes campagnardes ne font pas grand cas d'un jardin quand elles en ont un, mais c'est que les jeunes campagnardes qui restent chez elles ont les chemins creux et les champs. Mais une jeune fille en condition ne peut courir les chemins dans sa blouse d'indienne de cuisinière ou dans sa tenue de femme de chambre. Chacun peut la reconnaître à un kilomètre de distance et dire : « Voilà encore Minnie, ou Millie, en train de courir après le jeune Un tel, » et ça a vite fait d'arriver aux oreilles de la maîtresse. Rien que d'entendre, accouplés, les mots meule de foin et bonne, toute maîtresse s'épouvante. Mais dans un jardin potager, une bonne peut se promener et contempler le monde, je veux dire le monde des choses qui poussent, et parfois même porter dehors une chaise de cuisine et écosser ses petits pois ou enlever les fils de ses haricots verts, tout en jouissant du sentiment d'être au grand air, un sentiment que vous n'avez pas en vous promenant sur une route. J'avoue que j'eus vite fait de trouver un coin dans le jardin potager, à Woodview, où personne ne pouvait me voir de la maison, et où, bien à l'écart du tas d'ordures, j'avais une haie d'églantiers odorants dans le dos et devant moi les choux ; et, outre les choux, une grande plate-bande de pieds-d'alouette,

qu'ils faisaient pousser là comme fleurs à cueillir ; et, ma foi, je sortais souvent ma chaise et venais lire là tout l'après-midi, de l'heure du déjeuner à l'heure du thé. C'est à Woodview que j'ai commencé à prendre goût à la lecture. Car, si j'avais remporté des prix à l'école, je n'avais jamais su lire de ma propre initiative et faire mes délices d'un bon livre avant ma venue à Woodview. Dans cette maison ils en avaient, des livres, et ils en mettaient dans les chambres de domestiques ; des livres de piété. Aussi c'est par ceux-là que j'ai commencé, par des missionnaires chez les Cafres. Ils s'appelaient Moffat, et je n'ai jamais oublié leur bonté et leur courage ; car ils offraient pour de vrai leurs vies à Dieu.

Et c'est aussi au cours de cette période heureuse et paisible à Woodview, avant de me marier et alors que j'étais encore une jeune fille sage, que j'ai lu pour la première fois Charlotte M. Yonge. Bien sûr, j'avais déjà auparavant entendu parler de sa célébrité, car ma mère possédait *la Jeune Belle-Mère*, et mon institutrice, à l'école, nous avait enseigné qu'elle était un aussi grand écrivain que Shakespeare, et plus fidèle à la vérité de la vie. Mais c'est seulement alors, quand Mlle Maul me demanda si ça me ferait plaisir de lire un bon livre, que je me souvins de son nom et lui demandai un Yonge. Et Mme Monday avait les *Piliers de la Maison*, et Mlle Maul me les prêta, et ce livre me procura tant de plaisir que je ne pensais plus qu'à lire, et je ne pouvais plus ni manger ni dormir tellement j'en avais l'esprit occupé. J'étais heureuse d'avoir, en ma qualité de cuisinière, une chambre pour moi seule, car je lisais souvent la moitié de la nuit, et avec une telle fièvre, je l'avoue, que même en faisant mon travail je pensais à cette pauvre famille, treize enfants privés de père, et au noble Félix qni renonçait à poursuivre ses études pour subvenir aux besoins de sa mère.

Mais déjà même à l'époque où j'étais encore à la cuisine, à Woodview, les Moffat et Mlle Yonge me faisaient du bien. Ils me donnaient honte de mes aises et de mes larcins. Car à présent, quand je me reporte eu arrière, à ce temps-là, je vois qu'il ne me venait pas à l'esprit rien que de bonnes et pieuses idées. J'ai dit que j'étais du genre sage, et il est sûr que j'étais timide en présence d'étrangers, mais je sais bien, moi, que j'avais déjà commencé à me gâter. Je portais toujonrs les doigts sur quelque douceur, et souvent, même lorsque j'étais dans le jardin, dans ce coin tranquille dont j'ai parlé, les *Piliers* dans les mains et des larmes aux yeux, je me levais d'un bond et me précipitais à la porte de derrière, rien qu'en entendant la voix du laitier. Parce que c'était un beau garçon et un charmeur. Oui, je le laissais faire le galant avec moi, et pourtant je savais que c'était un coureur et qu'il avait abusé de plusieurs malheureuses jeunes filles, et, ce qui était pire, je me pardonnais à moi-même, après, en me disant : « Je ne serai jeune qu'une fois, » ou « Je suis comme ça ». A vrai dire, je crois que si je n'avais pas été élevée en fille sage par une bonne mère, j'aurais très bien pu mal tourner dès mon adolescence. Elle n'hésitait jamais à me donner une bonne claque, de temps à autre, là où ça ne pouvait pas me faire de mal (car, pour ça, elle ne m'a

jamais giflée et elle était furieuse contre les parents qui le faisaient, disant que c'était dangereux pour le tympan), et quand elle me voyait me prélasser et fainéanter et bâcler mon ouvrage dans la maison, elle ne mâchait pas ses mots pour me le reprocher, et elle disait : « Ou tu travailleras convenablement, ma petite, ou tu n'auras rien de moi que du pain, de l'eau, et de la toile à sacs. » Et elle ne me donnait bel et bien que du pain et de l'eau pour le petit déjeuner, et quand je boudais, elle me disait que j'étais une imbécile de perdre mon bon caractère et mon amabilité. « Car si tu veux trouver un mari », disait-elle, « c'est sur ton caractère et sur ta réputation qu'il te faudra compter pour ça. Ta figure et ta tournure te mèneront tout juste à l'asile des pauvres. »

Je compris quelle heureuse chance c'était pour moi d'être à Woodview, et, vraiment, je me demandais comment on pouvait avoir autant de plaisir sur terre, et surtout en étant en condition, si même c'était dans une bonne place. Aussi quand M. Matt commença à flâner au bas de l'escalier et à me rencontrer par hasard sur le palier de l'étage mansardé, je lui en voulus de me mettre en danger de perdre une si bonne place.

Je ne pouvais blâmer le pauvre homme lui-même ; il était tellement tenu dans l'assujettissement et la contrainte par sa bonne maman et sa sœur aînée, Maggie, ou Maul, comme ils l'appelaient. On n'entendait que Matt, Matt, toute la journée ; et où as-tu été, et pourquoi as-tu mis ton costume du dimanche. C'était une honte de voir un homme qui avait déjà largement passé la quarantaine, si peu libre de ses mouvements et si harcelé, tout comme un enfant, et frustré de ses droits d'homme. Nous autres jeunes filles, toutes nous le plaignions.

Mais j'avais été bien élevée, comme je l'ai dit, et je le priai de me laisser tranquille.

La vérité c'est que, tout en le plaignant de vivre ainsi en courbant misérablement l'échine, je ne l'aimais pas beaucoup. Je le trouvais minable, avec son long cou et son long nez, ses yeux en boules de loto, et sa tête chauve. Il eut l'air saisi d'un lièvre quand je lui dis que ce n'était pas honnête de sa part de guetter mon passage ; et ensuite, quand il me regarda du jardin à travers la fenêtre de la cuisine, ses yeux étaient aussi tristes que ceux d'un lièvre blessé. Et ça, Dieu me pardonne, ça me donna envie de rire. Il était la risée de nous autres, jeunes filles, toutes tant que nous étions, car nous étions une bande de jeunes écervelées, toujours prêtes à rire.

Il se tint éloigné de moi quelque temps, et puis il commença à se montrer plus amoureux que jamais. Je ne pouvais pas l'en empêcher. Il faisait irruption dans ma cuisine chaque fois qu'il pensait m'y trouver seule et alors il me prenait par la main ou par le bras et il balbutiait : « Comment allez-vous, Sara? » ou « Quelle gentille jeune fille vous êtes ! » Jamais un mot d'amour. Mais son visage s'empourprait jusqu'à sa calvitie.

Je ne pouvais pas être très fâchée, car je voyais que c'était la nature qui le travaillait. Mais j'étais effrayée, aussi je le rembarrais

assez vertement. « Monsieur Matt », lui disais-je, « n'avez-vous pas honte de vous conduire de cette manière dans la maison de votre propre mère? Si vous avez envie d'une bonne amie, cherchez-en une dans votre propre monde et ne venez pas tourmenter des servantes qui ont leur propre vie à faire de leur côté. »

Quand finalement il m'écrivit un billet, pour me proposer de nous en aller et de nous marier, je n'arrivais pas à y croire. Comme je l'ai dit, il ne me plaisait guère alors ; il me paraissait trop vieux et d'humeur trop sérieuse ; et en outre ça me faisait peur d'épouser un monsieur, avec tous leurs principes et leurs manières. Mais il ne voulait pas admettre de refus. Il continua à me demander chaque jour d'être sa femme ; et un beau jour, comme il me demandait s'il ne me serait pas possible de lui porter assez d'affection, tout en ayant l'intention de lui répondre que non, voilà-t-il pas que les mots qui sortirent tout seuls de ma bouche, ce fut que je tâcherais !

Je ne sais pas ce qui m'a passé par la tête, car bien que chez nous les filles parfois commencent par faire l'essai de la vie conjugale avec un homme et l'épousent ensuite, ça ne me rassemblait pas d'avoir l'intention d'une chose pareille. Cette idée-là ne me serait pas venue avec ma religion, et puis je savais fort bien que M. Matt voulait un mariage immédiat.

Pendant toute la soirée je restai baba de ce que j'avais fait. Pourtant il me semblait que je pouvais encore reprendre ma parole et que tout cela était une espèce de comédie que nous jouions.

Mais pas du tout ! Me voilà bel et bien prise au piège sans pouvoir m'en sortir. Il m'apporta la bague ce même soir et comment dire non, alors, avec cette bague qui me passait la corde au cou? La bague de fiançailles, c'était le lundi, et le jeudi ce fut le bureau de l'état civil, et Londres le même soir et Paris le mardi suivant. En l'espace d'une seule semaine après ce mot en l'air, ma situation fut aussi totalement transformée que si on m'avait refaçonnée, changée en une autre femme. Je ne pouvais pas y croire moi-même et je continuais à avoir l'impression ou bien que c'était moi qui jouais un rôle comme une actrice, ou bien que le monde ressemblait à une pièce de théâtre beaucoup plus que je ne l'avais cru jusqu'alors.

Vous me direz que c'est bien d'une jeune fille évaporée, précisément, de se marier par lubie. Mais je n'étais pas évaporée alors. J'étais du genre sage. Si j'avais été évaporée, je ne me serais pas surprise moi-même à ce point, surprise qui dura des jours et des jours, jusqu'à ce que je n'aie plus le temps de penser à rien.

Matt avait laissé en partant une lettre pour sa famille, mais vous devinez quelle peur bleue j'avais d'elles deux. J'espérais même qu'elles ne lui pardonneraient jamais, rien que pour n'avoir pas à me retrouver face à face avec elles.

Mais Mme Monday, bien que guindée et orgueilleuse, était une âme noble et une vraie chrétienne. Elle m'appela sa fille dès sa première lettre et m'enjoignit de revenir à la maison. C'est vrai

que Mlle Maul était faite d'une autre pâte, car si elle fut assez polie à mon arrivée, elle trouva vite le moyen de me chercher noise. C'était une femme du genre crin et je crois qu'elle souffrait de n'avoir plus Matt sous sa coupe, car il lui avait tenu lieu de mari et de fils depuis le temps de sa première enfance.

Je ne pouvais pas lui en vouloir d'être crin et elle eut un motif pour me chercher noise. Car le hasard voulut qu'à peine étions-nous de retour à la maison, mon amie, Rosina Balmforth vint me rendre visite.

Rosina avait deux ans de plus que moi et elle n'avait jamais plu à ma mère. Elle avait toujours été une jeune fille effrontée, leste dans ses discours et s'habillant d'une façon qui donnait d'elle une fausse idée. Car si elle avait assez peu de religion, elle ne s'est jamais permis des libertés sur le plan physique.

Tout en admirant Rozzie pour sa force de caractère, j'aurais préféré qu'elle ne vienne pas me voir tout de suite après mon mariage, car ça m'a fait beaucoup de tort. Pourtant ce ne fut pas la faute de Rozzie, mais ma faute. Vous me direz peut-être que j'avais quelques raisons de me conduire comme une évaporée ; moi, une toute jeune fille, je n'avais pas encore dix-neuf ans, tout nouvellement mariée à un monsieur qui avait cette nervosité et ces bizarres façons, et ne sachant jamais si ces façons lui étaient particulières, à lui, Matt, ou si c'étaient les usages de la classe sociale dans laquelle je venais d'entrer. Mais ce n'était pas que j'étais une évaporée, mais qu'il y avait un esprit mauvais en moi prêt à jouer des tours et à succomber à toutes les tentations, et je n'avais pas envie de le combattre.

Pourtant je commençais à devenir amoureuse de mon Matt. Aucune femme n'aurait pu ne pas aimer un homme si bon par nature et si affectueux à son égard. Aussi, c'était bien la dernière chose que je souhaitais que de mettre mon pauvre Matt dans tous ses états, et quand Rozzie arriva, j'allai l'attendre à la gare pour l'avertir que les Monday étaient une famille très collet monté et que Matt était un homme timide et un vrai monsieur, facilement décontenancé au milieu de femmes.

Mais Rozzie était pleine de confiance : « A d'autres ! » dit-elle. « A bon entendeur, demi-mot suffit. Je leur passerai à tous de la pommade comme à une queue malade. Comment trouves-tu mon nouveau costume? C'est celui que je mets pour les enterrements des clients, couleur bière brune. » Et c'était vrai qu'elle était vêtue d'un costume de drap marron foncé, très sobre et comme il faut, mais ses premiers mots à Matt furent : « Alors, comme ça, vous en êtes un ! »

« Plaît-il? » dit Matt, mettant tout son empressement à faire bon accueil à mon amie, et cela d'autant plus que sa mère et sa sœur la traitaient déjà comme si elle avait été de la crotte sur le tapis.

Rozzie se rendit compte tout aussi bien que moi qu'elle était en train de faire fausse route. Elle devint cramoisie et bomba son opulente poitrine. Mais elle avait beau faire, elle avait l'air plus

effrontée et plus brutale que jamais et elle dit bel et bien à Matt, à tue-tête : « C'est de maris que je parle, pas de cochons. Je respecte les cochons. » Et la voilà qui se tourne vers la vieille Mme Monday sans lui avoir été présentée et qui lui fait un petit signe de tête et lui dit : « Nous les connaissons, nous, les hommes, hein, M'dam' — des pourceaux la nuit et des singes le jour ! »

Matt s'efforça de rire, mais ne put que bouger les lèvres et j'étais au désespoir pour lui et les Monday. Mais je ne pus en vouloir à Rozzie, car je l'avais à peine emmenée de sa chambre, qu'elle s'arrêta et me dit : « Tue-moi, tu en as le droit, Sara ; vas-y, flanque-moi une bonne mornifle » ; et elle s'écria : « Mais pourquoi, enfin, est-ce que j'ai fait ça?... Ça commence bien, ça, on peut le dire ! Mais que je sois maudite si je laisse encore échapper un seul autre mot. Le temps d'aller de ce réverbère au coin de la rue, et je suis une dame de la tête aux pieds. »

Mais Rozzie avait beau vouloir se retenir, elle n'en était pas capable. Elle dit à Matt, au dîner, de ne pas lui faire du pied sous la table. « Si vous avez de quoi satisfaire Sara, c'est risquer votre vie ! » Et elle ajouta en s'adressant à moi : « Ne sois pas jalouse, Sara... je ne voudrais pas de lui, même pour me gratter le dos, malgré son nez ! »

La pauvre Rozzie était tout autant au supplice que moi-même et, une fois que nous fûmes toutes deux dans sa chambre à coucher, c'est moi qui dus la consoler et lui dire que personne n'avait attaché d'importance à tout cela. Mais ce n'était pas une imbécile et elle me répondit : « Oh ! que si, ils y ont attaché de l'importance, Sara. Et je suis en train de te faire beaucoup de tort. Si seulement tu pouvais me flanquer un bon coup de pied dans le ventre... je me sentirais mieux. Mais je m'en irai demain, va, et je ne reviendrai jamais ! »

Naturellement je ne pus souffrir cela. Car la vérité c'est que j'étais heureuse d'avoir Rozzie. Je m'étais sentie bien seule sans femme à qui parler.

Rozzie ne s'en alla donc pas, et le troisième jour elle sortit habillée d'une robe de soie rose à large ceinture verte et avec ça un chapeau vert qui avait des plumes d'autruche lui retombant presque jusqu'à la taille.

Elle avait un peu honte de cette toilette et pourtant je ne pouvais pas lui dire qu'elle était plutôt tapageuse. Car même Rozzie se piquait facilement quand elle savait qu'elle était dans son tort.

Lorsque je sortais avec elle, les gens, dans la rue, se retournaient pour nous regarder. Alors Rozzie les dévisageait et me disait, assez fort pour être entendue d'eux : « Qu'est-ce qu'ils ont à faire ces têtes de sainte Nitouche... ou c'est-y qu'ils n'ont pas l'habitude de voir une dame dans ce patelin? »

Mais je crois que Rozzie aimait à attirer l'attention, et ne je pouvais lui en vouloir de cela, car ça allait avec son courage et son entrain, et c'était ce que j'admirais en elle.

Mais il y eut pire : il y eut que j'allai avec elle courir les magasins et que j'achetai le même genre de toilettes qu'elle. Et

ensuite, pour que ça ne soit pas du gaspillage, il m'a bien fallu les porter et vous parlez d'un carnaval que nous avons offert à Bradnall ! Et ça au cours de mes six premières semaines de mariage, alors que j'étais comme qui dirait à l'essai, et que je me croyais si soumise à mon devoir !

Le pauvre Matt essaya bien une fois de m'amener à porter quelque chose de plus distingué, mais je fis semblant de ne pas comprendre ce qu'il voulait dire : « J'aime un brin de couleur », dis-je. Mais je me rendais parfaitement compte que je me donnais en spectacle et que tout le monde disait : « Regardez, la voilà, la femme que ce pauvre Monday a épousée... elle était cuisinière et elle a bien l'air de ce qu'elle était, n'est-ce pas? »

Il n'y avait pas encore tout à fait un jour que Rozzie était partie, que Mlle Maul commença à être après moi au sujet de mes toilettes. « Je crois », dit-elle, « que vous feriez mieux de ne pas porter cette nouvelle robe rose pour aller chez Mme Une telle. »

« C'est moi qui l'ai choisie », dis-je, de crainte qu'elle ne déblatère contre Rozzie, et alors je me serais fâchée.

« Ah ! » dit-elle, « j'ai en tout cas remarqué qu'elle était pareille à cette horreur de robe dont Mme Balmforth raffolait. »

Alors, naturellement, je me vis obligée de dire que Rozzie passait pour avoir très bon goût, et Mlle Maul répondit que ce n'était pas un goût convenable pour de jeunes mariées, tout au moins pas à Bradnall.

Elle avait parfaitement raison, bien sûr, mais je ne pouvais pas en convenir, aussi je fus obligée de sortir habillée de cette robe rose et une fois de plus de scandaliser les invités d'une réception et de rendre Matt malheureux. Car s'il ne prenait jamais garde de lui-même à ce que je portais, Mlle Maul n'était jamais en retard pour lui signaler que c'était vulgaire et que seule une femme très commune pouvait porter ça, et alors il était au supplice pour moi.

Je le mettais à la torture et je souffrais pour lui, mais c'était ainsi. C'était à croire qu'il y avait deux femmes en moi : l'une, une épouse aimante, et l'autre, une femme insensée et méchante. Je ne savais pas comment venir à bout de moi, pas plus qu'une pouliche qui court de côté et d'autre dans un champ, la queue en l'air, et qui fait semblant de mordre les arbres et de lancer des ruades à sa propre mère. Et comme je l'ai dit, j'étais effrayée en même temps, car je me disais : « Cette chance ne peut pas durer. Quand je pense à toutes les filles plus jolies que moi, et aux dames, aussi, qui ne trouvent jamais de maris du tout. »

J'étais donc téméraire, aussi, et on a bien raison de dire que la témérité, c'est la porte ouverte à tous les démons.

Ça m'affligea beaucoup lorsque je m'aperçus à quel point Matt s'était jusque-là laissé mener et frustrer de ses droits d'homme. Ça nous gachait notre plaisir à tous deux, car il était toujours à dire que nous ne pouvions pas faire ceci ou cela, rien que parce que ça ne plairait pas à sa mère ou à Maul. Mais le pire, c'est

qu'il se rendait compte du mal que ça lui avait fait. Il me dit une fois, au cours de nos premières semaines, à un moment où il venait d'être déçu de la manière que vous devinez par son fiasco dans une fonction naturelle, qu'il était trop timide. « C'est mon grand défaut », dit-il, « et un défaut détestable, car il me rend insociable. J'aurais dû m'affirmer davantage », ajouta-t-il, « et recevoir mes amis à la maison. »

« Comment l'aurais-tu pu », lui dis-je, « alors que ta mère et ta sœur ne permettent pas qu'on boive ni qu'on se couche tard? Tu ne peux pas recevoir des hommes sans leur offrir quelque chose. »

« Non, non », dit-il, « ça n'a pas été leur faute, mais la mienne. C'est moi qui n'ai pas osé. J'ai toujours été timide et j'ai lâché pied. »

Aussi je lui dis que du moins avec moi ses droits seraient respectés et qu'il pourrait amener ses amis. Je serais très heureuse de les voir. Car nous avions un salon pour nous personnellement, et j'avais l'intention d'avoir toujours là du whisky pour les hommes et du porto pour les dames.

« Tu n'as qu'à inviter tes amis », lui dis-je, car j'ignorais qu'il n'en avait aucun. J'avais toujours cru, comme le croient les sottes jeunes personnes, que tout le monde a des amis, et c'est seulement à la longue que je découvris combien il y a de gens qui n'ont aucun ami, digne de ce nom, mais seulement de simples connaissances qu'ils voient tous les jours. Matt n'avait réellement pas d'amis, et quand je dis : « Mais, et Un tel? » citant des noms, comme M. Boler, son associé à la fonderie, et M. Hickson, qui faisait des affaires avec lui, il s'écria : « Juste ciel, pas Boler... et M. Hickson est un millionnaire. »

« Mais pourquoi ne fréquenterais-tu pas des millionnaires? » dis-je.

« Tu ne comprends pas, ma chérie », dit-il. « M. Hickson considère tous les gens de Bradnall comme des provinciaux, et des pedzouilles. Son véritable foyer est à Londres et sa maison de campagne est à une centaine de kilomètres d'ici, presque dans le Devonshire. Il ne se sert de sa maison de Bradnall que comme d'un hôtel et il n'en conserve une ici que parce qu'il aime à faire partie du Conseil et à pouvoir intervenir en tout. »

Mais je me suis dit à part moi qu'un chien regarde bien un évêque et j'ai donc tout mis en action pour obtenir un stand à la Vente de charité de la paroisse, en juin, alors que j'étais une jeune mariée de six mois. Les Monday avaient toujours eu un stand jusqu'ici. Aussi, le Comité, dont le président était mon principal ennemi, ayant répondu que les stands étaient déjà tous distribués, quoique je savais fort bien que ce n'était pas vrai, j'allai vendre à celui de Mlle Maul, car elle ne pouvait pas me refuser cela. Et quand M. Hickson vint à notre stand, car il allait à tous, je le regardai d'un œil amical.

Bien sûr, toutes les dames en faisaient autant; c'était leur devoir de distribuer des regards aimables pour avoir l'argent des hommes; mais j'avoue que je mis dans mon regard ce qui,

chez nous autres jeunes filles, au village, signifiait : « J'ai un faible pour vous. »

D'ailleurs, M. Hickson me plut à première vue à cause de ses yeux tristes ; et peut-être parce que je savais que c'était un homme triste. Bien qu'il n'avait pas encore trente-cinq ans et n'était marié que depuis quatre ans, sa femme était une coureuse, ne lui donnant ni tendresse ni amour, et ne se souciant même pas de lui créer un foyer pour y recevoir ses amis et tenir son rang dans le monde. Elle n'était bonne qu'à faire sa honte. On m'avait raconté que dans toutes leurs maisons, à Londres et dans l'Ouest et à Bradnall, où on ne l'avait jamais vue, elle avait son appartement personnel et son lit à elle et ne venait jamais dans le sien à lui et ne lui donnait aucun bonheur, même rien que par devoir. Ça paraissait très injuste qu'un homme si riche, qui avait travaillé dur pour acquérir cette richesse, en tire si peu, même pas autant que n'importe quel paysan ayant une humble femme dans son lit et à sa table.

Pourtant il n'était pas si mal que ça de sa personne ; ni difforme ni déplumé. Il était plutôt petit et il avait la tête plutôt grosse, un très gros visage et un gros nez. Mais il avait des yeux très bien, bruns et clairs, et un menton bien fait, avec une fente. Ses dents, aussi, étaient magnifiques, trop belles pour un homme et presque aussi belles que les miennes. Quant à son teint, ma foi, il avait la peau rêche et foncée, comme du café, et toute grêlée de trous par la petite vérole parce qu'il était né et avait été élevé en Afrique, mais ça ne lui nuisait pas à mes yeux. Je n'ai jamais aimé les jolis garçons. Un visage d'homme doit être fait pour la bagarre de la vie, et en montrer les cicatrices.

Je ne sais si c'est parce que j'étais une jeune mariée, ou parce qu'on avait tellement parlé de moi comme de la cuisinière qui avait fait un mariage au-dessus de sa condition, mais M. Hickson resta à bavarder dix minutes et laissa voir par divers signes qu'il ferait volontiers plus ample connaissance avec moi. Et en outre il me dit qu'il connaissait mon mari depuis de nombreuses années ; et qu'il était enchanté de faire ma connaissance.

Tout cela, je l'avoue, était un triomphe pour une jeune sotte, car M. Hickson était l'homme le plus important de Bradnall ; et, comme disait Matt, il venait se mêler à nous, en particulier aux ventes de charité, avec l'air d'un homme qui accomplit son devoir. Il était affable comme tout prince, mais vous vous rendiez compte que vous faisiez partie de son travail quotidien et non de son plaisir. Et voilà qu'il était là à me parler, les mains dans les poches et les yeux pétillants, et à se tenir sur les talons et à rire de toutes ses dents comme n'importe quel jeune garçon qui vient, à cache-cache, de découvrir une belle amie. Toutes les autres dames, et surtout la pauvre Maul, tout en souriant à leurs clients, avaient les yeux tournés de l'autre côté pour, pauvre de moi, me regarder, moi et ma conquête. Car c'en était une ! A ma grande surprise, en effet, alors que j'en étais encore à chercher comment je pourrais bien amener l'ivrogne à boire, comme on dit, et à déployer tous mes efforts pour convertir Matt à l'idée

de donner un garden-party qui n'imposerait pas d'heure fixe à M. Hickson et où tous les hésitants viendraient pour le voir, est-ce que ne le voilà pas qui s'amène chez nous pour prendre le thé, de lui-même, et tranquille comme Baptiste. Imaginez un peu la surprise de Matt lorsqu'il rentra à la maison à six heures et demie et me trouva en train de parler art avec M. Hickson, et M. Hickson buvant mes paroles comme s'il avait eu le coup de foudre pour moi quatre jours auparavant.

Or, je ne connaissais rien à l'art, comme je le dis à M. Hickson, qui était un grand collectionneur et avait ses maisons pleines de tableaux ; mais il me fit parler quand même de ce que j'aimais, par exemple de Marcus Stone et de Raphaël ; et aussi de ma vie de jeune fille à la campagne et de cet agréable pays où j'avais été élevée.

Matt, comme je l'ai dit, fut stupéfait. Mais je fus heureuse de voir comment, tout timide qu'il était, il s'en tira quand M. Hickson tourna vers lui ses moyens de séduction, et comme il parla et rit. J'avais eu peur que Matt, en sa présence, commette des gaucheries et bafouille. Mais pas du tout, et ça, c'était l'avantage de sa bonne éducation, car il avait beau être timide, il se savait l'égal de M. Hickson, et pouvait dire « au temps où j'étais à la Fac », sur quoi M. Hickson répondait qu'il y avait été aussi.

Il invita Matt à déjeuner, sous prétexte qu'il avait une affaire à lui proposer, mais je crois que c'était une invention. Et après son départ, il fallait voir dans quel état était Matt, tellement émerveillé et joyeux, et fier de lui et fier de moi, qu'il en paraissait tout à fait comique. Il parla de ça toute la soirée et la moitié de la nuit et dit une douzaine de fois : « La vérité, ma chère Sara, c'est que tu l'as épaté. Quelle attrape et quel camouflet pour la Rue Haute ! », qui était la partie de Bradnall où habitaient les gens chics, comme les colonels et les chevaliers.

Et ce fut ma foi vrai. Car lorsque finalement je parvins à persuader Matt de me laisser donner mon garden-party, bien qu'il ne voulût m'accorder ni orchestre, ni fraises, seulement quatre à la fois dans les assiettes, jusqu'à épuisement, malgré ça, parce que M. Hickson amena le député du comté, qui était lord et un joueur de cricket célèbre, j'aurais pu avoir tout Bradnall, et ceux qui ne furent pas invités avaient envie de se pendre.

Et ensuite M. Hickson resta à souper dans l'intimité, seulement nous trois, dans notre petit salon personnel, afin de ne pas déranger les dames Monday, et il fut si charmant avec Matt que Matt en fut touché jusqu'au fond du cœur ; et me dit plus tard que M. Hickson était digne d'être riche parce que c'était un homme à l'âme noble, et qui plaçait les qualités de l'esprit au-dessus de celles du corps.

Voilà comment il arriva que M. Hickson vint presque chaque jour nous rendre visite et prendre le thé avec nous ; ou, si Matt ne pouvait pas rentrer à la maison à l'heure du thé, avec moi seule dans notre petit salon personnel. Et il me parlait de toutes sortes de choses et écoutait ce que je disais, comme personne ne l'avait

fait auparavant. Je croyais que c'était par galanterie et seulement pour me flatter. M. Hickson était, je le savais, un homme intelligent et, bien qu'ayant seulement passé la trentaine, un homme ayant l'expérience du monde ; et il savait y faire, avec les femmes.

Mais je m'aperçus qu'il prêtait sincèrement attention à ce que je disais, et à plusieurs reprises il me retourna mes propos, avec des enjolivements. Comme la fois où j'eus la déception de ne pouvoir aller à une partie de plaisir, les enfants ayant été malades, et où je dis, répétant les propres paroles de ma bonne mère, que « la vie en elle-même est un cadeau, que mieux vaut être un âne vivant qu'un lion mort, et que, si laid soit-on, on a toujours les caresses du soleil » ; et voilà que lorsqu'il revint le lendemain, il me dit en réponse que la vie n'était pas seulement un cadeau, mais, pour ce qui était de lui, un très beau cadeau vraiment, car il lui était donné de posséder la richesse et quelques amis très chers. « Non », me dit-il, « je dois m'estimer très heureux, et vous m'avez rendu honteux d'être toujours à grognasser. »

Car M. Hickson se plaignait souvent à moi de sa triste vie, sans foyer, ni épouse, ni enfants ; et ma foi je pensais qu'il avait bien raison de nous envier, Matt et moi. Car bien que, comme je l'ai dit, j'avais rendu la chose difficile à Matt, étant donnés son tempérament, et ma propre ignorance, pourtant quatorze mois ne s'étaient pas écoulés que nous eûmes notre premier enfant, une fille, Belle. Ce fut une enfant ravissante dès le berceau et qui ne me donna jamais motif d'avoir de ces craintes que toutes les mères éprouvent.

Et onze mois après, déjà, j'eus une autre fille, Edith, qui, bien que petite et d'apparence fragile, fut toujours la mieux portante et la plus indépendante de mes enfants. Même au temps de sa toute petite enfance, elle était peu communicative et elle savait ce qu'elle voulait, aussi douce de caractère que sûre d'elle-même.

Mais, malgré tout le temps que je passais dans la nursery, cela n'empêchait pas que la vie à Woodview était déjà devenue tout autre. Car Hickson amenait des amis pour le thé et nous acceptions des invitations à dîner au dehors. Et Matt devint membre d'un club de golf.

C'est M. Hickson qui persuada Matt de jouer au golf ; et, exactement comme je l'avais espéré, ça mena à un costume de golf et, finalement au bout d'une autre année, à des chaussures jaunes. Moi, j'avais beau lui dire d'en acheter, c'était comme si je chantais ; mais quand M. Hickson lui parla de son propre bottier qui faisait les meilleures chaussures jaunes du monde, alors il en acheta une paire.

Je ne pouvais pas dire merci à Hickson pour quelque chose d'aussi insignifiant et qui était tellement de la vie privée, mais je lui fis sentir ma reconnaissance en lui serrant la main et en disant en plaisantant que j'allais aller chez ce nouveau bottier. J'étais vraiment reconnaissante ; qui d'autre que M. Hickson aurait su deviner que je désirais quelque chose d'aussi peu d'importance et d'aussi ridicule que de voir mon Matt porter des chaussures jaunes

le dimanche après-midi, et posséder un costume avec une culotte bouffante comme tous les autres messieurs distingués? J'aurais eu honte d'en parler à personne, sachant que les femmes ont la réputation, précisément, de ce genre de futilité. Mais ce petit homme intelligent découvrit mon souhait informulé rien que par la manière dont j'avais admiré ses propres culottes et dit qu'elles étaient pratiques pour marcher dans les hautes herbes ; et par la manière dont simplement j'avais regardé ses chaussures jaunes, puis, ensuite, les bottines de ville de Matt. Je crois qu'il connaissait mieux que moi-même dans tous ses détails la carte complète de mon âme.

Le premier jour où Matt sortit vêtu de son nouveau costume et avec ses chaussures jaunes, M. Hickson revint de bonne heure du golf, ayant une douleur lancinante dans le poignet, et lorsque nous sortîmes nous promener dans le jardin avant le thé, il me tint par le haut du bras durant tout le temps que nous mîmes à faire le tour de la roseraie. Je remarquai aussi la façon dont il me parla de Matt, disant : « Il commence à sortir un peu de sa coquille, n'est-ce pas? Nous finirons par en faire un Premier Ministre. »

Je ne me rendais pas compte combien ça me plut qu'il me serrât le bras et surtout à un endroit où Maul pouvait nous voir, et qu'il me dise qu'il voulait faire telle ou telle chose pour Matt, qui valait dix Hickson, en dépit de la richesse et de l'intelligence de celui-ci. Et puis il se mit à admirer ma robe, qui était une blouse russe garnie de haut en bas, sur le devant, d'une ruche, et il soulevait la ruche en faisant semblant de regarder comment elle était cousue au corsage, mais en réalité pour me toucher. Et il ne me sembla pas aimer ça, mais tout de même je me dis, quel mal y a-t-il à ça s'il y prend plaisir, ce pauvre petit homme? Je lui dois beaucoup, pensai-je, car il a obtenu pour moi plus que je n'aurais jamais pu obtenir par moi-même. Comment aurais-je pu aller dans les clubs de golf et les clubs du comté et chez les bottiers et les tailleurs, ou y faire aller Matt? Jamais de la vie Matt n'aurait pris conseil de moi pour rien, sauf pour un menu ou pour la faïence de la cuisine. Une femme peut faire aussi peu de chose pour un homme dans son monde d'homme qu'un homme pour une femme dans son monde à elle.

Mais, M. Hickson ayant ainsi fait le galant auprès de moi une fois, en me touchant, il lui fallut recommencer. Et c'est ça la grande difficulté pour une femme. Comment remettre à sa place un homme qui se donne des airs, sans le froisser plus qu'il ne le mérite? Car après tout, ce n'était pas un grand crime de la part de M. Hickson d'être homme et de me trouver à son goût en tant que femme. Ou si c'en était un, alors la Providence doit prendre la responsabilité de notre tournure.

Mais, comme je l'ai dit, n'ayant pas su comment arrêter cet homme, il finit par aller trop loin et attirer sur Matt et sur moi un grand malheur.

La première fois que cette amitié avec M. Hickson mit notre bonheur en danger, ce fut juste après le sevrage d'Edith ; je commençais à reprendre ma taille normale et à aller de nouveau à

quelques parties de plaisir. Car j'ai nourri tous mes bébés neuf mois et j'aurais pu le faire pendant un an, tant j'étais vigoureuse et bien portante.

Or M. Hickson avait acheté une automobile, la première à Bradnall, et celle dont je garde le plus cher souvenir ; car c'est dans cette voiture qu'il me fit faire mes premières petites sorties pour prendre l'air après la naissance de chacun de mes quatre premiers bébés. C'était une Argyll verte avec des phares en cuivre ressemblant à des trompettes ; et, ce que j'aimais bien, ayant le siège à l'arrière très haut, si bien qu'on pouvait voir par-dessus les haies. Ce n'est pas comme vos autos d'aujourd'hui, avec leurs vitres comme des fentes dans une porte ; et où l'on est assis si près du sol, que l'on ne voit que des moitiés d'hommes et des moitiés de femmes, des pantalons et des jupes, et inutile de chercher à voir les champs. Au contraire, quel plaisir délicieux c'était de rouler rapidement dans la vieille Argyll et de contempler une fois de plus les champs, surtout vers l'époque de la moisson, comme après la naissance d'Edith ; et le blé aussi mûr et doré qu'un œuf de cane et l'orge si blanche, comme une brosse à cheveux qu'on vient de laver. Et trois alouettes faisant des trilles et gazouillant en même temps, comme si le soleil leur était monté à la tête et qu'elle fussent éméchées.

Nous partîmes donc, roulant dans un nuage de poussière, je dois le dire, mais qu'est-ce que c'était alors que la poussière pour un automobiliste? Et nous arrivâmes à Addingley pour le thé. Tous les meubles sous des housses ; et pas de laquais ni de pompe, rien qu'un gardien et le domestique habituel de M. Hickson, pour s'occuper de nos repas.

Mais des chambres et des tableaux à vous faire dire : « Oh ! être riche ! » C'est là que j'ai vu pour la première fois des portraits de femmes complètement nues et ça amusa M. Hickson de me voir choquée. Il y en avait une que j'avais déjà vue, une fille avec une cruche, mais elle était de biais, et en outre pas en couleurs. N'empêche qu'il me sembla, et qu'il me semble encore, que c'est une drôle de chose qu'aller nue, pour une fille, serait choquant, mais que, sur le mur, ça ne le soit pas pour le portrait qu'on a fait d'elle d'après nature.

Il y avait beaucoup d'îles sur le lac, dont une avec un pont pour s'y rendre, l'air d'une décoration chinoise à motif de saule pleureur ; mais le pont, en pierre blanche ; et le temple, sur l'île, semblable à une petite Bourse du Commerce, à piliers ; mais tout ça blanc et propre, comme si ça venait d'être ôté de dessus un grand gâteau de noces.

Il y avait un bateau attendant là comme par hasard, et M. Hickson dit : « Et si nous allions faire une promenade en barque. » Mais, naturellement, la barque était tout apprêtée, garnie de coussins.

Nous répondîmes que nous en serions ravis et Matt dit qu'il avait fait de l'aviron à son École, mais dans l'équipe seconde. Mais juste à ce moment-là le domestique de M. Hickson vint prévenir qu'on appelait au téléphone. Matt et M. Hickson regagnèrent la maison et M. Hickson en revint seul. Il s'agissait d'une

affaire urgente, les concernant tous deux, à l'usine de M. Hickson à trente kilomètres de là, mais Matt avait dit qu'il s'en occuperait seul ; et l'auto allait l'y conduire.

C'était bien de Matt, pensai-je, de ne pas vouloir me gâcher ma journée. Car Matt était l'homme le plus délicatement attentif à donner à autrui du plaisir que j'aie jamais connu. Et voilà comment M. Hickson m'emmena seule faire une promenade en barque.

J'ai toujours adoré aller sur l'eau, à cause de ce que ça a d'étonnant ; tout ce poids du bateau et des gens qui flotte sur de l'air dirait-on, car ça paraît n'être pas autre chose que de l'air plus épais ; et sans secousses, comme un ange pourrait glisser dans l'air, et j'aimais à regarder les avions faire gicler l'eau et s'abattre sur les arbres tournés sens dessus dessous dans l'eau, aussi immobiles que des Belles au bois dormant ; et les faire frissonner et s'agiter et s'étirer comme si le Prince Charmant les avait touchées de son doigt.

Même le flac-floc des avirons, j'aimais ça, parce que, sur l'eau, tous les bruits sont comme de la musique et vous font éprouver cette allégresse du corps qui ressemblerait à un rêve, si elle n'était si vive, et parfois si perverse. Car chaque flac-floc fermait les yeux de mon âme et ouvrait les bouches assoiffées de ma chair.

Aussi quand nous arrivâmes au petit temple et trouvâmes là toutes sortes de limonades et de vins et de sandwiches et de friandises, tout cela disposé sur une nappe propre ; et des chaises de jardin avec des coussins en soie, je n'eus pas envie de me faire prier pour boire du vin doux et manger et féliciter M. Hickson de sa petite fête sur l'eau. « Vous me gâtez » lui dis-je, mais il répondit que non, qu'il ne pourrait jamais faire assez pour moi en retour de ce que j'avais fait pour lui, et patati et patata. Il m'avait souvent parlé de cette manière et je n'y avais pas prêté grande attention. Et, en même temps, je l'avoue, il me prenait et me pressait les mains, et même me les baisait, et une fois ou deux il était allé jusqu'à me baiser la joue et à m'étreindre un peu.

Pourquoi ne l'avais-je pas empêché? Je ne sais, si ce n'est qu'il était mon ami et celui de Matt et que je ne voulais pas le blesser.

Si bien qu'à présent, dans le temple, tant du fait de l'eau que du fait de tout ce calme autour de nous (même les feuilles de tremble semblaient être endormies), je ne fis pas attention à M. Hickson ni à ce qu'il était en train de faire, mais goûtai tout simplement la félicité de cette fin de jour, jusqu'au moment où je revins à moi et m'aperçus qu'il était en train d'aller trop loin. Alors je fus si en colère que je ne savais plus ce que je lui disais. Je lui ai déclaré, bien sûr, que je ne voulais plus le revoir jamais, et il s'excusa je ne sais combien de fois et rejeta la faute sur le compte de ma beauté, et de son propre amour, et du reste, comme ils font toujours.

Je n'en insistai pas moins pour regagner immédiatement la maison et je voulus téléphoner à Matt de venir. Mais M. Hickson me demanda si je souhaitais bouleverser mon pauvre Matt et je me rendis compte combien ce serait mal.

Je m'enfermai donc dans ma chambre jusqu'à l'heure du souper. A ce moment-là, que Matt soit là ou pas, il me fallut bien sortir

et je ne pouvais moucher M. Hickson alors que son propre domestique se tenait derrière sa chaise. Nous bavardâmes donc et pour ne pas gâcher un si bon souper, je me permis quelque gaieté.

Et en fin de compte Matt ne revint pas cette nuit-là. L'auto était restée en panne. Mais je pris soin de fermer ma porte au verrou et M. Hickson fut assez sage pour me laisser tranquille.

Mais la chose se sut à Bradnall, par les propos sans malice de Matt lui-même, je crois bien, et fit scandale ; dont Mlle Maul s'empressa de nous servir l'écho, tout chaud tout bouillant, à moi d'abord et ensuite à Matt. Elle était trop loyale pour agir derrière mon dos, mais elle prit soin de voir Matt avant que j'aie pu le joindre. Elle me dit que j'étais imprudente et que j'irais à ma perte si je ne faisais pas attention. Car Matt était un homme porté à la jalousie, et une fois rendu jaloux, il était capable de mettre le monde en pièces pour se venger.

Ce qu'elle dit à Matt, je l'ignore, mais il entra dans une telle fureur que je l'entendis crier, à trois chambres de distance. Et je tremblai dans ma peau. Car si je n'étais pas véritablement coupable dans l'âme, aux yeux du monde qui ne tient pas compte des intentions, mais seulement de la chair, j'étais allée loin dans la violation de mes serments conjugaux.

Pourtant ce n'était que contre Maul que Matt tempêtait. Car il disait que Bradnall avait l'esprit bas, mais avait-elle besoin, elle, de s'en faire l'écho? Et entrant dans ma chambre il vint tout droit à moi et me dit que je ne devais pas me permettre de me sentir peinée par aucun de leurs vils ragots, qui s'attaquaient à moi et à M. Hickson uniquement parce que nous étions, nous, précisément, au-dessus de telles vilenies, et des préjugés provinciaux.

Et quand je dis que, tout de même, j'aimais autant être plus prudente à l'avenir, Matt dit que non, qu'il ne voulait pas d'aplatissement devant la vilenie. Car l'amitié était quelque chose d'innocent et de noble. et qui n'avait pas à s'incliner devant la malveillance sans fondement. Et quant à la jalousie, il dit : « Je connais mes défauts, peut-être ! J'en ai des tas, certes, mais la jalousie n'est pas, je l'espère, du nombre. Car c'est le plus méprisable de tous les vices. » De très belles paroles bien vraies, et, qui mieux est, absolument sincères. Car Matt était tout entier bon sans la moindre parcelle de mauvais en lui.

La fin de tout ça, ce fut que Maul quitta la maison et en prit une autre petite pour vivre à part. J'en étais désolée pour elle, et nous n'avons pas cessé d'être de bonnes amies ; mais j'en étais en même temps heureuse, parce qu'elle ne pouvait pas s'empêcher de croire que c'était elle qui savait le mieux ce qui convenait pour Matt. Même en le voyant si heureux qu'il en était devenu un autre homme, elle trouvait moyen de se persuader que le bonheur et la gaieté étaient mauvais pour lui. Si ce n'était pas pour son foie, c'était pour sa réputation et pour sa religion. Et que je le conduisais à toute vitesse et avec fracas à la tombe.

Notre principale joie fut le nouvel honneur fait à Matt quand il fut élu membre du Conseil. Après ça, personne ne put plus dire

que je l'avais fait déchoir. Et cela se fit par l'intermédiaire de M. Hickson et il m'avait suffi d'insinuer que Matt, malgré ses moqueries à l'égard du Conseil, ne refuserait pas d'être candidat s'il pouvait être sûr d'être élu.

M. Hickson se borna à dire que c'était chose facile et, effectivement, en moins de six semaines il avait fait élire Matt, et sans rien lui dire de notre brin de causette confidentielle. Eh oui, je puis me reprocher de m'être montrée trop libre avec M. Hickson, durant tant d'années ; lui permettant d'aller si loin que je ne puis en croire les témoignages de mes yeux et de mes sens dont ma mémoire a gardé le souvenir ; mais il m'a rendu de grands services, et a été un bon ami intime.

Et vous me direz peut-être qu'une femme mariée ne peut avoir d'amitié étroite avec un homme sans faire le mal. Mais le mal n'est pas quelque chose d'établi une fois pour toutes ; et si j'ai fait le mal avec M. Hickson si souvent, je ne puis croire que je n'ai pas bien fait de le faire.

Il venait parfois souper, rien qu'avec nous deux ; quand il était très déprimé. Alors Matt, se rendant compte de son chagrin ou de son besoin, disait : « Emmenez donc Sara faire une promenade... elle n'a eu que les enfants toute la journée et elle a besoin d'un peu de tranquillité et de prendre l'air. Mais, moi, veuillez m'excuser... j'ai trop à faire. »

Nous nous promenions donc par les sentiers jusqu'à ce qu'il fasse tout à fait sombre et que les champs soient d'un vert aussi foncé que la mousse de puits, et les arbres tout noirs, sauf à la cime ; et le ciel comme l'eau quand vous rincez une bouteille à encre ; au milieu, aussi noir que peut l'être le bleu, et allant en pâlissant jusqu'au vert-écume sur les bords ; et les hiboux poussaient alors des appels comme les coups de sirènes que j'entendais autrefois de Rackmill, lancés par les navires en route pour l'Amérique. Et les vaches respiraient dans l'obscurité si paisiblement qu'on aurait dit le souffle des champs eux-mêmes, jusqu'à ce qu'elles se lèvent avec effort et s'éloignent comme des cerceaux qu'on fait rouler. C'est à cette heure-là que M. Hickson se montrait le plus sincère et le meilleur ; il m'ouvrait son âme, et il ne m'était pas plus possible de le rembarrer que s'il avait été un enfant. Et pour être juste envers lui, il ne songeait jamais à moi, alors, comme à un être de chair, mais comme à une amie et à une oreille de femme ; faite pour écouter et comprendre, ce que les hommes étaient incapables de comprendre : sa solitude, et son étonnement. Car lui aussi se demandait avec étonnement comment il avait bien pu louper son bonheur après avoir travaillé si dur pour le faire. Il savait que ce n'était pas entièrement la faute de sa femme, car il m'avait souvent demandé s'il devrait divorcer et il ajoutait aussitôt : « Non, à quoi bon? Un scandale de plus chez les riches, et tout ça pour rien. » Mais je pensais qu'il pensait trop à lui-même et à la quantité de joie qui lui était due, pour en avoir un peu. C'est ce que je lui ai donné à entendre, mais il n'a jamais assez prêté l'oreille à cela, pour comprendre.

Ce que je raconte là, qu'il y avait une sincère amitié entre

M. Hickson et moi, ce n'est pas pour me faire paraître excusable d'avoir permis plus que de l'amitié, mais pour montrer qu'il est difficile de juger les gens comme s'ils étaient tout d'une pièce.

Car M. Hickson a su être un ami sincère non seulement pour moi, mais aussi pour Matt, et il nous a donné à tous deux du bonheur quand il fit que Matt, pour ce qui était des affaires, s'enrichisse, et, pour ce qui était du Conseil, soit mieux connu. Matt était le meilleur des hommes, mais il n'avait pas de l'entregent, aussi est-ce à M. Hickson qu'il a dû toute sa réussite.

Et un homme qui réussit rend la vie douce dans une maison, même quand vous n'êtes pas en train de songer à lui. Oui, j'ai toujours trouvé que la maison elle-même paraissait plus brillante et que le feu tirait mieux les jours où Matt avait fait une bonne opération dans ses affaires, ou avait posé une question au Conseil et qu'on parlait de lui dans le journal. Le succès était bon pour Matt, s'il était mauvais pour moi. Ça faisait disparaître l'état d'agacement dans lequel le mettait sa timidité. Même le jour du terme arrivé, quand les factures surgissaient, il ne s'écriait plus qu'il allait à la ruine et ne le craignait plus réellement. Il criait seulement un peu, comme, dame, c'était son droit, et puis il se souvenait qu'il était quelqu'un dans le monde, et il se bornait alors à dire : « Ma foi, Dieu sait, Sara, que je déteste autant que toi en faire tout un plat. C'est manquer à tel point de tenue. Si seulement tu voulais mettre quelque frein, » et ainsi de suite, et puis il ajoutait : « Allons, ma chérie, il va me falloir la payer, hein? » et il la payait et me donnait un baiser et me disait de ne pas faire cette mine bouleversée. Ce qui plus que tout me faisait jurer que je me corrigerais. Car Dieu sait que je me surprenais à avoir l'air bouleversée au moment où mon esprit, sachant que le pire était passé, s'était déjà envolé vers les enfants, ou le garde-manger, ou même vers une autre robe neuve.

J'arrive, à présent, à l'époque de ma rencontre avec Gulley Jimson, qui décida de ma ruine et fut, j'ose l'affirmer, l'instrument de la Providence, pour me punir de ma prospérité et d'être oublieuse de mon devoir.

J'ai dit que maintenant Bradnall-village et Bradnall-ville se rejoignaient, aussi les gens s'étonnaient-ils que nous continuions d'y habiter; et beaucoup de familles plus pauvres que nous en étaient parties. Mais nous répondions que, puisque Matt était membre du Conseil, il devait vivre en ville. Et les nouvelles constructions ne faisaient que rendre sa fonction plus intéressante. Toujours de nouveaux projets et de nouveaux comités. Nous avions déjà un nouvel hospice à l'usage de plusieurs communes, deux nouveaux hôpitaux et un asile d'aliénés, et à présent il y allait y avoir une nouvelle mairie.

Ils avaient le projet de faire un beau hall à l'entrée et M. Hickson proposa d'y faire peindre des motifs décoratifs ou un paysage par un artiste nommé Gulley Jimson qui, dit-il, était en passe de devenir célèbre, mais qui était encore bon marché.

Personne n'avait entendu parler de Jimson, à l'exception de

Hickson et de Matt, qui ne connaissait son nom que par Hickson, aussi le comité demanda à voir de ses œuvres. M. Hickson montra quelques photographies, mais elles ne plurent à personne, si bien que, en fin de compte, pour ne pas froisser M. Hickson, on proposa de mettre au concours le mur à peindre.

Chaque artiste devrait envoyer un dessin en couleurs, huit fois moins grand que celui qu'il envisagerait de faire sur le mur.

Alors Hickson demanda à Matt s'il voudrait bien donner une chambre à Jimson lorsqu'il viendrait pour mesurer le mur et faire sa première ébauche. Il dit que c'était un homme très pauvre et qui avait, en outre, besoin de sollicitude et de réconfort.

« Il ne fait que débuter, hein? » dit Matt.

Mais M. Hickson répondit que M. Jimson n'était plus très jeune et était à l'œuvre depuis de nombreuses années. C'était vraiment un génie dans son genre, mais il était pauvre parce que personne ne voulait acheter ses tableaux et que les critiques les méprisaient. « Je m'étonne qu'il ait persévéré », dit M. Hickson, « il n'a rencontré aucun encouragement. »

« Il a mangé de la vache enragée », dit Matt et je vis bien qu'il se rangeait aux côtés de M. Jimson. Car étant lui-même homme à s'en laisser si facilement imposer, il haïssait toute oppression et tyrannie. Je compris quels étaient ses sentiments et, désireuse de le faire valoir dans cette nouvelle voie, je dis que nous avions la chambre rose qui avait une grande fenêtre et une belle vue, et qui ne pouvait que plaire à tout artiste.

« Nous avons plusieurs chambres de libres », dit Matt, « et je serai ravi de mettre la meilleure à la disposition de M. Jimson. Oui, ravi », dit-il, « c'est un vrai plaisir »; puis il ajouta que c'était un devoir de soutenir les artistes et tout particulièrement les artistes originaux. C'était le défaut de notre démocratie de n'avoir pas souci de l'art et de la culture. M. Hickson dit que c'était bien vrai et puis il demanda s'il pouvait amener immédiatement M. Jimson pour le présenter. Ce qu'il fit, car il se trouva qu'il l'avait laissé sur la route, à attendre.

M. Jimson était un petit homme chauve, qui avait le nez épaté et le menton fort. Son crâne était gros et en surplomb, de sorte que son visage formait creux au milieu. Il était plus âgé que nous ne nous y attendions, frisant la quarantaine; de plus, l'air très râpé, et il avait une dent de devant qui manquait. Il dit qu'il apporterait son matériel pour peindre la semaine suivante et que tout ce qu'il voulait, du reste, c'était une chambre bien exposée, qui reçoive la lumière du nord.

Nous n'avions jamais vu un artiste auparavant, et si M. Jimson ne correspondait pas à l'idée que je m'étais faite d'un artiste, il était mieux que ça, parce qu'il était si simple et si enjoué, ne se préoccupant jamais de ce qu'avait de miteux sa propre apparence, ni de sa dent manquante. Il souriait librement comme s'il n'y songeait pas. Je me dis en mon for intérieur : « Toi, tu n'es pas un homme à te soucier du qu'en dira-t-on », aussi me fut-il sympathique, d'abord.

Nous étions si en émoi le jour de l'arrivée de M. Jimson que Matt n'alla pas à ses affaires afin d'être là pour le recevoir. Mais M. Jimson fit peu de cas de ça. Il ne dit même pas comment allez-vous, mais seulement : « Je vais jeter un coup d'œil aux pièces pour voir ce que vous avez. » Puis il fit comme un bolide le tour de la maison, même des chambres de bonnes et de la salle de classe, où mes filles étaient en train de faire leurs devoirs, et dit que la seule pièce qu'il pouvait prendre était le petit salon où, le matin, nous nous tenions quand nous étions seuls et où je faisais tous mes comptes et ma couture.

J'eus peur que Matt dise non, mais pas du tout ; il répondit. Certainement, il était très heureux qu'il y ait une pièce qui convienne ; M. Jimson souhaiterait-il qu'on y apporte des changements? M. Jimson dit qu'il n'y avait qu'à seulement en enlever tous les tableaux. Nous nous mîmes donc aussitôt à dégarnir les murs. On se serait cru aux vacances et ça me fit rire de nous voir, enlevant nos propres trésors que nous avions choisis avec tant de soin, sur un seul mot d'un étranger. A vrai dire, M. Hickson, en s'apercevant que Matt accordait à Jimson tout ce qu'il voulait, nous mit en garde contre le danger de laisser cet homme devenir pour nous un fléau. « Ne le gâtez pas, » dit-il. Mais Matt dit que c'était un vrai plaisir d'aider M. Jimson et parla d'un poète, Coleridge, qu'un docteur avait invité à vivre chez lui.

Ce qui arriva ensuite, c'est qu'il se forma dans Bradnall un parti de gens disant qu'ils ne voulaient pas entendre parler de M. Jimson. Ses tableaux étaient indécents, parce qu'il peignait les hommes et les femmes nus. Je savais à présent que ça, c'était de la niaiserie et tous les deux, Matt et moi, nous dîmes à tout le monde que nous savions que ça ferait une mauvaise réputation à Bradnall parce qu'on avait toujours permis aux artistes de peindre des nus. Cependant quand je vis le premier dessin en couleurs de M. Jimson, j'en restai toute saisie, et Matt aussi, bien qu'il ne l'avouât pas. Ce n'était pas la nudité des gens, mais leurs formes et leurs couleurs. Ils avaient des jambes très courtes et de grosses têtes et surtout de très grands yeux. Et, par-dessus le marché, les femmes étaient toutes peintes en rouge, et les hommes en vert.

Ce fut avec ça que commença notre premier ennui avec M. Jimson, non parce qu'aucun de nous deux songea à aucun moment à critiquer sa manière de peindre, car, comme dit Matt, nous n'en étions, nous, qu'à apprendre. Mais c'est que, lorsque nous essayâmes de comprendre les tableaux, il se moqua de nous ou nous berna. Ça m'était égal en ce qui me concernait, mais ça ne m'était pas égal pour Matt qui était très sensible aux rebuffades. Je n'ai jamais admiré le pauvre Matt davantage qu'en voyant de quelle manière il affrontait M. Jimson et essayait de tirer quelque chose de lui, malgré de terribles rebuffades.

Il contemplait la toile longuement et disait finalement : « Je crois que je vois ce que vous voulez faire entendre. »

« Vous êtes plus avancé que moi », répondait Jimson, en se

tournant vers moi avec un sourire narquois. Quand il souriait comme ça, la brèche entre ses dents lui donnait l'air méchant.

Le rose montait au visage de Matt, surtout à son nez, et c'est à quoi je voyais qu'il était blessé. Mais il ne lâchait pas pied. Il disait que cette toile lui donnait le sentiment de la poésie et de la secrète influence de la nature. Les hommes verts étaient comme les arbres et les femmes rouges comme des fleurs.

« Plutôt comme de la boue, disait M. Jimson en riant.

— Notre humaine argile, disait Matt.

— Je ne suis pas poète, disait M. Jimson. Je suis peintre.

— Mais vous devez avoir une raison pour peindre vos personnages de cette manière.

— Je les peins comme je les vois, M. Monday. »

Lorsque je voyais Matt devenir écarlate, j'estimais qu'il était temps de détourner la conversation et je disais que chacun voit les choses différemment.

Mais il se bornait à me rire au nez et à dire : « C'est juste, madame Monday... chacun les voit différemment. Différemment est bien le mot. Mais excusez-moi... », et il posait sa palette et sortait se promener.

Après la première semaine, chaque fois que nous regardions ses peintures, il disait : « Excusez-moi », et sortait se promener, aussi nous cessâmes de les regarder. Mais nous sentions tous deux que nous avions raison en favorisant le travail de Jimson. Et quand je me creusais la tête pour comprendre ce qui n'allait pas entre nous et lui, comme je le fis bien des nuits, et que je me demandais si, après tout, M. Hickson ne nous avait pas joué un tour en se servant de nous pour lancer M. Jimson et courir le risque de paraître de grands imbéciles aux yeux du monde, je me disais que non, car du moins M. Jimson n'était pas du complot. Car qu'est-ce qu'il y gagnait? Rien que la pauvreté et le malheur. Il fallait bien que ce soit chez lui une vocation et par conséquent nous avions raison de le garder.

Tout en se montrant si intraitable avec Matt, Jimson se montrait très favorablement disposé à mon égard, et même, le tout premier jour où il se mit à dessiner, il ouvrit sa porte en m'entendant traverser le vestibule et me cria d'un bout à l'autre du vestibule : « Donnez-moi votre main un moment, madame Em. »

Je fus surprise. Mais il se trouva qu'il voulait tout simplement dessiner ma main. Et le lendemain ce fut mon bras, qu'il fit mine d'admirer. J'avais toujours eu honte de mes grands et gros bras, mais un soir, à une réception donnée pour lui, il me saisit le bras, et, tout marbré comme il était par ce temps froid, il le souleva devant tout le monde, en invitant ceux qui étaient là à l'admirer. Je ne savais si je devais ou non me fâcher... Mais voilà que Matt, l'air très sérieux, dit : « Oui, oui, je vois... moi aussi j'ai toujours été de cet avis »; et quant à ceux qui riaient en se disant *in petto* : « Un vrai bras de cuisinière, obtenu en aplatissant des tranches de viande et en battant des œufs »,

je n'avais qu'à, moi aussi à mon tour, me moquer d'eux.

Mais Jimson était toujours à réclamer un bras ou une main ou un cou ou même une jambe ; mais ça il ne n'obtint pas ; et pendant que je posais, il me faisait la conversation et c'est comme ça ça que nous devînmes amicalement à tu et à toi, et que nous plaisantâmes un peu dans l'intimité. Comme je l'ai dit, ce qui m'a toujours plu en Jimson, c'est son gai courage, alors qu'il ne rencontrait guère de quoi le maintenir.

Aussi, un jour, je me risquai à lui demander pourquoi il se montrait si dédaigneux envers Matt. Je lui dis que Matt admirait les artistes et souhaitait les aider.

« Ah ! dit-il, sans doute que Hickson lui a parlé. Hickson parle à tout le monde de mon génie.

— En effet, dis-je, et c'est bien heureux pour vous, non?

— Et pour lui, dit-il. Il a fait un placement en moi, vous comprenez. J'ai peint environ vingt-cinq mètres carrés du mur de sa salle à manger à raison de quarante shillings le mètre. Il veut faire monter ses actions.

— Tant mieux pour vous », dis-je.

M. Jimson ne répondit rien à ça, mais continua à se moquer de moi. Il ne prêtait jamais aucune attention à ce que je disais, comme M. Hickson, et il me tenait pour un âne en matière d'art, ce que j'étais, du reste.

Pourtant ce n'est pas pour ça qu'il me déplut, mais pour quelque chose de bien pire. Après avoir habité chez nous durant trois semaines environ, il s'en alla subitement et resta absent deux mois, de sorte que, ne l'attendant plus, nous remîmes en place les tableaux dans le petit salon et tendîmes un rideau devant sa toile. Car Matt ne voulait pas qu'on y touche et d'autre part il ne voulait pas que les enfants ou les visiteurs la voient.

Mais nous n'avions pas plus tôt recouvré la jouissance de cette pièce que voilà Jimson qui rentre, un après-midi où nous étions tous sortis, en amenant une épouse avec lui. A notre retour, tard, à l'heure du thé, nous les trouvâmes là, en train de faire un lunch à la fourchette dans la salle à manger. Tout d'abord nous fûmes tous deux heureux de les voir parce que, si Jimson était un personnage encombrant, il nous donnait à tous de l'entrain ; mais par la suite nous ne pûmes supporter la manière dont il se conduisait avec sa femme. Il la traitait en esclave ; et, comme nous le découvrîmes plus tard, allait jusqu'à la battre.

Elle s'appelait Nina, sa femme. C'était une petite maigrichonne, avec un long cou et un très grand front. Son nez et son menton étaient si menus que le front paraissait disproportionné, surtout étant donnée la manière de se coiffer en hauteur à cette époque, tous les cheveux relevés sur le dessus de la tête, avec du crêpé par-dessous pour les faire bouffer, et un chignon par derrière. Nina avait les yeux bleus, pas grands, mais d'une très jolie couleur comme des ne-m'oubliez-pas. Elle était très mal habillée ; une fille de cuisine dans une bonne maison aurait trouvé indigne

d'elle d'aller ainsi fagotée ; un corsage de flanelle, une jupe noire qui pendait par derrière, et des bottines crevassées.

Mais elle était si douce et si gentille qu'elle nous plut à tous deux immédiatement, et Matt la pria de rester aussi longtemps qu'elle en aurait envie et lui fit compliment du génie de son mari. Il la fit rougir de plaisir, et je dois avouer que je fus ravie de lui.

Nina ne fut une gêne pour personne, toujours ordonnée, et propre, et ponctuelle, très tranquille et sérieuse. Et même, elle nous épargna du dérangement, car elle se faisait l'esclave de Jimson, comme il l'exigeait ; et elle tenait leur chambre magnifiquement propre et en ordre, et elle lui faisait faire un brin de toilette à lui aussi.

Je ne sais pas comment ça se fait, mais je m'entichai de Nina presque dès le premier jour. Vous auriez trouvé que nous étions très différentes, et lorsque Rozzie, une fois, vint pour le week-end, alors que les Jimson étaient chez nous, Nina ne put la souffrir et Rozzie n'eut que dédain pour Nina et dit que c'était à l'Armée du Salut qu'elle aurait dû être.

Je ne crois pas que Nina m'ait jamais beaucoup aimée. C'était naturel ; car c'était l'époque où je battais mon plein dans le tourbillon des plaisirs mondains. Matt avait renoncé à essayer de mettre un frein à mes excentricités de toilette et Bradnall y était habitué. Mais quand il m'est arrivé, il y a peu de temps, de regarder de vieilles photographies que Jimson avait gardées et que j'ai vu quelle femme j'étais de trente à plus de quarante ans, avec sur moi toutes ces ruches et ces volants et ces dentelles et ma façon de bomber la poitrine et le postérieur, je n'ai pu en croire mes yeux. Ça ne fait pas de doute, en ce temps-là je dégotais Rozzie elle-même. J'avais l'air d'une femme de très mauvais genre, mondaine, vulgaire, et pis que ça.

M. Hickson s'efforçait toujours d'obtenir des commandes de portraits pour M. Jimson, et nous aussi. Nous donnâmes deux grandes réceptions pour lui et montrâmes deux portraits qu'il avait peints. Mais ils ne plurent à personne. Finalement Matt commanda son propre portrait moyennant cinquante livres.

Dès que je vis quelle tournure prenait ce portrait, je compris que nous aurions des ennuis avec Jimson.

Aussi la première fois ensuite où M. Jimson eut besoin de ma main, je lui dis que ce portrait était peut-être bon, mais que ce n'était pas celui de mon mari.

Je discutai avec lui et je finis par le persuader et lui faire dire que ce n'était pas vraiment lui sur ce portrait, pas le Matt qui avait fait son chemin au Conseil, pas mon Matt, mais seulement un petit peu du Matt de Maul. Mais j'avais peur, et il y avait de quoi, aussi je pris le taureau par l'autre corne et allai trouver M. Jimson avec une photographie de Matt. Elle avait été faite par un très bon photographe à Londres qui avait fait ressortir la distinction de la personnalité de Matt à l'aide de lumières électriques. Je commençai donc par me montrer aussi gentille que possible avec lui et, à ce qu'il sembla, plus qu'il n'était besoin, car

il mordit à l'hameçon comme un poisson et j'eus une peur bleue que Nina entre ou Matt lui-même. Il me prit alors par surprise, cette rosse de petit homme, mais je n'osai pas le rembarrer trop durement. Je sortis donc la photo le plus vite que je pus et dis : « Monsieur Jimson, vous dites que nous sommes amis et que je vous ai aidé pour votre travail et vous avez fait un beau portrait de mon mari. Mais pourtant ce n'est pas tout à fait l'homme que je connais. Car comment pourriez-vous le voir comme nous le voyons et connaître son noble caractère et son courage pour tenir tête à la corruption. Voilà le Matt que nous aimerions qu'on peigne. »

M. Jimson me regarda en riant et dit : « Vous dites que nous sommes amis, madame Em, mais vous voudriez que je détruise l'une des meilleures choses que j'aie jamais faites. »

« Non, dis-je, seulement que vous l'amélioriez. »

Mais il se borna à répondre : « Dites à votre mari que s'il ne veut pas le portrait, il n'est pas obligé de le payer. Je le garderai », et il ouvrit la porte pour m'inviter à sortir.

« Au moins, dis-je, vous n'irez pas le montrer ! »

Mais dès la semaine suivante, le portrait figura dans une exposition à Bradnall-Ville, avec comme nom sur l'étiquette : « Portrait d'un Monsieur. »

Naturellement le journal d'opposition y mit le nom de Matt et d'ailleurs tout le monde le reconnut. Bien que Jimson avait enlevé un pouce du front qu'il avait rajouté au nez, habile comme il l'était, il lui avait donné une diable de ressemblance avec mon pauvre Matt.

A vrai dire, tous ceux qui connaissaient Matt le reconnurent et tous nos amis vinrent nous exprimer, à Matt et à moi, leurs condoléances et voir comment nous prenions notre infortune. Or si le diable avait machiné un vilain tour de ce genre, il n'aurait pu trouver mieux pour rendre fou mon pauvre Matt. Car cela l'atteignait en ses deux points sensibles à la fois, dans sa grande réserve, qui lui restait du temps où il rampait, et dans sa fierté légitime fraîchement acquise dans les clubs et en étant le maître dans sa propre maison. Il fut ainsi pris comme dans un étau qui, à la manière d'un presse-citron, exprima de lui la vie. Car sa fierté ne lui permettait pas de se plaindre en avouant qu'il se souciait du visage dont on le dotait, et sa réserve lui rendait impossible à supporter qu'on exhibe ses côtés faibles et le rire de ses ouvriers mêmes dans sa propre fonderie. Cela ne lui donnait ni paix ni trêve. Toute la nuit je le sentais s'agiter à côté de moi, et quand je lui demandais s'il avait mal, il me répondait sur un ton de désespoir qu'il n'avait rien du tout et me disait de m'endormir.

Je ne pus supporter cela, aussi j'allai trouver M. Jimson et je lui dis que c'était une vilaine action d'exposer le tableau. « Ce n'est pas que mon mari y attache de l'importance, » lui dis-je, « lui, il est au-dessus de ça, Mais moi j'y attache de l'importance.

— Vous n'appréciez pas mon chef-d'œuvre, » dit Jimson en souriant.

Mais j'étais fâchée et je me mis en colère et je lui dis que même à

supposer qu'il fût un génie, ça ne lui donnait pas le droit de faire quelque chose de cruel.

Alors il entra, lui aussi, en fureur et dit que ça n'était pas cruel de peindre un imbécile sous son vrai jour ; ou alors de quelle manière fallait-il peindre les imbéciles? Sur quoi je rétorquai qu'il se trompait sur le compte de Matt, qui valait dix artistes, et vingt Jimson. J'ai toujours détesté la petitesse, car elle m'effraie. Aussi je sortis de sa chambre de peur de saisir cet homme et de me mettre à le secouer.

Il se trouva que nous prîmes le thé au dehors et je fus heureuse de m'éloigner de la maison. Mais je me rendais bien compte que ç'avait été fou de ma part de me quereller avec un homme comme Jimson. Car on ne sait jamais ce qu'un artiste va faire. Je rentrai de bonne heure à la maison pour m'excuser auprès de lui et tâcher de l'apprivoiser à nouveau. Mais, ce fut à ne pas y croire, il avait déjà plié bagage et était parti, dans deux fiacres ; et il ne restait rien d'autre qu'une lettre de Nina, nous remerciant pour notre grande gentillesse et disant que l'insulte faite à son mari ne pourrait jamais rien changer à sa gratitude à elle envers nous.

Ça me porta un coup, mais Matt en fut complètement transformé et dit : « Bon débarras ! » Il dit que Jimson n'était pas un véritable artiste, car le véritable artiste n'est jamais rancunier ni cruel. C'est chose impossible, parce que s'il est inspiré, ça ne peut être que par Dieu.

Il me fallut bien alors avouer que je m'étais querellée avec Jimson et que c'était probablement ma faute s'il était parti. Sur quoi il tempêta contre lui et dit qu'il lui enverrait volontiers son pied quelque part. Je dus le calmer.

J'étais heureuse de voir Matt prendre la chose de cette façon, avec fougue, mais je pense à présent que j'avais tort, qu'il se dominait de moins en moins.

Les Jimson prirent une chambre dans le village, au-dessus de l'écurie dans la cour du *Lion d'Or;* à moins de cinq cents mètres de nous. Matt avait peur de rencontrer par hasard le mari et ne traversait jamais le village. Il était encore plein de fureur contre Jimson, et je crois qu'il avait peur de ce qu'il pourrait bien être capable de faire la prochaine fois où il le rencontrerait.

« Tiens-toi éloignée du *Lion d'Or*, me dit-il, il pourrait mettre le grappin sur toi et t'ennuyer. Je ne veux pas qu'il te mette de nouveau dans tous tes états. »

Mais j'avais déjà alors revu Jimson, de la façon suivante. Le premier jour de marché, je rencontrai Nina aux étalages de fruits et aussitôt que je l'aperçus je me rendis compte combien elle m'avait manqué.

Elle avait l'air plus sérieuse que jamais, marchant le front haut. Elle avait le nez rouge comme d'habitude lorsqu'il faisait du vent, mais personne jamais ne prêtait attention au nez de la pauvre Nina ; elle-même ne s'en inquiétait pas. Elle faisait fi des avantages physiques. Ses cheveux étaient serrés en un chignon

si soigneusement fait qu'on l'aurait dit sculpté sur la boule d'une rampe d'escalier.

Il n'y avait personne comme elle, pour avoir une mise si soignée, et être pourtant si mal fagotée. Vous l'auriez prise pour une chrétienne, à part qu'elle ne vous faisait jamais de sermon et ne pensait jamais le mal. On avait plaisir rien qu'à songer à elle.

Elle avait un grand bleu sur la joue et je lui demandai comment elle s'était fait mal. Mais lorsqu'elle répondit : « Un accident, » je ne lui posai pas d'autre question. Je vis bien qu'elle n'avait pas envie d'en parler. Je ne me doutais pas alors que Jimson la battait.

Je lui posai des questions au sujet de sa chambre et de la peinture pour la mairie. Elle dit que la chambre avait une bonne lumière mais que Jimson n'avait pas continué à travailler à la peinture. Elle était encore par terre, enroulée, et, Jimson n'avait pas voulu y toucher.

« Mais il n'y a plus qu'une quinzaine d'ici la date limite pour l'envoi des peintures, dis-je.

— Je le sais, dit Nina, et lui aussi. Mais ça ne sert à rien d'essayer de l'amener à peindre s'il a perdu l'inspiration.

— Oh ! l'inspiration, c'est de la blague ! dis-je. Il me l'a dit lui-même. Ce dont il a seulement besoin c'est qu'on le fasse s'y mettre. »

Mais elle prit un air grave et dit que Jimson parlait souvent comme ça mais que ça n'était pas vrai. Comment pourrait-il peindre sans inspiration?

« Ce concours est la plus grande chance de sa vie, lui dis-je. S'il en sort vainqueur, ça le lancera. Ils comptent avoir un prince royal pour inaugurer la mairie et dévoiler la peinture.

— Je sais, dit-elle, et il était si bien en train pour peindre lundi encore... mais il n'a plus touché un pinceau depuis. » Elle dit cela de telle manière que je compris fort bien ce qu'elle voulait me faire entendre, et je dis : « Voyons, il ne s'est tout de même pas frappé de ce que je lui ai dit !

— Si, beaucoup, dit-elle. Vous savez qu'il vous considérait, vous tout particulièrement, comme son amie. »

Je n'en revenais pas à la pensée d'avoir pu démonter quelqu'un à ce point ; surtout un homme plein d'entrain et courageux comme M. Jimson ; rien qu'avec quelques mots. Et me voilà, à mon tour, à me faire de la bile. Car, pensai-je, s'il rate le concours, ce sera ma faute.

Il *faut* qu'il finisse sa peinture, me dis-je. Il faut absolument qu'il l'envoie à l'exposition. Il *ne doit pas* laisser passer cette occasion, quitte à en mourir. Alors, ma foi, j'ai dit à Nina que si la peinture était envoyée à l'exposition, elle l'emporterait sûrement sur les autres, car M. Hickson venait juste de trouver moyen de faire pression sur la troisième voix dans le comité ; je ne pus m'empêcher de le lui dire, mais je lui fis promettre de ne pas le dire. « Donc, arrangez-vous comme vous voudrez, mais ayez l'œil à ce qu'elle soit présentée au concours. »

Lorsque je la rencontrai le lendemain, elle me dit que Jimson ne voulait même pas jeter un coup d'œil à sa peinture. Et je n'en

dormis pas, n'arrêtant pas de penser qu'il faudrait bien peu de chose pour les sauver tous deux et transformer leur vie entière.

En fin de compte, le lendemain, comme je passais par hasard devant le *Lion d'Or*, il me vint brusquement une idée, et je montai dans leur chambre. Je trouvai Nina en train de balayer par terre et Jimson sur le lit, en train de fumer. Il fronça les sourcils en me voyant, mais je ne fis pas attention à lui. Je dis que j'étais venue aider Nina. « La première chose à faire, dis-je, c'est de s'occuper de la peinture... il n'y a pas de temps à perdre pour ça.

— Quelle peinture? dit Jimson.

— Votre croûte, comme vous dites, lui dis-je, d'un ton très sec. Vous n'avez que dix jours pour la finir.

— Je n'ai pas l'intention de la finir. »

Je ne répondis rien, mais commençai à dérouler les papiers et à chercher les punaises.

« Où sont vos punaises? » lui demandai-je.

Il braqua les yeux sur moi comme s'il avait envie de me mordre, mais je savais qu'il ne se conduirait pas comme un imbécile en ma présence, ayant flirté avec moi. Aussi je repris : « Ici ou là? Quelle est la meilleure lumière? Même si vous ne la finissez pas, qu'au moins ça n'encombre plus le passage.

— Où vous voudrez, dit-il, les punaises sont dans ma grande boîte. »

Je me mis à épingler les feuilles de papier et lui demandai laquelle était celle du milieu. Il me fixa de nouveau et puis éclata de rire et vint m'aider. « Avez-vous l'intention de me prendre en main? demanda-t-il. Sans doute que vous êtes lasse des parties de bridge et que vous avez envie d'un nouveau jouet.

— C'est possible, dis-je, je n'en sais rien. Mais vous, vous aurez sûrement l'air d'un sot si vous ne savez pas profiter de la chance de votre vie, alors que vous n'avez qu'à refermer la main dessus.

— L'occasion de faire ma pelote, dit-il, et d'être pris sous la protection des snobs. »

Il continua à se moquer de moi, ce qui me parut bon signe. Il dit finalement : « Vous êtes comme un train... rien ne peut vous détourner de votre route quand vous êtes lancée. C'est heureux que vous ne soyez pas ma femme, car il y a déjà longtemps probablement que je vous aurais assassinée.

— Peut-être, dis-je, mais je ne suis pas votre femme, et si je l'étais, peut-être que c'est moi qui vous aurais assassiné. »

C'était le genre de choses qu'il m'amenait toujours à dire, des choses ridicules par besoin de répliquer.

Lorsque nous eûmes achevé de fixer les feuilles de papier, je me mis à admirer l'œuvre et je dis qu'elle décrocherait sûrement la timbale au concours. Mais il mit son chapeau, s'excusa et sortit. Nina continuait à nettoyer la pilèce. Elle me dit alors : « Ne refaites plus jamais ça, madame Monday... L'ingérence dans son travail le rend fou. »

Mais je pensai à part moi que c'était probablement seulement l'ingérence de sa part à elle qui le rendait fou. En effet, le lendemain quand je vins chez lui, je le trouvai en train de travailler

assidûment à sa peinture et, en me voyant, il s'écria : « Vous voyez, madame Monday, le résultat de votre influence. »

Mais je compris que ce qu'il cherchait, c'était à porter un coup de poignard à Nina, aussi je dis : « Pas du tout ! Vous vous y seriez mis aujourd'hui de toute manière. » Elle, se borna à dire à sa manière sérieuse qu'elle n'avait jamais aimé essayer de forcer l'inspiration, de crainte de nuire au contraire.

Je ne pouvais pas me passer de ma visite chez eux, et si j'avais été une de ces femmes qui fréquentent beaucoup l'église, comme Maul, je me serais imaginée que je venais là pour échapper un moment à ma vie écartelée à Bradnall, et à mes soucis mondains.

J'étais heureuse, aussi, quand Jimson demandait, exactement comme naguère dans ma propre maison : « Donnez-moi votre main, madame Em, » ou « votre cou », et qu'il faisait un dessin d'après moi pour le tableau.

Nina elle-même me demandait de poser et une fois elle me téléphona du *Lion d'Or* pour me demander de venir faire le modèle. Elle aurait aimé que je pose nue. C'était une chose sans importance à ses yeux, j'imagine, et quand je refusai de me dévêtir, elle eut l'air triste et dit : « C'est de cela qu'il a besoin en réalité, mais il n'aime pas à le demander.

— Il ne manquerait plus que ça ! dis-je.

— Ne croyez-vous pas que c'est bien dommage de ne pas le faire, alors que vous pourriez tellement l'aider en le faisant? Il trouve que vous avez le plus beau galbe qu'il ait jamais vu.

— Ce n'est qu'un caprice, lui dis-je, c'est un homme à caprices et les femmes grasses lui plaisent. »

Mais je ne cacherai pas que la veille du jour-limite pour l'envoi au concours, alors que nous brûlions tous de faire en sorte que le tableau soit fini, elle et Jimson parvinrent de ce fait à me persuader que je devais poser pour lui jusqu'à la taille. Je ne pouvais pas croire que c'était bien moi, qui était là à poser, demi-nue, mais là, dans la chambre, il y avait ma chère Nina, paisible comme tout, en train de coudre une chemise ; et Jimson peignait et fredonnait et me regardait aussi froidement que si j'avais été une statue. Il me parut alors que j'avais été une sotte jusque-là d'être si collet monté, mais tout de même je n'en revenais pas d'être capable, moi, de penser cela. J'aurais été bien en peine de dire si je venais d'accomplir une pieuse action ou de faire quelque chose de vilain. Une fois de retour chez moi, je passai toute la soirée dans la surprise et l'effarement. Je me disais : « Qu'est-ce que je vais bien pouvoir encore faire après ça… c'est à croire que je suis capable de tout ! »

Comme par hasard Matt avait été très occupé toute cette quinzaine-là et, les enfants étant à l'école, j'avais eu du temps libre de reste, mais le jour-limite d'envoi, le samedi, il rentra du bureau de bonne heure, avant le déjeuner. Je vis que quelque chose clochait, mais j'ignorais quoi. Je crus que peut-être il avait reçu une lettre de quelque homme de loi au sujet de quelque facture. C'était déjà arrivé et ça avait fait tout un drame.

J'étais dans un grand embarras parce que j'avais commandé le landau pour 3 heures pour aller porter le tableau en ville. Je n'osais apprendre à Matt que j'allais chez les Jimson, et d'autre part je ne pouvais désappointer Nina et risquer que le tableau ne soit pas présenté au concours. La vie entière de cet homme en dépendait.

Aussi je me rendis à l'écurie en faisant le tour afin de monter là en voiture, mais Matt souleva vivement la fenêtre à guillotine de la bibliothèque et me cria :

« Où vas-tu?

— Faire quelques visites.

— Chez les Jimson, sans doute.

— Non », dis-je, car je n'allais pas leur faire une visite, mais seulement chercher le tableau.

Je partis en voiture dans la direction opposée au village et déposai des cartes de visite chez quelques personnes, puis je rebroussai chemin et allai chez les Jimson. J'avais eu peur de ne pas trouver le tableau prêt, mais si, il l'était, seulement Jimson ne s'était pas donné la peine de finir aucun des visages.

Il dit : « Ah ! vous voilà... emportez-le vite ! Mais si je ne vous avais pas fait une promesse, madame Monday. je préférerais de beaucoup brûler ce machin-là. »

Je n'ai pas osé lui demander d'ajouter quelques touches aux visages. C'était déjà bien beau de pouvoir lui arracher le tableau. « Peu importe comment il est », dis-je à Nina, « car M. Hickson a le comité dans sa poche. Il vient juste de passer un gros contrat au gendre de M. Jones et M. Jones était le seul dont on n'était pas sûr. »

Quand nous eûmes déposé le tableau en lieu sûr, je me sentis si heureuse que j'en pleurais presque. Nina. aussi, était ravie, et une fois de retour au *Lion d'Or*, je proposai de fêter cela par un thé. Je courus donc acheter des gâteaux et Jimson un peu de porto. Jimson était dans un de ses moments de verve effrénée et je vis bien qu'il avait envie de flirter avec moi. Il me regardait à présent d'un autre œil que la veille en dessinant. Mais, comme je l'ai dit, j'étais, moi aussi, déchaînée, et, je l'avoue, rien ne m'ennuyait, même pas qu'il m'étreigne et me pousse dans l'escalier, ni ses plaisanteries gaillardes. Je me sentais dans la même disposition qu'avec Rozzie et s'il m'avait invitée à aller boire dans un cabaret, j'aurais bien été capable d'y aller, en dépit de tout Bradnall.

Heureusement il ne le fit pas. Il se contenta de plaisanter et de se rincer l'œil. Nous fîmes donc du thé et nous étions en train de plaisanter, et toutes les plaisanteries n'ayant de sens que pour nous y passaient, comme lorsque Jimson me disait : « Votre main, madame Em, » ou que moi je lui disais : « Votre oreille, monsieur Jimson, » ce qui signifiait que j'avais envie non pas de lui parler à l'oreille, mais de lui frotter les oreilles, quand une jeune fille vint du *Lion d'Or* nous dire que quelqu'un m'appelait au téléphone.

Vite je descendis, surprise et effrayée. Et c'était la nurse de mes

enfants, une gentille petite de mon propre village et mon amie dévouée, pour me dire que Matt venait juste d'envoyer à ma recherche, et qu'il paraissait être dans tous ses états à propos de quelque chose. « Alors j'ai pensé que si vous étiez chez les Jimson, m'dame, vous seriez peut-être bien contente de savoir cela dans le cas où Monsieur ne pourrait pas vous trouver. »

Cette intelligente petite voulait me faire entendre que Matt venait pour me surprendre chez les Jimson et qu'il était dans une colère terrible contre moi.

J'en perdis si bien la tête que je ne savais que faire, mais tandis que je restais plantée là, Nina descendit me demander ce qu'il y avait. Je le lui racontai donc, et elle me dit que je ferais mieux de rentrer chez moi immédiatement et qu'elle jurerait que je n'étais jamais venue. Elle ne tenait pas à ce qu'il y ait aucun esclandre entre Matt et Jimson, je le vis bien.

J'avais renvoyé la voiture, pour ne pas révéler à toute la ville où j'étais, aussi je dus rentrer chez moi à pied. Mais je fus heureuse que cela me donne le temps de me ressaisir. Et plus j'approchais de Woodview, plus j'avais de peine à mettre un pied devant l'autre et il me semblait que mes pieds ne me porteraient jamais jusque-là, et c'était comme si le poids accablant de ma faute me collait au sol.

Car à présent, tout d'un coup, je me voyais moi-même, avec les yeux de Maul et avec les yeux du monde ; et je me demandais comment j'avais pu être une si mauvaise épouse. Car le souvenir de toutes mes dettes et de tous mes flirts fondit sur moi comme un coup de poing et m'atterra.

Pourtant je n'arrivais pas, même alors, à démêler dans quelle mesure j'avais été mauvaise, ou coupable. Car je savais que j'avais toujours aimé Matt de tout mon cœur et n'avais jamais songé un seul instant à lui faire injure. Et les gens se servent des mots d'une si drôle de manière que vous ne pouvez jamais savoir avec certitude ce qu'ils veulent dire. Quand les prédicateurs parlaient d'adultères, on finissait par découvrir, la troisième ou quatrième fois, qu'en fin de compte ils pensaient à des bas de soie, ou à des bicyclettes de femmes ou à des baignades hommes et femmes ensemble ; ou encore, pour certains, c'était l'œuvre du démon si vous jouiez avec des cartes à la bataille avec vos propres enfants et vos nurses, dans votre propre nursery. Et puis l'un dira que l'acte est tout, et l'autre, que c'est la mauvaise pensée. Si bien qu'un mot vif équivaut à un meurtre, mais un homme bon peut tuer des rois et n'en pas moins être un saint, s'il a le cœur pur.

« Ah ! » me dis-je, si seulement j'avais une porte en verre à mon cœur, comme ces nouveaux fours, pour voir ce qui s'y passe réellement, et si je suis la pire des femmes, ou simplement comme le commun des dames de familles riches, pourvues d'amis, qui sont, bien sûr, coupables de vie mondaine, mais non de péché mortel. »

Mais soudain j'entendis la voix de Matt, ce qui me fit de nouveau perdre la tête. C'est curieux comme j'étais couarde devant ce petit homme ; pas si curieux que ça auprès tout, car je le savais

homme de bien et probe, alors que je n'étais ni l'un ni l'autre. Le landau étant arrêté au bord du trottoir et il en sortit d'un saut et me dit : « Tu as de nouveau été chez les Jimson !

— Oui, dis-je.

— Tu étais seule avec lui?

— Non, pas aujourd'hui.

— Mais les autres jours, oui ! Viens, monte, nous ne pouvons pas rester ici. »

Je fus heureuse de voir que la voiture était découverte parce qu'il ne pourrait pas crier après moi et gesticuler devant tout Bradnall.

Mais tout en colère qu'il était, il se rendit compte lui-même de cela, et fit arrêter et pria le valet de pied de relever la capote.

« Mais Matt, dis-je, il fait si chaud. » Il ne voulut rien entendre. Je voyais les jambes de son pantalon frémir de colère, et j'avais moi-même les jambes qui tremblaient. Il ne m'en fallut pas moins saluer plusieurs personnes et sourire pendant que le valet de pied était en train de relever la capote. Je devais même prendre un air plus amical que d'habitude à l'égard de simples connaissances, parce que Matt ne voyait personne. Il n'aurait pas ôté son chapeau, à ce moment-là, à la reine. Son air furibond m'affolait tellement que c'est à peine si j'eus la force de monter dans la voiture quand enfin elle fut fermée, et il était si furieux contre moi et impatient qu'il me donna une grande poussée dans le dos qui faillit me faire tomber. C'était la première fois que Matt me malmenait ainsi.

« Pourquoi m'as-tu menti? dit-il. Qu'as-tu été faire avec cet homme?

— J'ai seulement été prendre son tableau pour le porter au comité.

— Tu y as été chaque jour depuis trois semaines... inutile de nier... cesse de me mentir. »

Ainsi donc, il semblait bien que quelqu'un au *Lion d'Or*, probablement la propriétaire qui n'a jamais pu me sentir, lui avait parlé de mes visites. Je vis bien que cet homme était complètement fou de rage et qu'il croyait que j'étais amoureuse de Jimson et que j'avais fauté avec lui.

Et voilà qu'il se mit à parler de M. Hickson aussi, et même d'un homme dont je ne me souvenais plus. Il dit que j'avais fait la coquette avec eux tous. « Mais c'est ma faute aussi, je n'aurais pas dû t'épouser... on m'avait averti à ton sujet, mais je n'ai rien voulu écouter. Probablement que tu m'as trompé avec cet individu sous mon propre toit et que vous vous moquiez de moi. »

Le voir penser des choses pareilles me faisait horreur, mais je ne pouvais rien dire. Ce n'était pas que j'étais effrayée mais je sentais qu'il avait préparé toutes ces paroles, et que tout ce que je pourrais dire ne servirait à rien. Aussi je restais là comme une idiote à le regarder tandis qu'il tempêtait et criait, et je fis du bras un grand geste pour commander de partir.

« Tu t'es toujours moquée de moi, dit-il. Tu t'es toujours souciée de moi comme d'une guigne, de moi, vieil imbécile chauve qui

épouse une servante de vingt ans plus jeune que lui ! Pour toi et pour ton amie, Mme Balmforth, j'ai été le meilleur sujet de plaisanterie que vous ayez jamais eu. Et rien que des mensonges, et des factures et du vol et des hommes depuis lors. Il y a eu cet aide-jardinier pour commencer et Hickson tout le temps ! »

Il avait le visage ruisselant de sueur et il suffoquait comme s'il était en train de nager. « Et à présent ce misérable peintre... j'imagine qu'il a envoyé sa femme te chercher ! Hickson m'a raconté qu'elle lui amène n'importe quelle femme dont il s'entiche... Il s'est entiché de toi dès le début. Allons donc, je vous ai surpris ensemble, à un moment où il faisait semblant de te dessiner ! »

C'était la seconde fois qu'il parlait de Hickson et ça m'intrigua. Et par la suite je découvris que ç'avait été M. Hickson qui lui avait mis tout cela en tête, que j'étais en train de me galvauder avec Jimson, et il était allé jusqu'à lui laisser entrevoir les privautés qu'il s'était lui-même permises. Tout cela, j'imagine, par jalousie et dépit. Et quelle mise en garde c'est là pour nous tous, contre la jalousie. Car en cette circonstance elle a amené l'intelligent Hickson à commettre avec légèreté un acte vil qui lui a fait perdre le meilleur de mon amitié, et qui a rendu Matt fou. Mais sans doute que ceux qui sont nés jaloux et envieux sont incurables, car si vous leur donnez un million dans un sac, les voilà alors qui se mettent à avoir peur qu'il crève.

Pour ce qui est de Hickson, je fus dès lors certaine qu'il avait parlé, car, continuant, Matt dit qu'il avait toujours su au sujet de Hickson, mais n'avait jamais rien dit, à cause des enfants. Et que je ne devais pas le croire jaloux. « Ça m'est bien égal ce que tu fais... une femme comme toi... pourquoi m'en préoccuperais-je? Je ne suis pas imbécile à ce point. »

Il devint de plus en plus mauvais, et une fois arrivés à la maison — et je montai dans ma chambre afin que les domestiques ne puissent pas l'entendre — il recommença de plus belle. Il dit que cette fois-ci c'était la fin et qu'il me ferait citer à comparaître en justice et garderait les enfants.

Je me demandai s'il pouvait faire cela, mais je savais qu'il y aurait des preuves accablantes contre moi et que s'il était écrit que pour moi c'était au bout du fossé la culbute... je ne l'aurais pas volé. Ça n'aurait servi à rien que je lui parle, aussi j'enlevai mon chapeau et allai pour sortir de la chambre. Mais il vint la porte et dit : « Où vas-tu maintenant? »

Je répondis qu'il fallait que je m'occupe du dîner.

« Le dîner! s'écria-t-il. Crois-tu donc que je vais pouvoir manger ! »

Je dis que je ne pourrais pas manger non plus, mais que le dîner devait être préparé et servi, ou sinon que penseraient les domestiques?

« Et que vas-tu faire ensuite? »

Je dis que probablement j'irais chez Rozzie. Elle, me recueillerait toujours.

« Et tu nous laisseras, moi et les enfants, sans plus? »

Je dis que, naturellement, je ne le quitterais jamais, à moins d'être mise à la porte.

Alors il me regarda fixement et dit : « Si je te laisse rester, ça va recommencer exactement pareil. Je ne peux pas te faire la moindre confiance... ta vie entière n'est qu'un tissu de mensonges.

— Je ne peux pas me faire confiance à moi-même, lui dis-je. Je n'ai jamais eu l'intention de te tromper.

— Et tu t'imagines que je vais croire ça, dit-il, que tu es une femme faible, sans initiative, alors qu'au bout de quinze ans tu n'en fais toujours exactement qu'à ta tête? Pas un seul mot de ce que j'ai pu te dire n'a jamais eu le moindre effet sur toi !

— Je ne comprends rien à moi-même, » dis-je. J'étais trop malheureuse pour discuter avec lui. Je le suppliai de me laisser aller à la cuisine.

Mais soudain il s'assit sur le lit et éclata en pleurs. Ça m'a toujours porté un coup de voir Matt pleurer. Il n'a pleuré que deux ou trois fois au cours de toutes ces années, une fois lorsque j'ai refusé de l'épouser, cette fois-ci, et une fois au moment de mourir. Aussi je m'assis près de lui pour lui demander ce que je pouvais faire. Mais il se releva d'un bond et me dit d'aller à la cuisine.

J'y allai et préparai le dîner, mais lorsque je remontai m'habiller, je trouvai Matt dans ma chambre. Il dit qu'il avait réfléchi à fond et qu'il lui semblait qu'il y avait eu sa faute, à lui aussi. Il m'avait laissée trop seule, et pour ce qui était de Hickson, c'est lui qui avait commis la faute d'introduire un flirteur aussi sournois dans la maison. Jimson, non plus, n'était pas quelqu'un de convenable à me faire connaître. « Oui, dit-il, j'aurais dû songer à notre différence d'âge. Comment puis-je te blâmer d'avoir préféré même l'aide-jardinier... pour ne pas parler de Hickson? » Et il se fit ainsi reproche de tout ; et moi, en voyant que nous allions faire la paix, j'étais heureuse, comme une imbécile, et tentai seulement de dire que moi aussi j'étais grandement à blâmer.

Mais il ne voulut pas me laisser parler et il s'écriait tout le temps : « Non, tirons la chose au clair... ou je deviendrai fou. Je ne peux plus supporter de feindre plus longtemps. »

Aussi je vis qu'il valait mieux le laisser croire ce qu'il lui plaisait de croire, même pour ce qui était de l'aide-jardinier, et au vrai il crut tout cela tout le restant de sa vie, et se donna ainsi à lui-même la paix.

Mais aujourd'hui je sais que c'était une mauvaise sorte de paix et qu'elle entraîna notre ruine. Pas un grand scandale ni la perte de mon foyer et de Matt, comme je l'avais craint, mais l'effondrement de tout, c'est comme ça que le luxe est châtié.

Car Matt dit qu'il m'avait trop longtemps négligée et qu'il ne pouvait plus supporter de faire des affaires avec M. Hickson, qui était son client le plus important. Il se retira donc des affaires et démissionna du Conseil, et m'emmena à Paris pour oublier notre querelle.

Il ne me demandait qu'une chose, c'était de le laisser me gâter autant qu'il en avait envie ; et c'est ce qu'il fit, m'achetant toutes les toilettes à la dernière mode et un bracelet de diamants.

Mais déjà alors je compris combien il était changé et combien il revenait en arrière, qu'il redevenait l'homme rampant d'autrefois. Il traversait rarement la rue sans me tenir la main ; et ne voulait jamais, dans un train, monter que dans le wagon du milieu, en cas de tamponnement à l'avant ou à l'arrière, ni dormir plus haut que le second étage en cas d'incendie. Il devint aussi timide qu'un enfant, le pauvre agneau, et ne pouvait plus supporter que je sois loin de lui. Aussi quand la guerre survint, elle le tua presque, comme elle acheva notre ruine. Car il vendit toutes ses actions dans le cours de la première semaine, à n'importe quel prix, et c'est avec peine que nous pûmes ensuite amasser sou par sou juste de quoi envoyer Phyllis, notre plus jeune fille, à l'école.

La guerre fut vraiment un terrible coup pour Matt, car il avait toujours été pour la suppression de l'Armée et de la Marine, estimant qu'elles étaient trop belliqueuses. Et voilà qu'il découvrait maintenant qu'il n'est pas besoin d'être deux pour faire une guerre, et que, comme nous disions : « Il suffit d'un chien pour mener un millier de moutons. »

J'avais promis de ne plus revoir les Jimson et cette promesse, je l'aie tenue, me bornant à envoyer de temps en temps à Nina un peu de travail de fine couture, quand elle me donnait son adresse à une poste restante.

Quant au concours, lorsque les conseillers virent le tableau de Jimson et découvrirent que le comité était forcé de l'accepter, parce que Hickson, même sans Matt, avait la majorité, ils convoquèrent une assemblée générale et ajournèrent la décoration du hall en prétextant l'impossibilité de faire face aux frais. M. Hickson leur fit verser quelques guinées à chacun des artistes pour leur temps perdu, mais aucun d'eux n'obtint la commande. Voilà à quoi aboutissaient tous mes efforts pour obtenir l'achèvement du tableau, mais, ma foi, la situation était telle lorsqu'on sut la nouvelle une semaine plus tard, qu'elle me laissa indifférente. Je fus d'accord avec Matt pour dire que si Jimson n'avait pas de succès, c'était sa faute.

Quand à M. Hickson, je ne le vis pas de longtemps. Matt ne pouvait plus supporter sa vue et allait même jusqu'à dire qu'il l'avait refait en affaires.

Mais un jour, je le rencontrai dans une partie de plaisir, et après nous être mutuellement regardés, je ne pus m'empêcher de sourire de le voir si craintif. Il avait l'air d'un petit garçon qui a peur de recevoir une taloche. Alors nous avons causé un peu et par la suite nous nous sommes rencontrés de temps à autre, quand j'allais au coiffeur, ou faire des achats l'après-midi, ou me promener dans le nouveau parc. C'est durant l'une de ces promenades qu'il sortit son calepin et me montra le portrait dessiné d'une femme. Je ne le reconnus pas jusqu'au moment où il dit : « C'est une des meilleures choses que Jimson ait jamais faites... je pense que c'est parce qu'il l'a faite pour son propre plaisir. Je vous montre ce portrait seulement pour vous faire savoir qu'il est en mains sûres. Je le détruirai si vous le souhaitez, et je vous promets de ne le montrer à personne sans votre permission. Mais j'espère que vous

le laisserez subsister parce que c'est un petit chef-d'œuvre... le dessin fait de main de maître d'un modèle magnifique. »

Je fus scandalisée et dis que c'était très laid. J'espérais qu'il le brûlerait. Mais il me sourit et parla de fausse modestie. Il a toujours eu dans l'idée que les flatteries de Jimson m'avaient plu et que Jimson m'avait amenée à priser mes formes. Et peut-être que ç'avait été vrai, au premier moment, sous le coup de la surprise de me voir admirée par un artiste.

Mais je le priai avec insistance de brûler ce dessin. J'avais une peur bleue que Matt ne vienne à en entendre parler.

Aussi, finalement, M. Hickson le remit dans sa poche et s'inclina en disant : « Il en sera comme il vous plaît. »

Mais il ne le brûla pas. Il le prêta à certains éditeurs qui le reproduisirent dans un album de dessins en l'appelant : « Portrait anglais, de la Collection Hickson. » Il le montra à des gens, aussi, car dix ans plus tard encore un ennemi m'a lancé cela à la figure.

(A suivre.)

JOYCE CARY.

(Traduit de l'anglais par Yvonne Davet.)

APPROCHE DE RIMBAUD

Mais oui ! Mais bien sûr ! Les sottises se sont entassées sur le compte d'Arthur Rimbaud et il faut être reconnaissant à Étiemble d'avoir, dans son *Mythe*, dressé le catalogue de ces divagations. Le livre refermé, pourtant, on se trouble. Etiemble sait sa langue et il est plein de verve. Ce qui pouvait être, sous la plume d'un autre, fastidieux, grâce à lui n'a pas cessé de nous divertir, et nous nous sommes demandé avec lui quels bésicles avaient bien pu chausser tant de commentateurs de Rimbaud pour lui voir, de bonne foi, ces traits invraisemblables.

Mais enfin, juger d'une dissemblance suppose qu'on est en mesure de le faire, autrement dit que nous est connu, et fort bien, le personnage dont ces portraits provoquent nos rires ou nos haussements d'épaules. Et néanmoins, si nous interrogeons Étiemble, il répond qu'eh bien non, Rimbaud tel qu'il fut, il ne saurait vraiment pas le décrire, qu'il n'a aucune idée précise à ce sujet, qu'il ne sait pas, que les informations nous manquent, et qu'après tout peut-être vaudrait-il mieux ne pas essayer d'y voir clair, parce qu'on ne s'en tirera jamais et qu'au surplus (ceci à voix plus basse, et confidentielle) le Rimbaud probable ne vaut pas le mal que l'on se donnerait pour l'atteindre. Un personnage, somme toute, bien inconsistant. Telle est la pensée réelle de René Etiemble sur Arthur Rimbaud, et son idée de derrière la tête. Elle affleure, dans ses écrits, en plus d'un point, et quand on le pousse un peu, loyal comme il l'est, il n'en fait pas mystère. Voilà donc la secrète image de Rimbaud à laquelle Etiemble se réfère pour apprécier les autres.

Je ne suis pas sûr qu'il ait raison. Je n'ai pas envie de me

décourager d'avance. J'ai envie au contraire, et très décidément, de savoir au juste à quoi m'en tenir sur ce Rimbaud si controversé. Et je suis persuadé qu'il y a moyen d'y parvenir pourvu qu'on le veuille et qu'on sache s'y prendre. La bonne méthode est d'aller pas à pas, recueillant avec soin toutes les indications que peuvent nous fournir l'œuvre de Rimbaud, ses lettres, les moindres lignes parties de sa main, et tout ce que nous apprennent sur lui non les glossateurs (là, table rase) mais les témoins directs de sa vie. N'accueillir avec la plus scrupuleuse vigilance que ce qui est incontestable. Se défier de toute interprétation. Les faits seulement, contrôlés. Un filtrage ne laissant rien passer que de sûr. Ce n'est pas l'affaire d'une minute. La besogne, sans aucun doute, sera longue. Tant pis. C'est le seul chemin qui nous soit offert pour une intellection sérieuse. M'occupant de celui qui fit *Une Saison en enfer*, je me tiens assuré de ne point gaspiller mon temps.

★

Dans les pages que voici, trois séries de remarques : sur Rimbaud et sa mère, d'abord ; sur Rimbaud et Verlaine ensuite ; sur le Rimbaud des années muettes, enfin.

Mme Rimbaud, née Cuif, Vitalie Cuif, est la fille d'un paysan qui s'est élevé de sa condition plébéienne à la dignité bourgeoise. Les actes de l'état civil le qualifient progressivement « cultivateur », « propriétaire », « rentier ». Il a fini par s'établir en ville, et il a marié sa fille à un officier — un petit officier sorti du rang, un simple capitaine, un officier malgré tout. La famille, de ce côté-là, est en pleine ascension sociale. Vitalie fait honneur à son père. Heureusement, car ses frères, les deux fils Cuif, sont consternants. L'aîné, Jean-Félix, a un surnom ; dans le pays on l'a baptisé l' « Africain », car il s'est engagé, sous Louis-Philippe, dans les troupes d'Algérie pour échapper à une condamnation correctionnelle ; il mourra, à trente et un ans, en 1855, deux ans après le mariage de sa sœur. Le cadet, de cinq ans plus jeune que Vitalie, c'est Charles-Auguste ; un fâcheux luron, lui aussi. Son père se résigne à lui confier l'exploitation de Roche en 1854, quand Vitalie, qui a déjà deux enfants s'installe à Charleville ; mais sa conduite est

scandaleuse : il boit, il abandonne sa femme (il s'était marié en 1852) ; on tente alors de remettre la gestion de Roche à Jean-Félix, lequel paraissait s'amender, mais il expire en décembre 1855, et Vitalie doit donc reprendre elle-même la ferme, tandis que Charles-Auguste traîne, dans les parages, un existence d' « ouvrier agricole » ou plus exactement de vagabond, essayant de tirer des sous, comme il peut, de temps à autre, à sa sœur. Cet alcoolique enterrera toute sa parenté, son frère, sa sœur, ses neveux, ses nièces ; il vivra jusqu'en 1924 (quatre-vingt-quatorze ans) ; recueilli, depuis 1911, à l'hospice de Château-Porcien, il refusera, sur son lit de mort, « les secours de la religion », affectant, avec une horrible insolence, de préférer au viatique, avant de rendre l'âme, un dernier litre de vin rouge.

Sur Vitalie Cuif, épouse du capitaine Rimbaud, reposait donc toute la respectabilité que son père avait acquise à leur nom, et que compromettaient ses frères déplorables. Non seulement la respectabilité, mais les biens de la famille, modestes d'ailleurs, constitués avant tout par le petit domaine de Roche, dont elle devient propriétaire lorsque son père disparaît, le 5 juillet 1858 (1). A cette date, Vitalie vient d'avoir (le 15 juin) un quatrième enfant, mais il n'y en a plus que trois au foyer, car le bébé né l'année précédente est mort en nourrice, à peine âgé de quelques semaines. De lourdes charges, de grandes responsabilités, sur les épaules de Vitalie, son mari le capitaine n'étant jamais là ; ce n'est pas sa faute ; son régiment est sans cesse déplacé. Le capitaine Frédéric Rimbaud — blond, des yeux bleus, le nez court et un peu retroussé — n'a vécu que trois mois avec sa jeune femme, dès après leur mariage (8 février 1853), à Charleville. Il avait trente-neuf ans, et Vitalie vingt-huit. Son bataillon est envoyé à Lyon, à Annonay, à Valence, puis ramené à Lyon ; le premier enfant, un fils, nommé Frédéric comme son père, est né le 2 novembre 1853 ; en janvier 1854, le capitaine peut rejoindre un moment sa femme ; bref congé, suffisant pour accroître la famille : c'est à Lyon, encore, que l'officier apprend

(1) « Grand et fort, » il n'en meurt pas moins à cinquante-neuf ans (il était né le 1er mai 1799).

une seconde naissance chez lui ; il a un second fils, Arthur, qui est né le 20 octobre 1854. En mars 1855, le régiment du capitaine Rimbaud est envoyé en Crimée ; il en reviendra au mois de juillet de l'année suivante, et tiendra garnison à Grenoble. Le capitaine n'a pas revu les siens en 1855 ; le voici à Charleville (ou à Roche) en septembre 1856 et de nouveau en septembre 1857. Une « permission » par an, tandis que son régiment est à Grenoble, puis Dieppe, puis Strasbourg. L'effet des permissions du capitaine Rimbaud, c'est la naissance de Vitalie, 4 juin 1857, tout de suite morte, et d'une Vitalie de remplacement, le 15 juin 1858. Il semble bien que la visite du capitaine, en septembre 1857, ait été la dernière qu'il ait faite à sa femme. C'est elle, en 1859, fin août, qui va le retrouver à Sélestat, où il est en garnison depuis le mois de mai. De cette ultime conjonction naît Isabelle, le 1er juin 1860. Les époux Rimbaud, si rarement époux, en vérité, depuis sept ans qu'ils sont « unis », se disjoignent définitivement sans que nous sachions pourquoi. Lorsque Frédéric Rimbaud prend sa retraite, à cinquante ans, en 1864, c'est à Dijon qu'il s'établit. Il y vivra pendant quatorze ans, et y mourra, le 17 novembre 1878, — le jour même où son fils Arthur, en route pour l'Égypte, arrive à Gênes, écrivant de là, à sa mère, une longue lettre. Isabelle aurait vu son père sur son lit de mort. Si la chose est exacte, on peut estimer que Mme Rimbaud n'a pas envoyé seule, de Charleville à Dijon, sa fille de dix-huit ans, et qu'elle-même, très probablement, s'était rendue aux obsèques du défunt. Trente ans plus tard, le 6 juin 1907, elle écrira de Roche, à Isabelle : « Il passe ici [en ce moment] beaucoup de militaires, *ce qui me donne une très forte émotion, en souvenir de votre père avec qui j'aurais été heureuse* si je n'avais pas eu certains enfants qui m'ont tant fait souffir. » La fin de la phrase, elliptique, n'est pas claire, les chagrins maternels de Mme Rimbaud ne pouvant qu'être sans rapport avec l'éloignement de son mari. Au vrai, elle ne s'explique point sur les causes de leur séparation, qui nous restent totalement obscures. Constatons toutefois que cette femme est sans amertume, nostalgique, bien plutôt, et qu'elle évoque avec douceur cet homme qu'elle aimait et dont nous ne savons presque rien. A quoi faisait-elle allusion, sinon à la

douleur qui lui était venue de son abandon lorsqu'à quarante-huit ans, le 6 juillet 1878, elle écrivit ces mots : « Et moi aussi j'ai été bien malheureuse ; j'ai bien souffert, bien pleuré [...] Chacun de nous a au cœur une plaie, plus ou moins profonde. » Il semble qu'elle se soit dit veuve à ses enfants, au moins dans leur première jeunesse, pour leur cacher la vérité : « Ma mère est veuve, » déclarera Rimbaud à Verlaine dans la première lettre qu'il lui adressera.

Vitalie Rimbaud, seule dans la vie après la mort de son père (un « parfait honnête homme (1) », et qu'elle vénérait) doit tout conduire sans autre appui que son courage : la bonne marche de Roche, les rentrées d'argent, la vie matérielle de ses quatre enfants, et leur éducation. Il n'est pas question de déchoir : les enfants seront élevés comme le sont ceux des meilleures familles de Charleville : ils appartiendront à la bourgeoisie.

Quels sont donc, dans le petit troupeau qu'elle a mis au monde, les ingrats qui l'auraient fait « tant souffrir »? Ce n'est pas Vitalie, morte à dix-sept ans, le 18 décembre 1875, et dont sa mère dira, le 1er juin 1900 : « Ma chère Vitalie était travailleuse, intelligente et sage ; tous ceux qui l'ont connue l'ont estimée, admirée, et aimée... » Ce n'est pas Isabelle non plus, qui est comme une autre elle-même, et qu'elle aura gardée à ses côtés trente-six ans, filiale, infatigable, dévouée sans mesure. *Certains enfants*... Un pluriel de pure forme, nous en verrons la preuve et sous lequel il convient de lire un singulier. La calamité de Mme Rimbaud, c'est son fils Frédéric, son aîné. Elle ne lui pardonnera jamais de l'avoir déçue ; elle sera, envers lui d'une terrible dureté. Frédéric, socialement, *redescendait* alors qu'il fallait à tout prix, selon Mme Rimbaud, et comme l'écrira dans un tout autre sens, son second fils, « tenir le pas gagné. » Frédéric, qu'on a mis au collège, pourtant, comme son frère, est un inadapté, — un déclassé, jugera sa mère. Il n'a aucune de ces « nobles ambitions » que Mme Rimbaud désire pour ses fils, et en 1885, il a le front et la sottise d'épouser une fille sans le sou, parce qu'elle a un enfant de lui. En 1891, il est « camionneur à la gare d'At-

(1) Cf. lettre à sa fille, 1er juin 1900.

tigny ». Bel ornement pour la famille ! Ce fils-là, pour Mme Rimbaud, c'est sa « croix (1) ».

Et Arthur? J'ai cru longtemps qu'avait régné entre sa mère et lui une affreuse mésentente et que Rimbaud détestait sa mère, et que « sa mère épouvantée » prenait le ciel à témoin du calvaire qu'était sa vie par la faute de cet enfant. Ressouvenir baudelairien (2), ici trompeur. Baudelaire et Verlaine sont des fils tragiques. Arthur, non. Ce n'est pas l'opinion reçue. Peu à peu, cette tradition-là, comme bien d'autres concernants Rimbaud, m'est apparue sans fondement. Mais enfin, les « apostrophes grossières et méchantes » dont il accuse sa mère, ses « atroces résolutions » à son égard (« Une place pour tel jour ou la porte ! »), ce « mouchoir de dégoût » qu'elle lui a, dit-il, « enfoncé dans la bouche », elle, « la mother », la « daromphe », la « mère Rimbe », la « bouche d'ombre »? Regardons de plus près. Écolier, Arthur a donné à sa mère des satisfactions croissantes jusqu'à sa rhétorique ; il a même été, cette année-là, un élève exemplaire, s'attirant, par son travail et ses dons, la bienveillance amicale, l'estime toute particulière de son maître, M. Izambard. Puis les choses ont mal tourné, en 1870-71 du fait, partiellement, de la guerre. Quand le collège de Charleville a repris ses cours, Arthur a refusé de s'y rendre. Précédemment, trois fugues, deux à Paris, l'autre en Belgique. Mme Rimbaud est angoissée.

(1) On notera qu'Arthur, qui, le 17 mars 1875, de Stuttgart, écrivait encore cordialement, dans une lettre « aux siens », un « *je salue l'armée* » qui s'adressait à Frédéric, semble partager, cinq ans plus tard, les sentiments de sa mère sur lui ; le 22 septembre 1880, d'Aden, il déclare à propos de son frère aîné : « Quant à l'idée de se marier quand on n'a pas le sou ni la perspective ni le pouvoir d'en gagner, n'est-ce pas une idée misérable? (...) Ce qu'il pense ne me regarde pas, ne me touche en rien ; » du 10 janvier 1889 encore : « Il ne me plaît pas de penser que le peu que j'aurai péniblement amassé serve à *faire ripailler ceux qui ne m'ont jamais même écrit une seule lettre* ».

Mme Rimbaud ne renouera jamais avec Frédéric ; le 9 juin 1899 elle écrivait à Isabelle, mariée : Frédéric a « encore fait des progrès en mensonge, en hypocrisie et en tromperie ». Frédéric Rimbaud mourra, à cinquante-huit ans, le 2 juillet 1911.

(2) Cf. Baudelaire, *Bénédiction* :

Lorsque par un décret des puissances suprêmes,
Le Poète apparaît dans ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe ses poings vers Dieu qui la prend en pitié.

Arthur va-t-il suivre la même route sinistre que ses oncles? Des termes bas ou violents qu'il emploie dans ses lettres, concernant sa mère, n'allons pas conclure qu'à elle-même il parle de la sorte. Elle ignore ce qu'il fait, ce qu'il dit, hors de sa présence. Elle ne soupçonne même pas l'ignominie de son langage. Devant elle, il file doux. Je ne pense pas qu'il ait jamais tenu tête avec insolence. Elle l'intimide, et il a beau faire, il la respecte. Lorsqu'il regagne la capitale, une fois de plus, en septembre 1871, sa mère est d'accord ; elle lui a acheté un complet neuf. Il dit qu'il a pu nouer à Paris des relations utiles, qu'un écrivain déjà célèbre, qui connaît tout le monde, un nommé Paul Verlaine, l'aidera à s'y faire une situation ; un homme marié, ce M. Verlaine, de très bonne famille, et fils d'un capitaine, lui aussi. Verlaine a envoyé l'argent du voyage.

Avec ce départ d'Arthur, en septembre 1871, prend fin la période âpre, entre sa mère et lui. Elle aura duré une année à peine. Rimbaud écrira peu à Charleville, laissant vaguement entendre, sur son existence à Paris, je ne sais quelle fable rassurante. Il se fait entretenir par les uns et les autres, puis par le seul Verlaine ; il ne réclame donc à sa mère aucun subside et elle se persuade qu'il se dire d'affaire, courageusement, accomplissant quelques travaux d'ordre intellectuel qui l'orientent vers une carrière sérieuse. Il se rend en Angleterre avec M. Verlaine? Aucune objection, au contraire ; la connaissance des langues ne peut que lui être utile. Il est revenu à la maison pour Noël 1872. Il y reviendra encore pour Pâques 1873. Mme Rimbaud, il est vrai, s'alarme au sujet de Verlaine et de lui. Cet homme est marié et paraît bien avoir quitté sa jeune femme pour voyager avec Arthur ; c'est mal. Des lettres signées, et d'autres, anonymes, ont dénoncé à Mme Rimbaud son fils comme le mauvais génie de Paul Verlaine, réclamant son intervention, insinuant même que les rapports d'Arthur et de son ami sont d'une nature spéciale et criminelle. Un mari qui vous abandonne, Mme Rimbaud, hélas, connaît cette aventure-là ; elle n'implique pas, de soi, que l'époux oublieux soit homosexuel et l'accusation portée contre son fils lui paraît si monstrueuse qu'elle n'y voit qu'une rêverie délirante, non de la jeune délaissée, incapable à coup sûr d'ima-

giner pareilles abominations, mais de son père peut-être, de son entourage en tout cas, ce qui ne plaide point en faveur de ces gens-là. Paul Verlaine, alerté, lui a écrit directement, d'un style d'honnête homme, et d'homme malheureux, que la calomnie désespère. Mme Rimbaud lui fait confiance, mais n'en désapprouve pas moins sa conduite. Elle lui dira, le 6 juillet 1873 : « J'ai toujours prévu que le dénouement de votre liaison [avec Arthur] ne devait pas être heureux ; » elle le semonce, et ajoute : « Vous voyez que je ne vous flatte pas ; je ne flatte jamais ceux que j'aime. » *Ceux que j'aime!* Ainsi parle à Paul Verlaine la mère d'Arthur Rimbaud, quatre jours avant le coup de revolver. (« Madame votre mère me ferait grand plaisir en m'écrivant. Je vous serre la main [...] J'espère bien vous voir un jour. ») Elle a fait plus que de répondre, avec une crédule bonté, aux lettres précédentes de Verlaine. Cédant à ses suggestions et à celles d'Arthur, elle n'a pas hésité à se rendre à Paris, chez les Mauté, et à voir Mathilde, la femme de Verlaine, qui raconte, assez sarcastiquement cette visite : « La bonne dame venait tout simplement me demander de renoncer à la séparation, parce que, disait-elle, cela pourrait nuire à son fils (1). »

Lorsque Arthur a reparu auprès des siens, le vendredi-saint 11 avril 1873, sa sœur Vitalie (quinze ans) ne remarque point qu'il soit sombre ou nerveux. Son arrivée est inopinée, dit-elle, « nous en fûmes bien joyeux et lui bien content de nous voir satisfaits ; la journée se passa dans l'intimité de la famille, » Arthur visitant en détail « la propriété qu'il ne connaissait presque pas ». Vitalie note seulement que son frère « ne partageait pas nos travaux agricoles », car, ajoute-t-elle avec respect, en son langage de pensionnaire distinguée, « la plume trouvait auprès de lui une occupation assez sérieuse pour qu'elle ne lui permît pas de se mêler aux travaux manuels. » Mme Rimbaud, sans doute, se demande, et demande à Arthur, à quelle position, à quel établissement dans le monde, ses « occupations » littéraires pourront bien le mener, mais l'atmosphère, à Roche, en avril-mai 1873, si l'on en juge par

(1) Ex-Madame Paul VERLAINE, *Mémoires de ma vie*, p. 223.

le Journal de Vitalie, n'a nullement été orageuse entre le jeune homme et sa mère.

Après le drame de Bruxelles, c'est contre Verlaine, trop naturellement, que Mme Rimbaud tourne sa sévérité : un alccoolique, un demi-fou. Elle ne sait pas, du reste, elle ne saura jamais à quel point l'ont dupée les deux complices, et le sort lui épargnera de pouvoir comparer les lettres que lui adressait Verlaine, dignes et douloureuses, et ces images dont le même Verlaine usait parallèlement pour se désigner, avec un entrain lucide, dans ses bilets au « cher Rimbe bien gentil » : « ta vieille truie », ton « *old cunt open* ». Elle va retrouver Arthur à Londres, en juillet 1874, sachant qu'elle lui fait plaisir ; le 31 juillet, lorsqu'elle le quitte, il a trouvé un emploi (1) — car le cher enfant ne reste pas inactif et fait de son mieux pour gagner sa vie. Il s'est acquis une bonne connaissance de l'anglais et sa mère lui donne les moyens d'aller apprendre l'allemand, à Stuttgart, puis l'italien, à Milan (où elle vient, comme à Londres, passer avec lui quelques jours) ; on le voit, en juillet 1875, à Paris, avec sa mère et ses sœurs ; fin d'août, il se fait engager comme répétiteur dans une institution, quelque « boîte à bachot » de Maisons-Alfort. S'il pouvait faire une carrière dans l'enseignement, les vœux de Mme Rimbaud seraient comblés. En 1882, lorsqu'elle achètera pour lui, à son nom, une parcelle de terrain, elle lui attribuera, chez le notaire, ce titre de « professeur » qu'elle aurait tant désiré pour lui.

Tout ce qu'il aura pu tenter, de vingt à vingt-six ans (1874-1880), pour s'assurer une position ! Il paye durement sa vilaine période de 1870-1871, quand il a fait la mauvaise tête, quand il a profité de la guerre et de tout le désarroi d'alors pour ne point achever ses études régulières ! Sa mère a été trop faible avec lui, et elle s'en repent. Elle a bien essayé, à l'automne 1875, de le pousser à préparer le baccalauréat scientifique ; mais il avait déjà vingt et un ans ! Puis il y a eu ce voyage à Java avec un Hollandais qu'il avait connu à Londres, la désillusion, le retour « sur un navire anglais qui

(1) Vraisemblablement à Reading, chez un nommé Camille Le Clair, qui dirigeait là une petite maison d'enseignement.

l'avait pris à bord en qualité d'interprète » — car telle est de son aventure coloniale l'honorable version qu'il a donnée aux siens. Et sa désastreuse équipée de Vienne, alors qu'il était en route pour Saint-Pétersbourg, afin d'ajouter à son bagage linguistique, déjà considérable, la connaissance rare et précieuse du russe ! Et sa tentative scandinave, où il travailla dans une scierie ; et son premier essai de l'Égypte où il comptait faire de l'agriculture, ou entrer dans les douanes ; et Chypre, deux fois, où il fut chef de chantier. On peut dire qu'il s'est acharné, qu'il a vraiment multiplié les efforts, sans cesse, pour racheter son erreur première, prouver, courageusement, qu'il n'était pas un bon à rien, comme Frédéric. Sa mère l'avait bien vu à l'œuvre, pendant l'été de 1878, et de nouveau en 1879 quand il avait vécu à Roche, auprès d'elle, se rendant utile, travaillant de ses mains dans les champs. Il était gai. Isabelle gardait de ces années 1875-1880 le souvenir d'un grand frère vif et drôle, d'une « intarissable gaieté (1) ». Enfin cette situation qu'il a trouvée, en Arabie, dans une solide maison de commerce française, puis ses initiatives personnelles — pas toujours heureuses, mais attestant du moins son énergie — et l'argent gagné sou par sou, ces économies sagement accumulées pendant dix ans (au prix de quelles privations) ! une authentique petite fortune qu'il avait fini par se constituer, exemplairement, plus que sa mère n'avait reçu en dot, lors de son mariage... Et tout cela, l'infortuné, pour n'en jamais jouir, car il a été si tenace, si dur pour lui-même, si raisonnable, trop, et au-delà de toute limite, qu'il s'est usé, là-bas, qu'il y a détruit, perdu sa santé. Il n'avait que trente-sept ans quand on a dû lui couper la jambe. Il n'en pouvait plus. Il est mort presque tout de suite après ; mort à la peine. « Mon pauvre Arthur qui ne m'a jamais rien demandé et qui, par son travail, son intelligence, sa bonne conduite, avait amassé une fortune [...] Et le cher enfant était très charitable [...] (2) » Un bon petit, voilà le vrai. Un pauvre petit.

N'en doutons plus. Mme Rimbaud n'a pas cessé d'avoir pour

(1) Isabelle Rimbaud à Louis Pierquin, 17 décembre 1892.
(2) Mme Rimbaud à Isabelle, 1er juin 1900.

son second fils une prédilection, une profonde tendresse, active et vigilante, mais ennemie des effusions, qui ne sont pas dans sa manière (et Arthur lui ressemble, sur ce point (1)). Une espèce d'exaltation cependant, est en elle, qu'elle laissera se trahir un jour, tant elle a été bouleversée. On connaît trop peu cette lettre déconcertante que Mme Rimbaud a écrite à sa fille, le 9 juin 1899, huit ans après la mort d'Arthur lorsqu'elle *a cru le voir*, tout à coup, à côté d'elle, dans une église de Charleville : ... *j'étais encore à genoux, faisant ma prière lorsque* [...] *je vois poser sous mes yeux, contre le pilier, une béquille* [...] *Je tourne ma tête et je reste anéantie : c était bien Arthur lui-même, même taille, même âge, même figure, peau blanche grisâtre, de petites moustaches, et puis une jambe en moins, et ce garçon me regardait avec une sympathie extraordinaire* [...] *Mon Dieu, est-ce donc mon pauvre Arthur qui vient me chercher?*

Une créature hors série, Mme Rimbaud, la grande femme aux yeux bleus que les biographes du poète se relaient pour souffleter et que l'un d'entre eux appelait « l'horrible mégère ». Lors même que son fils, devant les camarades, jouait l'affranchi et le « sans cœur », lors même qu'en vue d'étonner Izambard et de lui inspirer une espèce d'horreur sacrée, il réussissait la trouvaille d'évoquer exprès sa mère avec dérision, et en termes d'Église, parce qu'elle souffrait de le voir s'engloutir : *Stat mater dolorosa...*, il s'arrangeait, au vrai, pour qu'elle souffrît le moins possible du parti qu'il prenait, pour qu'elle en sût, aussi, le moins possible sur son compte, pour éviter le plus possible ces face-à-face qui lui faisaient mal. Rappelons-nous sa lettre suppliante du 5 septembre 1870 à Izambard lors de sa première fugue pour le conjurer d'écrire à sa mère tout de suite, tout de suite, afin de la *consoler*. En 1881, parce qu'elle lui a reproché de la laisser trop longtemps

(1) On ne s'embrasse pas couramment, chez les Rimbaud. Toutes ses lettres « aux siens », même la plus ancienne que nous connaissions, du 17 mars 1875, Rimbaud les termine par une formule brève : « Bien à vous, » « Votre dévoué », et il signe « A. Rimbaud » ou « Rimbaud tout court ; jamais « Arthur ». De même, Mme Rimbaud n'embrasse point sa fille par lettre : « A vous. » « Au revoir, ma fille. » Le climat familial ignorait tout épanchement.

sans nouvelles, parce qu'elle lui a écrit : « Tu nous oublies, » il répond, d'un élan : « Vous oublier? Comment le pourrais-je? je pense à vous, je ne pense qu'à vous » (27-7-81) et il ajoute, au cas où elle aurait besoin d'argent : « Prenez ; ce qui est à moi, c'est à vous » (7-11-81). Il pleurera lorsqu'elle le quittera, à Marseille, le 9 juin 1891 ; « je voulais partir aujourd'hui, écrit sa mère à Isabelle, le 8, mais les larmes d'Arthur m'avaient ébranlée. »

J'ai essayé, sommairement, de faire entrevoir ce qu'avaient été, loin des affabulations romanesques, et dans la simplicité de la vie, les rapports d'Arthur Rimbaud et de sa mère, et l'image surtout qu'elle se fit de lui, à mesure que se déroulait, le plus souvent hors de ses regards, ce destin qu'il s'appliquait à lui masquer et dont je lui furent visibles qu'un petit nombre d'apparences.

★

Verlaine et Rimbaud, maintenant. Peut-on deviner, à peu près, l'évolution de leurs sentiments, ce qu'ils pensèrent l'un de l'autre, non pas seulement pendant leur liaison, mais ensuite?

Il est certain que Rimbaud, avant d'avoir rencontré Verlaine, admirait en lui un poète plein de science. Je suis convaincu que, très vite, connaissance faite, il l'a méprisé. Le mot n'est pas excessif, à condition que l'on joigne, chez Rimbaud, à ce sentiment dur, d'autres dispositions qui peuvent paraître contradictoires et qui cependant n'excluent pas le mépris. Rimbaud a eu tôt fait de découvrir le pouvoir qu'il exerçait sur Verlaine et il s'est comporté, délibérément, à son égard, comme une fille entretenue par un homme marié qui n'est pas sans fortune et qui se donne le ridicule de rester amoureux de sa femme. Avant l'entrée de Verlaine dans sa vie, Rimbaud avait-il fait déjà des expériences homosexuelles? Nous n'en savons rien. Mais sa théorie de l'« encrapulement » et du « dérèglement raisonné de tous les sens » est antérieure d'au moins cinq mois à leur conjonction. C'est le 15 mai 1871, on s'en souvient, qu'il déclarait à Démeny vouloir devenir « le grand malade, le grand criminel, le grand maudit ». Toutes les règles de la morale, il affecte de les transgresser, toutes les

lois de les abolir. Ce que le monde tient pour vil, il s'en repaît et s'en glorifie. Tel est du moins le système où il prétend que s'organisent, dans un dessein méthodique, des comportements avantageux à la luxure d'une part, à l'existence matérielle d'autre part d'un garçon sans argent. Une rage le secoue, une fureur, une fièvre, — en même temps que l'habitent le dégoût et le désespoir. Et au travers de tout cela, des rires, parfois, de bons fous rires de collégien.

Il sait ce qui plaît en lui à Verlaine (outre son talent, dont il ne doute point) : son charme canaille, la candeur de son regard bleu, si bien démentie par ses gestes, cette perversion calculée, cette complaisance qu'il apporte, avec son air d'ange, à l'infamie, cette « forte bouche rouge au pli amer », qui dit des vers admirables, qui sait le prix et la saveur des syllabes, bonne, en même temps, à tous usages. Rimbaud méprise Verlaine à cause même de l'ascendant qu'il a sur lui, son aîné. Il lui répugne qu'un homme se laisse voir esclave à ce point de ses convoitises. Lui, Rimbaud, prétend qu'il suit une idée, obéit à un plan où la sexualité est autre chose qu'une fin. Le « pitoyable frère » ne cherche ni « lieu » ni « formule », mais la seule misère des assouvissements. Rimbaud le méprise encore d'être divisé, d'avoir des scrupules et des remords, et de gémir à cause de sa femme et de son enfant ; il savoure la noire jouissance de pousser sur Verlaine sa domination jusqu'aux extrémités de la malfaisance. A-t-on jamais scruté mot à mot, les deux textes de la *Saison en Enfer* (« *Délires I* ») et des *Illuminations (*« *Vagabond* »*)* où Rimbaud parle de Verlaine et de lui, — le premier texte principalement, très complexe, et dans lequel Rimbaud prétend nous fournir l'image que se faisait de lui Verlaine? Que de choses surprenantes, dans ces pages, et qui condamnent les interprétations rapides ! La « vierge folle » — qui est Verlaine — cite des paroles prononcées par l' « époux infernal » — qui est Rimbaud ; mais c'est Rimbaud qui nous les livre. Garantie d'authenticité, ou raison de méfiance? « Il me dit avoir des regrets, des espoirs [...] » ; « parfois il parle [...] de la mort qui fait repentir, des malheureux [...], des départs qui déchirent les cœurs » ; « — Comme ça te paraîtra drôle, quand je n'y serai plus, ce par quoi tu as passé ; quand tu n'auras plus mes bras sous ton

cou, ni mon cœur pour t'y reposer, ni cette bouche sur tes yeux ! » « il y avait des jours où tous les hommes agissant lui paraissaient les jouets de délires grotesques ; il riait affreusement, longtemps. Puis il reprenait ses manières de jeune mère... » Il s'agit ici d'un texte littéraire, d'une transposition ; nous possédons en revanche d'autres documents, points littéraires ceux-là, directs intimes, les trois lettres de Rimbaud saisies sur Verlaine par la police belge, et « l'époux infernal », tout à coup, y apparaît sous l'aspect moins noble d'une garce lâchée par son protecteur parce qu'elle est allée trop loin tout de même dans l'insolence et qui promet d'être bien douce et bien gentille si le monsieur riche le reprend.

Tout le Rimbaud d'alors n'est pas dans *Délires*. Il n'est pas davantage dans les lettres à Verlaine que l'on aurait tort de tenir pour seules véridiques. Lorsque Verlaine écrit, en mai 1872 :

Un grand souffle inconnu m'entoure

ce n'est pas, sous sa plume, un arrangement théâtral, un effet lyrique. C'est cela même qui lui arrive. Un ouragan se tord dans sa pensée comme dans sa chair. Rimbaud cherche, authentiquement, des secrets pour « changer la vie », pour atteindre à la condition de « fils du soleil ». Que veut-il dire, que met-il au juste sous ce vocable emprunté peut-être à Zoroastre? L'on peut douter qu'il en avait lui-même une notion claire ; mais qu'il poursuive pour de bon une entreprise métaphysique, qu'il tente une expérience où l'être est impliqué dans sa substance comme dans ses rapports avec le monde et Dieu, impossible de le nier. Coppée appelant Rimbaud « fumiste réussi » ne fait que donner la mesure de sa sottise. Et quand Gourmont, en 1891, tranchait, à sa manière, la question, déclarant la « sincérité » de Rimbaud « nulle », lui aussi, sans plus, se jugeait, révélant ses limites de petit bourgeois.

Ignoble et sordide tant que l'on voudra, le couple Rimbaud-Verlaine. N'empêche que ces hommes, entre deux « pénétrantes caresses » (comme il est dit dans la *Saison*) affrontent, sachant ce qu'ils font, les plus grands problèmes de notre destinée, — l'un parce que ces questions le prennent à la gorge, qui mène le jeu, qui va de l'avant, qui serre les poings, qui veut percer le voile du réel-irréel, l'autre, le « bon disciple »,

qui suit, comme il peut, qui écoute, effaré, dominé, ébloui, et qui, malgré lui, prête moins d'attention aux enseignements du « mauvais ange » qu'à ces lèvres rouges d'où elles sortent. « — Je te comprends, » balbutiait-il ; et Rimbaud accueillait ces mots par un ricanement.

« Parlait-il à Dieu? » se demande la « vierge folle » de *Délires*. Dieu? Pour Arthur Rimbaud, c'est une présence inexpugnable, un témoin haï, un maître exécré. « Dieu, c'est le mal, » disait Proudhon en une formule exprès ambiguë ; et Rimbaud intitule *le Mal*, son sonnet fameux où le Tout-Puissant nous est montré comme un odieux despote béat. Dieu, c'est l'ennemi personnel de Rimbaud de 1871-72, qu'exaspèrent les agenouillements des pauvres et leur « foi mendiante et stupide ». Rimbaud est le contraire d'un athée. Il voudrait bien ne pas croire, mais il croit, invinciblement et avec horreur. (« Pourquoi a-t-on semé une foi pareille dans mon esprit? ») Que Dieu soit Quelqu'un, ce n'est pas assez de dire qu'il en a la certitude, la conviction viscérale ; il ne met pas plus en doute cette vérité que l'existence même du soleil. Mais Dieu est pour lui, comme le Satan de Hugo, « l'énorme soleil noir d'où rayonne la nuit. » S'il lui parle, c'est pour le maudire, pour lui demander frénétiquement de ne pas exister.

Verlaine ne connaît point cette détestation qui lui fait peur. Lié avec Raoul Rigault et tous les jeunes extrémistes des dernières années de l'Empire, il s'était cru, de bonne foi, esprit fort, et dégagé de la superstition. Mal dégagé, pourtant. Avec des nostalgies et de brefs « retours » inavoués, sans que du reste ces choses soient pour lui véritablement angoissantes. Verlaine n'a pas la tête métaphysique, et il lui arrivait de se croire paisiblement athée, selon les impératifs du bon sens et le sage emploi de notre maison. En face de Rimbaud, soumis à Rimbaud, Verlaine n'est plus le même. C'est bien contre un Autre que Rimbaud se bat. Un Dieu vivant, un partenaire. Verlaine s'épouvante de cette rébellion forcenée, de ces attentats et de ces blasphèmes. De mai 1872 date ce cri :

O terreur! Parce, domine!

Si démunis que nous soyons d'éléments qui nous permettraient d'établir avec précision la courbe des pensées de

Rimbaud et celle des pensées de Verlaine en 1872-1873, voici quatre observations, du moins, ne relevant point de l'hypothèse, et qui nous apportent un commencement de lumière :

a) Le problème religieux est au centre de la *Saison en Enfer*, dont les premières pages sont d'avril 1873 et les dernières du mois d'août ; quel que soit notre sentiment sur l'option qu'indique la fin du texte — et quant à moi je ne crois point que cette option soit en faveur du christianisme — il reste que ce document-là est le témoignage d'une « lutte avec l'ange ». Lui retirer cette signification évidente, c'est ne lui en laisser aucune.

b) Le court poème *Honte*, composé par Rimbaud à une date incertaine, mais qui paraît être un de ses derniers textes poétiques en vers réguliers et qu'il convient donc, semble-t-il, de situer en 1872, n'a pas, comme tout le reste, l'accent de la révolte. Le titre est éloquent déjà. Combien le sont davantage les deux vers ultimes ! Tant qu'on ne m'aura pas tué, dit Rimbaud, je resterai ce que je suis, à jamais, une mauvaise bête, sournoise, méchante, puante ; un chat-tigre ; c'est moi, cela, et nul n'y peut rien. Il mourra comme il est, le petit Rimbaud, féroce et traître.

Qu'à sa mort, pourtant, ô mon Dieu,
S'élève quelque prière.

Rappelons-nous maintenant le *Cœur volé* dont la première rédaction est du printemps 1871 ; « ô flots (...), prenez mon cœur, *qu'il soit lavé!* » Là aussi, l'espoir dans le désespoir. Et, deux ans plus tard, dans la *Saison*, cet exact écho : « Sur *la mer* que j'aimais comme si elle eût dû *me laver d'une souillure...* », la mer étant le symbole à la fois de l'éternité et de la purification. Pourquoi? L'explication est dans le *Bateau Ivre*, où l'on voit « les pieds lumineux des Maries » sur le « mufle » des océans. Marie, *maris stella. Maria* ce mot immense — comme écrit Hugo — qui veut dire à la fois Marie et les mers.

c) Les trois textes sans titres : *Bethsaïda...*, *A Samarie...*, *l'Air charmant et léger de la Galilée...*, (le premier, publié

en 1897 ; les deux autres en 1948) font sans aucun doute partie du même ensemble, et paraissent antérieurs de peu à la *Saison*. Une série d'images, ou d'enluminures, en marge de l'évangile de saint Jean. Toute haine en est absente. Toute « foi » aussi, si l'on entend par « foi » une adhésion à l'Évangile. Un fait est certain : l'auteur de ces pages n'est pas, n'est plus à cette date, le furieux d'hier.

d) *Crimen Amoris* fut composé par Verlaine à Bruxelles en août 1873. A ce poème qui racontait leur drame et qui donnait longuement la parole à Rimbaud pour exposer son rêve, ou sa doctrine, Rimbaud attacha, lorsqu'il le reçut, à la fin de l'été 1873, assez de prix pour le transcrire soigneusement. Le Christ y était nommé. Avec aversion? Aucunement. Nulle violence contre celui qu'autrefois Rimbaud appelait le « voleur » de nos « énergies »; quelqu'un qui s'est trompé, mais *qui crut bien faire*. Ce ton s'accorde avec celui des récits en marge de saint Jean. La grande colère est tombée.

Est-il vrai que Rimbaud ait jeté dans les latrines de Roche les vers « dévots » que Verlaine converti, lui adressa de sa prison? Le renseignement vient de Delahaye. Isabelle, précédemment, dans une lettre du 21 juillet 1896, rapportait au contraire qu'Arthur, « tout au commencement de 1876 » lui avait donné, sans commentaires, les vers manuscrits de Verlaine : *O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour...*, « il ne me dit pas, rapporte-t-elle, qui avait fait ces vers, et pendant bien des années, je crus que lui-même en était l'auteur » (Nous savons en effet à quel point l'écriture de Rimbaud était devenue semblable à celle de Verlaine (1)). Deux témoignages antagonistes. Abstenons-nous de prendre parti. Toujours est-il que le 15 octobre 1875, écrivant à Delahaye, Rimbaud déclare : « Je ne commente pas les dernières grossièretés du Loyola... » Loyola, c'est Verlaine. Le fait est donc patent : Rimbaud n'a aucune sympathie pour le catholicisme de Verlaine, et pour le catholicisme tout court. S'il

(1) Significative, cette erreur qu'a pu commettre Isabelle. Ainsi, elle ne voyait rien d'invraisemblable, *alors*, à ce que son frère fût l'auteur de vers religieux. C'est donc que ni les propos d'Arthur ni son attitude devant les siens, ne démentaient, à ce moment, cette hypothèse. En 1891, il n'en eût pas été ainsi.

disait : « Tartuffe », l'hésitation resterait possible. Elle ne l'est plus avec « Loyola ». Verlaine converti donne à Rimbaud sur les nerfs. Rimbaud a reçu sa visite, à Stuttgart, fin février 1875, et s'est empressé de mettre à l'épreuve les vertus chrétiennes de son ancien amant ; selon son bulletin de victoire du 5 mars, l'expérience aurait été aussi parfaite qu'il le souhaitait : « Verlaine est arrivé ici l'autre jour, un chapelet aux pinces. Trois heures après, on avait renié son dieu et fait saigner les 98 plaies de N. S. » Puis il a cherché à lui soutirer de l'argent et Verlaine, qui s'applique à présent à lui dissimuler son adresse, s'éperonne pour se convaincre qu'il a été victime d'une incroyable aberration en chérissant Rimbaud au point où il l'a fait, jusqu'à « ne vouloir vivre que par lui et son souffle ». Quelle bêtise de sa part et quel aveuglement ! Rimbaud, dit-il à Delahaye en octobre, « un qui, au fond, [...] est positivement fermé, bouché, par bien des côtés et que son féroce égoïsme seul déguise en individu plus intelligent qu'à son tour » ; un « mufle », un « crasseux ».

Visiblement, Rimbaud s'est donné la tâche de mettre Verlaine hors de lui et de lui tenir les propos les mieux faits pour l'horrifier. Il sait que Verlaine n'est pas dépris de son désir. Il le méprise plus que jamais, et, l'insultant, éclatant de rire devant ses niaiseries pieuses, prenant, en tous domaines, le contre-pied de ce que pense cet imbécile, il joue à l'exploiter en le bafouant. A-t-il même, comme Verlaine le croit, usé du chantage, laissant entendre que s'il ne reçoit point l'argent qu'il réclame, il communiquera aux Mauté certaines lettres décisives? Possible. Rimbaud adopte, devant Verlaine, un personnage inédit de réaliste et de débrouillard. Jadis il parlait d'aventures magiques, de plongées dans le mystère, d'explorations dans « l'inconnu ». Il a répudié ces enfantillages. Il est devenu un homme décidé à jouer des coudes et à se faire une place dans la vie par les moyens appropriés. Verlaine l'écoute, béant. Ça, Rimbaud ! Ce que l'on pouvait redouter, hier, pour lui, c'était je ne sais quelle fin grandiose et icarienne, « qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innommables » ; le terme que Verlaine lui voit promis, aujourd'hui, est assez différent : « Un vilain bourgeois bien vulgaire. »

Je ne suis pas sûr que Rimbaud ait menti tellement à Verlaine. Il prend plaisir à le stupéfier par l'étalage du plus épais matérialisme, comme autrefois par ses outrances, cet « air du crime » qu'il adoptait (tu verras, « on me coupera vraiment le cou ; ce sera dégoûtant »). Il accentue, il *en remet* ; mais — comme jadis — il exagère seulement des virtualités en lui authentiques. Il a fait volte-face, et le coup de revolver de Bruxelles n'y est pas étranger. Moins le coup de feu lui-même et le risque de mort que sa conduite instinctive : devant ce qu'il a pris pour une nouvelle menace de Verlaine, dans la rue, sa panique, sa galopade vers un sergent de ville pour se faire protéger. C'est lui, le « grand criminel », le « suprême savant », c'est lui le communard et l'ennemi des lois, qui, tout bonnement, et comme n'importe quel « fils de famille », a béni la police et l'a appelée au secours ! Dégrisement. Paquet d'eau froide sur la tête. Révélation de sa vraie nature. Te voilà, « paysan », tel que tu es, toutes phrases éteintes, « rendu au sol, » rendu à la vérité misérable. « Maintenant je hais les élans mystiques et les bizarreries de style ; » il a écrit cela, retour de Bruxelles. Une seule chose compte : « La réalité rugueuse à étreindre. » Fini de se payer de mots.

Verlaine ne se résigne pas à voir ainsi Rimbaud se perdre. S'il écrit sur lui, à Delahaye, les duretés que nous avons vues, s'il se déclare « gâteux » d'avoir pu si complètement prendre le change sur un être, après tout, médiocre et vil (comme un homme, guéri du désir que lui inspirait telle femme, et qui, le charme enfin dissipé, se demande par quelle folie il a prêté tant de mérites à une si triste créature), quelque chose, au-delà des sens, lui dit qu'il n'était point si fou ; et que sans doute leurs gestes ont été immondes, et que sans doute c'est le sort ici-bas de tout amour que de vouloir étreindre dans la chair ce qui n'appartient pas à la chair, mais que Rimbaud — oui, c'est sûr, je le sais, moi seul peut-être je le sais ! — est un être d'exception, un prédestiné, une espèce d'ange en même temps que de démon, quelqu'un plus qu'aucun autre mystérieusement appelé, réclamé par une voix, et qu'il est affreux de le voir, comme il fait, se renier, se rendre sourd, se crever les yeux.

C'est « en septembre ou octobre 1885 » (dira Verlaine lui-

même ; par conséquent à la même date que sa lettre brutale à Delahaye) qu'il écrit cette pièce grave et belle : *Malheureux, tous les dons...*

> *Tu gâches tout, tu perds jusqu'aux derniers pouvoirs*
> *De ton esprit, hélas!* [...]

Celle dont il a jadis trompé si bassement la confiance, la « veuve » aux quatre enfants, la courageuse, la naïve, il lui rend justice désormais ; il écrit en toutes lettres que la présence d'une telle mère était, auprès d'Arthur, une bénédiction, un de ces « dons » que lui faisait le ciel et qu'il a piétinés. A la fin, cette prière comme un cri :

> *Dieu des humbles, sauvez cet enfant de colère!*

Le 12 décembre 1875, par lettre cette fois, les yeux dans les yeux, et comme désespérément, il dit à Rimbaud, tout droit : « Je te voudrais tant éclairé, réfléchissant ! Ce m'est un si grand chagrin de te voir en des voies idiotes, toi si intelligent, si prêt (bien que ça puisse t'étonner) ! J'en appelle à ton dégoût lui-même de tout et de tous, à ta perpétuelle colère contre chaque chose, — juste au fond, cette colère bien qu'inconsciente du *pourquoi.* »

Verlaine et Rimbaud se sont-ils jamais revus, après Stuttgart? Catégoriquement, Verlaine dit non ; le 5 janvier 1892, dans une lettre à Vielé-Griffin, il déclare : « Ma dernière entrevue avec Rimbaud, *c'est-à-dire en février 1875* [...] » Mais il se peut qu'il ait menti. Il parlera de lui beaucoup, et lancera sa gloire. En 1884, il décrivait ce regard qu'il a vu à Rimbaud souvent, les yeux comme « perdus dans du souvenir très ancien », — ses yeux « bleu pâle », ses « cruels yeux bleu clair », dira-t-il en 1888. Le 26 juillet 1895, il tracera, de mémoire, un dessin d'Arthur Rimbaud, tel qu'il était à seize ans, ajoutant, au bas de la feuille, ce *signalement : yeux : très bleu, un peu fixes; nez : relevé; bouche : forte; cheveux : châtain clair; taille : haute,* et en octobre de la même année il rappellera cette voix qu'avait l'adolescent, en septembre 1871, son parler « très accentué en ardennais, presque patoisant, avec ces hauts et ces bas de la mue ».

Rimbaud, quant à lui, ne parlait jamais de Verlaine : « Je

ne l'ai jamais entendu émettre une opinion, louange ou blâme, sur Verlaine, écrira Isabelle le 21 septembre 1896 ; quand on effleurait ce sujet en s'adressant à lui, il répondait brièvement, d'un air plutôt contrarié, si bien qu'on se taisait aussitôt. »

★

Quelques mots enfin sur la question opaque entre toutes : le Rimbaud des dernières années, *qui* était-il? On connaît l'affirmation de Mallarmé : le premier Rimbaud, le Rimbaud poète, par rapport à l'homme qu'il était devenu au Harar et qui va mourir à Marseille le 10 novembre 1891, c'était « quelqu'un qui avait été lui, mais qui ne l'était plus d'aucune façon. » Qu'en savait-il, Mallarmé, lui qui n'avait aperçu Rimbaud qu'à peine, en 1871-72, sans plus jamais ensuite le revoir?

Ses lettres à sa famille sont les seuls documents que nous possédions de sa main pour toute la période qui va de 1876 à 1891 — quinze années — exception faite de quelques papiers d'affaires, de notes géographiques et d'un billet à Franzoj. Les choses capitales de sa vie intérieure, il les a toujours cachées à sa mère. Aurions-nous les lettres qu'il a dû lui écrire, de temps à autre, en 1872 et 1873, qu'elles ne nous renseigneraient ni sur la genèse de ses poèmes ni sur la tragédie qui se déchaînait dans son cœur. Que donc ses lettres « aux siens » de 1878-1891, dépêches en quelque sorte officielles, ne nous livrent rien de lui-même, cela ne suffit pas à prouver que ce lui-même fût désormais vacant.

A quel moment a-t-il cessé d'écrire, je veux dire de faire œuvre d'écrivain? Certainement pas, comme on l'a répété, dès l'achèvement de sa *Saison en Enfer*. Verlaine, qui méritait plus de créance — mieux placé que quiconque en effet pour énoncer sur ce point des propos valables — Verlaine avait affirmé qu'en 1874 encore Rimbaud travaillait à ses *Illuminations*. Isabelle, dans le *Mercure de France* du 16 juin 1914, laissait entendre, elle aussi, que la *Saison en Enfer* n'avait nullement marqué le terme des travaux littéraires de son frère. M. Bouillane de Lacoste a retrouvé dans le manuscrit des *Illuminations* l'écriture de Germain Nouveau se mêlant

à celle de Rimbaud ; or Rimbaud n'a connu Nouveau qu'à l'automne, au plus tôt, de 1873 ; ils étaient ensemble en Angleterre au printemps de 1874. Antoine Adam croit même déceler dans les *Illuminations* des souvenirs de Java et de Scandinavie, ce qui ferait Rimbaud poète encore après 1877. Une certitude : à Stuttgart, fin février 1875, Rimbaud a remis à Verlaine des poèmes en prose que ce dernier adressa, par la poste, à Germain Nouveau en vue de leur publication. Ainsi, à cette date de février 1875, Rimbaud avait avec lui, dans son bagage de voyageur, des poèmes manuscrits, — affectant, peut-être, de s'en désintéresser laissant peut-être avec dédain Verlaine et Nouveau, s'ils y tiennent, essayer de leur faire un sort profitable. Jusqu'à nouvel ordre, et en dépit de l'ingéniosité séduisante de M. Antoine Adam, j'incline à croire que Rimbaud a renoncé en 1875 au plus tard à toute littérature. Ce *Rêve* qu'il dédie à Delahaye dans une lettre de 14 octobre 1875 n'est qu'une dérision de ses exercices antérieurs. Le même Delahaye d'ailleurs, à une question précise de Verlaine sur l'éventuelle activité poétique de Rimbaud, répond, en décembre 1875 : « Des vers de lui? Il y a beau temps que sa verve est à plat. Je crois même qu'il ne se souvient plus du tout d'en avoir fait. » Hors de doute, en tout cas — les témoignages, là-dessus, concordent absolument — qu'à la fin de sa courte vie, Rimbaud haussait les épaules, agacé, lorsqu'on lui parlait de ses écrits d'autrefois. A Maurice Riés, il aurait dit ce mot que l'on n'invente pas, qui sent l'authentique : « Rinçures ! Des rinçures ! Tout cela n'était que des rinçures !... »

Ses comportements en Afrique? Nous ne sommes pas riches d'informations à ce sujet. Borelli le signalait en 1890 comme doué d'une extraordinaire « aptitude pour les langues », d'une « grande force de volonté » et d'une « patience à toute épreuve ». Ugo Ferrandi l'a vu à Tadjourah en 1886 : « Arabisant de premier ordre, il tenait dans sa hutte de véritables conférences sur le Coran aux notables indigènes » ; « grand, sec, avec des cheveux qui commençaient déjà à blanchir, vêtu à l'européenne, mais très sommairement, c'est-à-dire d'un pantalon plutôt large, d'un tricot, d'une veste couleur gris-kaki, il ne portait pour couvre-chef qu'une petite calotte également grise ; » « pour uriner, il s'agenouillait comme les

indigènes. » Gabriel Ferrand, en 1912, rapportait à Claudel : « Accroupi, les pieds et les mains teints au henné, Rimbaud riait sans aucun bruit (1), avec une espèce de petit gloussement. Sa conversation était totalement insignifiante ; » i était, à Aden, « méprisé » des Européens qui le tenaient pour « un voyou et un loufoque ». Selon Mgr Jarosseau *(Revue hebdomadaire* du 27 août 1932), c'était « un silencieux » qui vivait solitaire, l'air absent, « chaste et sobre » ; mais voici du nouveau : un capucin qui vivait encore en 1949, en Abyssinie, et et qui y avait connu Rimbaud, déclarait ce qui suit à M. Paddock, membre de la légation américaine à Addis-Abéba, lequel m'a transmis ses paroles et m'autorise à les publier : « Personnage ordinairement triste, et même très sombre, avec des crises d'entrain, Rimbaud s'était fait détester, au Harar, car il désignait au ras Makkonen comme ennemis du pouvoir les gens dont il estimait avoir à se plaindre ; il pratiquait ouvertement l'homosexualité avec des Somalis et des Issas ; » et le capucin, ajoute M. Paddock, se signait en parlant de Rimbaud, comme pour se protéger d'un maléfice. Que croire? J'ai peu le goût pour les témoignages indirects ; il ne pouvait être question néanmoins de supprimer celui-là, même s'il convient de ne l'accueillir qu'avec prudence et sous bénéfice d'inventaire.

Sur le Rimbaud des années ultimes, et ses pensées secrètes, nous en sommes réduits aux conjectures, — sauf sur un point, établi désormais, incontestable : cette adhésion, seize jours avant sa mort, le 25 octobre 1891, qu'il donne, qu'il restitue, avec emportement, à la foi qui avait été celle de son enfance ; « il appelle le Christ en croix, et il prie, oui, il prie, lui ! » Mais c'est alors un malade, un mourant, très faible, et qui n'est lucide que par intermittences. Ce qui s'était passé en lui depuis 1873, voici, là-dessus, mon hypothèse. Je la crois juste puisque je l'expose. Ce n'est tout de même qu'une hypothèse.

Du temps de sa « voyance », Rimbaud voulait « vivre somnambule » ; il l'avait déclaré à Verlaine (« *Délires*. I »), et

(1) Dans *Mes Prisons*, en 1893, Verlaine parle également du rire de Rimbaud « à la muette, en sourdine ».

l'*Avertissement* de ses *Déserts de l'Amour* contient une allusion au « sommeil continu des mahométans légendaires ». Autrement dit, son dessein, son but, est de « s'évader de la réalité » (« *Délires,* I »), de vivre comme hors du monde, éveillé seulement à un rêve intérieur, à cet univers de fantasmagorie qu'il suscite par des propres pouvoirs. Après le drame de Bruxelles, son ambition, peu à peu croissante, est d'atteindre à une autre forme de somnambulisme : vivre comme ne vivant pas, tous problèmes évacués, et l'approche de son âme désormais interdite à ce qui a faillli le rendre fou. Hier c'était la vie telle quelle qu'il répudiait, la « vraie vie », comme disait la « Vierge folle (1) ». A présent, ce qu'il rejette, ce dont il s'écarte avec violence, c'est précisément tout ce qui n'est la vie quotidienne, tout ce qui la dépasserait, tout cet au-delà menaçant dont il refuse le contact. Rimbaud a décidé de vivre à la surface de lui-même. Ne plus admettre, en fait de problèmes, que ceux du concret et de l'immédiat. Ne plus donner prise à ces tourments qui l'ont ravagé. « Il s'amputa lui-même de la poésie, » écrira Mallarmé. Vue insuffisante. Ce dont Rimbaud volontairement s'ampute, c'est de cette part de lui-même trop dangereuse, trop vulnérable, et qui sait? d'ailleurs, illusoire peut-être : pas autre chose de ce qu'on appelle, sans trop savoir de que l'on dit, l'âme humaine, l'âme immortelle du catéchisme. *L'Ame sentinelle* en a assez ; elle quitte, elle déserte son effrayante faction.

Changeons d'image : Rimbaud se battait avec l'ange, et l'ange l'a lâché ; ou plutôt c'est lui, soudain, qui se dégage, qui renonce et s'en va. Il lui faudra du temps pour conquérir cette paix du cimetière, qu'il veut instaurer en lui. Il est sur le point d'y parvenir en janvier 1891. C'est le pire moment de son destin. « Ce qu'il était venu nous dire, lui-même [alors] l'avait oublié (2). » Mais non, il ne lui sera pas donné de venir à bout de son âme. En février 1891, le mal qui l'emportera le saisit. Ce fuyard, on dirait qu'une main tout à coup le happe.

(1) Attention au contresens usuel sur ces mots ! A les relire dans leur contexte, on s'aperçoit qu'ils n'ont aucunement le sens métaphysique qu'on leur prête d'ordinaire.

(2) François MAURIAC, *Table Ronde* n° 63, mars 1953.

C'est sur son lit de torture, à l'hôpital de la Conception, qu'il ressuscite, juste avant d'expirer. « Il faut sincèrement désirer — avait-il écrit dans l'avant-propos des *Déserts de l'Amour* que cette Ame égarée parmi nous tous, et qui veut la mort, ce semble, rencontre en cet instant-là des consolations sérieuses, et soit digne. »

HENRI GUILLEMIN.

POÈMES

POIRES JAUNES

La lumière ne vient plus sous l'arceau de ces branches
mais lueur plus secrète et velours d'ombre.
Le vent balance la grâce des poires jaunes.

Chaudes sont les grandes voix de l'adieu
temps sauvage que le feu méthamorphose.
Les fruits se font clarté contre les noirs châteaux de l'air
et tout reprend soleil aux cent fenêtres flamboyantes.

Je serai loin et seul quand mûriront ces poires
jaunes. A l'ouest parmi vent cornes et tambours
bouche et regard comblés par le brouillard des jours.

Et noire et brûlée se tait la terre, et dépouillée.
Tour d'abandon et table de silence
où s'ouvre la grappe des calmes roses pour
plus personne où tout est dispersé.

BEAUX JOURS

Dans le sein noir de l'urne de la colombe
les murs pleurent les ombres du feu.
Un parfum seul demeure, amer au cœur, mémoire !
et la mélancolie ardant de vieux soleils.

Nous fûmes deux dans les temps déchirants ;
la lampe était de cristal rouge et très basse
et très pauvres les murs pleins d'un très chaud silence.

Nos membres s'endormaient dans l'encens des murmures.
Les draps luisaient froissés auréolant nos ombres
sous les feux d'un minuit de gloire à la fenêtre.

Mais le peintre a tracé dans le sang des beaux jours
les contours dangereux de la beauté amère,
l'antique soleil sourd de l'éternel rideau
et l'abîme resurgit dans le cri des couleurs.

ILE

Féroce et contre lui-même
à la hache, ton cœur !
tranché du grand amour-jamais plus-ah !

Tout en sang, tout en pleur
diamantin, silence et voix.
Et farouche à présent
tel terre en mer crucifiée.

L'esprit sauvage et prompt n'y pousse
jamais que drame et folie altière,
sans nulle autre lumière
que l'or lacéré des ajoncs.

Mais quand rebrille la saison sauvage
sous la flagellation des souvenirs
amour encore supplie à voix très basse.

Tout en pleur tout en sang.

Cœur féroce o cœur tué
revivant plein de sourde oraison.

OFFICE DU SOIR

La pourpre des amours sacrifiées
revêt la paix des sens, la nuit du cœur
miraculeux sang d'ombre et velours du nocturne rocher.

De très vieilles orgues grondent dans les tours.
Au soleil grégorien chantent les anges mâles
un été de louange et d'augustes plumages.

Mélodieuse blessure amour
de l'âme amour ô suppliante
extase, vin de la rose de feu, paix des sens !

Oui ma lumière est dans ta lumière
je reconnais la blessure du vieil amour
et l'étoile des pleurs brille sur mon abîme.

Mais l'ange me combat hors des saintes ténèbres,
Père, et des lieux amers me furent assignés.

NOUVEL AGE

L'heure est venue où l'un t'a dit non
et l'autre a détourné la tête.

Globe éteint du monde nimbe de neige
l'urne des mots est froide la corne des chants est vide
il ne tombe plus rien des sphères irisées.

Car l'un t'a dit non et l'autre
a détourné la tête.
Malheur sur nous ! le ciel s'en est allé
grande lettre déchirée de nuages et fumée.

Amie mélancolie conduiras-tu ce chant,
tes treizes astres levés tous tes feux rayonnants?
Me rendras-tu l'accord? L'espace avec les voix?

Malheur ! L'air est plein de murs et de vent
et l'on entend partout des paroles sans vertu.
Le linge des pauvres claque sous leurs fenêtres
et leurs cages s'enténèbrent de cris discords.

Malheur ! Le monde acclame un orient obscur.
Cependant fuit et gronde le fleuve entre les arches
et de grands drapeaux froids défilent dans les rues
parmi des héros inutiles.

THÉO LÉGER

LE GITAN

Cheminant dans un dédale de sentiers touffus, à peine plus clairs qu'une passée de marcassin, et trouvant le temps d'assommer au passage un brouteur de serpolet, nous parvînmes aux grottes. Elles étaient vides, je veux dire inhabitées. On entrait dans la plus spacieuse en rampant sous un tas d'éboulis, à première vue peu rassurants. L'intérieur se rétrécissait très vite jusqu'à ce que le sol rejoigne le plafond. Dans un coin, près d'une fenêtre naturelle, il y avait un foyer datant probablement des coquillards. Au fond, un lit de fougères où frétillaient de curieuses bestioles. Autant qu'on en pût voir dans la pénombre, les murs ne devaient point s'écrouler. Ce n'était pas sans une certaine appréhension que j'avais la première fois dormi dans une caverne des côtes normandes. Mais il y vient vite une impression de sécurité totale, tout au moins en ce qui concerne sa solidité naturelle. Quant aux dangers humains, mieux vaut être en plein air. Il est trop facile de prendre au gîte l'individu terré au fond de son trou et qui n'en peut sortir. Les moyens efficaces seraient innombrables depuis l'enfumage jusqu'au blocus affameur.

Creusant dans le sable, le Gitan eut vite fait de sortir les instruments et provisions que ses congénères y avaient planqués. Puis il partit chercher de l'eau tandis que je vidais notre garenne.

★

C'est ce soir-là que, mis en verve par la gibelote, le Gitan me confia ses petits ennuis et les raisons qu'il avait d'aimer outre mesure la solitude des sites sauvages. Deux ans aupa-

ravant, il s'était tiré de Pithiviers, une sale prison à ciel ouvert, qui tient plus du camp de concentration avec ses baraques Adrian qui courent entre les barbelés. Un ou deux hivers là-dedans et les taulards sont prêts à affronter la Sibérie. S'ils ne sont pas gelés raides avant leur temps. Comme pas mal de romanichels, mon manouche avait passé la guéguerre dans un camp des Pyrénées. Sortant de là, il s'était précipité sur la première ferme isolée pour la mettre au pillage. Il y avait de quoi. Puis était remonté à petites étapes vers la Belgique où roulottaient les restes de sa tribu. Voyage sans histoires, ponctué de quelques violences et effractions sans conséquences. Tout juste punissables de petits séjours d'une huitaine sur les bat-flanc gouvernementaux. Mais à la frontière, il tomba en pleine effervescence : la contrebande de café et le passage d'hommes discrets. Il en profita pour se refaire la main. En échange, on l'envoya se refaire la fraise dans diverses cabanes dont la dernière fut celle de Pithiviers. Pourquoi? mystère de la paperasserie, auquel un boumiane ne comprendra jamais que dalle. Mais encagé comme un gorille dans ses fils de fer, il n'avait pas écouté longtemps l'appel de la route. Avait mis les bouts un soir de grand vent. Ça et de menus vols ou larcins, peccadilles d'avant-guerre qu'il était le seul à avoir oubliées, totalisaient sur ses endosses une petite centaine d'années d'interdiction de séjour. Aussi, évitait-il avec soin les guignols à roulettes.

★

Les nomades campaient dans une clairière suffisamment large et dégagée en bordure du chemin pour que les trois roulottes, les vurdons, puissent ripper à la première escarmouche. Un camp familier, pourtant, avec ses chariots à canassons, les brancards baissés, ses vieilles enveloppées d'oripeaux soyeux qui fumaient la pipe, ses gosses dépenaillés qui se foutaient sur la figure, et ses filles jeunes qui préparaient la tambouille. Un moujingue, en nous voyant, partit en courant chercher les hommes. Descendirent d'un wagon un vieux et deux méchants taillés en bûcherons.

Le Gitan commença de patoiser en manouche avec le

vieillard, pendant que je restai discrètement en arrière, examiné avec minutie par toute la tribu. Puis il me présenta : Moré.

Moré, en gitan, signifie mon frère. Pas seulement l'autre fils du même père, mais le copain, l'ami de confiance sur qui l'on peut compter et dont on répond. Moré est le mot de passe. Le gadjo, c'est à-dire l'étranger, élevé à la dignité de moré, peut vivre à sa guise dans le camp, aussi longtemps qu'*il* veut, tant bien sûr qu'il ne va pas à l'encontre des lois sévères des gitans. Il pourra participer au rituel du clan, et n'aura guère à s'en faire pour la croûte. Tout ce qu'on lui demande est d'aller couper le bois et de fermer les yeux sur les charmes très évidents des filles, qui comme toutes les fumelles de la planète ne se feront pas faute de les lui dévoiler. A lui d'ignorer leur peau brune, leurs regards lourds, leurs bras nus, leurs robes à fleurs et leurs seins vivaces qu'elles se lavent le matin dans un seau.

★

— Écoute, me dit le Gitan, le Kakku est d'accord pour que tu restes un peu. Mais je te préviens, il va y avoir de la casse. On a les poulagas sur les endosses. Pour des c... Si tu veux passer au travers, t'as encore le temps de te tirer.

En fait de c..., la situation telle qu'elle se révéla aux palabres du soir, sentait bien le roussi, et même le grailloné. Après divers exploits, dont le pillage et la mise à sac des fermes voisines, agrémentés de quelques coups de pétoire de part et d'autre, les gitans s'étaient mis à dos toute la région. Sans que je m'en aperçoive, un vaste filet flicard se refermait sur moi. Les cognes m'avaient laissé entrer dans la nasse et maintenant j'étais dans le cambouis comme les petits copains. Au lieu de faire de l'ethnologie appliquée et savourer le hérisson sauce boumiane, je devais plutôt songer à me faire oublier et donner un coup de main aux nomades dans la mouscaille. Vagabond à l'âme innocente, j'avais tout le temps d'aller en faire accroire à la gent policière, et de leur présenter un certificat de bonne vie et mœurs.

Pendant la première douzaine de jours, il ne se passa rien.

J'eus même tendance à reconsidérer favorablement la situation. De temps en temps, un moufflet partait en estafette chercher des nouvelles. A part quelques escarmouches vite éteintes, les gendarmes avaient l'air de prendre leur mal en patience. Peu soucieux de s'aventurer au fond des cent cinquante kilomètres carrés de bois impraticables, ils préféraient nous attendre à la sortie.

Pendant cette trêve je m'initiai à la vie gitane.

Apprenant d'abord quelques mots de cette langue coriace, le nom des principales boissons et nourritures, les surnoms des hommes et des femmes, les mots d'amour et bien sûr les inévitables injures, insultes, parties et rapports anatomiques qui, plus encore que dans une autre langue, fleurissent la conversation. Sur ce dernier point, leur vocabulaire est d'une diversité stupéfiante, et les images se vont chercher très loin, surtout dans la généalogie et le règne animal. Les attributs sexuels des ancêtres prennent probablement plus d'importance dans le langage qu'ils n'en avaient dans l'intimité des fourrures. A l'adresse d'une femme, on ne saurait moins dire que : les nichons te crèvent, ne te restent que les mûres desséchées des seins, vieille truie qui ne marche que sur le dos, etc... Et autres allusions anodines. Les réponses d'ailleurs ne se font pas attendre. Menues plaisanteries, qui n'en mènent pas moins aux épanchements de sang frais.

★

Malgré la tristesse qui régnait dans le camp, je parvenais mal à cacher ma belle humeur et le contentement où j'étais de partager la vie des roms. Je dormais des nuits sans rêve roulé dans la paille, sous une voiture, entre chiens affectueux et cages à poules. Le soir, au dessus de ma tête, dans le vurdon, ce wagon de tous les voyages, j'entendais remuer les mémères étalant les couvertures et les édredons de plumes. Puis piailler un petit, qui faisait ses dents. L'hospitalité, sacrée chez les gitans, s'arrêtait pourtant à l'escalier de la roulotte. Il n'y avait guère de place pour un gadjo entre la batterie de cuisine et les montagnes de couettes où j'imaginais les filles perdant la tête dans les bras des hommes,

sans égard pour le reste de la famille, moujingues habitués et vieilles désabusées.

A l'aube, je touchais ma ration de caoua brûlant, cassais la graine, louche de fayots ou poignée de riz, et partais poser des pièges ou pêcher sous roche.

En arrivant, j'avais fait cadeau aux gosses de toute ma provision de mégots et de tabac poussière. J'en fus quitte ensuite pour bourrer ma pipe d'ingrédients les plus hétéropites dont les gitans se servent pour assouvir leur plus grande passion : feuilles de maïs pilées, herbes et tiges, brins de charbon de bois, et thé usé. Ces gars là aiment tant fumer qu'ils en sucent du jus de chique et de la salive de bouffarde, ce qu'ils appellent boire le tabac.

Si l'on n'entendait guère parler de la répression, le ravitaillement du camp de jour en jour commençait à créer de sérieux soucis. Les hommes, qui jusqu'ici laissaient la croque aux bons soins des femmes, s'énervaient de plus en plus devant les ragougnasses impossibles. Les abattis du dernier volatile laissèrent un arrière-goût nostalgique. Bien mieux, pris entre deux feux, le gibier disparaissait au plus profond de ses tanières. On commença de concasser des racines pas trop comestibles et d'en faire des bouillies que seuls les sauvages de Sénégambie auraient osé se mettre sous la dent.

Sentant que je devenais bouche inutile, ou pour le moins poids supplémentaire, j'en touchais deux mots au Gitan.

— Je vais partir avec toi, me dit-il.

Mais ce fut ce soir-là qu'éclata la bagarre.

Au beau milieu d'un souper de rogatons assez taciturne, pétaradèrent au loin les tromblons de la maréchaussée. Nous étions loin d'être les seuls dans le coup. Éparpillé sur des kilomètres, le plus loin possible des chemins forestiers, se battait le gros des hordes manouches. En un clin d'œil, le camp fut levé, les soupes avalées, les bagages pliés, les gosses encagés, les cendres éparpillées, et les brancards levés. A hue et à dia, les canassons rippèrent de toute la force de leurs maigres pattes.

En couraillant le long des roulottes qui s'enfonçaient au patatrot vers la destination inconnue des grandes profondeurs, le Gitan m'alpagua :

— On va se casser tous seuls, dit-il, faut que je me tire. Si je suis piqué dans un truc pareil, c'est la relègue.

— Et tes copains?

— Se démerderont sans moi, je peux que leur attirer des suppléments, ils risquent pas lourd, ils sont pas chargés.

Ayant agité vigoureusement une pogne reconnaissante vers le papé, je bifurquais dans les taillis derrière le collègue qui coudes au corps sautait les haies d'une course sans fin avec l'agilité d'un goujon dans la friture. Derrière nous aboyaient les cabots de la police dijonnaise. De temps en temps, une trille énervante signalait le rapprochement des agents de la sécurité. Ça cocotait. Heureusement l'obscurité nous gagna avant l'essoufflement. A plat ventre dans une ravinière, les yeux révulsés et les tempes bourdonnantes, nous reprîmes un peu du poil de la bête. La mâchoire du Gitan, râpeuse et bleutée comme celle d'un rastaquouère baignait dans un rafraîchissant tapis de feuilles vertes. Puis le Gitan tenta de s'orienter, avec des trucs à lui, bizarres réminiscences primitives. Il contempla la mousse des troncs, la pointe des surgeons, la cime des arbres, et décida de franchir le plus touffu des fourrés environnants. Jonglant des avant-bras, levant haut la jambe dans les enlacements de ronces, la face giflée d'épineuses branchettes à ressort, je me désarticulais vaillamment pour médiocrement avancer. Je n'imaginais pas que la France pût recéler de telles vastitudes incultes bourrées de tant de chausse-trapes et pièges à cons. Nous pataugeâmes toute la nuit dans la fange la plus vexante. Mettant bas plus d'une fois mon harnachement, je valdinguais dans des hamacs d'aubépines et de prunelliers que je ne reconnaissais qu'à leurs piquants. Quand à l'aube le Gitan décida de se reposer j'étais fin prêt pour une traversée pédestre du haut bassin amazonien. Mais un serpent à sonnettes de l'espèce cascabel ne m'aurait point empêché de m'affaler sur une touffe d'herbe.

En m'éveillant d'un somme agité où paradaient des dragons volants, je trouvais que nous occupions le centre d'une clairière et qu'à deux pas de nous s'ensoleillait lentement une cabane de charbonniers.

★

La grande disette recommençait.

Depuis quatre jours, nous n'avions guère mangé. Et depuis quatre jours, il pleuvait. Doucement mais sûrement. Petite ondée continuelle et perverse qui crépitait sur les feuilles et libérait les fortes odeurs de la végétation. La forêt roupillait ruisselante. Jour et nuit se succédaient sans que rien autour de la cabane ne bougeât, sinon les jeux d'ombres. Tassés dans notre fougère, nous mâchions rageusement la dernière chique de tabac sans saveur. De temps en temps, le plus courageux se libérait de son enveloppe de tissus trempés (nous avions l'air de momies repliées dans une position fœtale et définitive) et sortait de là comme une chrysalide, très renfrogné. L'eau qui baignait le fumier, le terreau et les feuilles mortes avait fait sortir d'utiles animalcules, limaces, escargots, crapauds, lombrics et vers de la plus basse espèce, parmi quoi on s'efforçait de distinguer les comestibles. La grosse limace orange, qui a pourtant si bel aspect de biftèque, n'est point supportable. Non plus que le têtard sauteur. Le ver de terre est peu ragoûtant, même cuit alors qu'il prend une piètre attitude d'allumette brûlée de bout en bout. Mais l'escargot, bourgogne petit gris ou île-de-france gros rouquin, est fort succulent. Mis à nu sur le gril d'une pierre chaude et dégorgeant sa bave, il constitue un aliment très nutritif et peu coriace. On devait regretter cependant la néfaste impatience qui nous empêchait d'attendre une relative cuisson et nous faisait tordre d'un coup d'incisive vorace le gras du bonhomme encore tout étonné.

Le petit gibier avait fui loin de notre clairière qui, avec la pluie, se transformait en marigot. Seul un rongeur ratiforme, peut-être aquatique, décida de la traverser le matin du second jour. Bien sûr, toute une colonie d'insectes funambulesques avait repris possession des lieux, après s'être assuré que nous étions de voisinage pacifique. Pullulaient les araignées, faucheuses ou sauteuses, qui pour la plupart ne tissaient pas de toiles mais nous couraient désagréablement sur l'haricot. Un vieil instinct nous les faisait chasser, alors

qu'indifférents nous contemplions la présence de chétifs longicornes, abeilles perce-bois, charançons pique-oreilles, punaises puantes, scolopendres mille-pattes et cloportes crustacés. Sans compter diverses races de fourmis qui s'entrecroisaient. Le tout parfaitement inmangeable.

Restaient les champignons. Mais autour de la cabane, ne se trouvaient évidemment que lactaires visqueux, volvaires gluantes et amanites citrines. De belles couleurs en vérité. Pour trouver mieux, il fallait cavaler à travers les ronciers des heures durant, sous la sempiternelle ondée. Encore ne trouvais-je que bolets raboteux que je n'osais rapporter. Le Gitan, plus averti que moi des ressources de la nature, cueillait des espèces dont le seul aspect évoquait en moi l'ipéca. Il avait beau me les nommer en dialecte manouche, j'attendais deux ou trois heures après son ingestion pour y tâter du bout des lèvres. J'aurais nettement préféré mâcher des écorces de bouleau. Ce n'étaient que russules palomet ou charbonnier, coprins parapluie, pleurotes huîtrées et amanites grisettes. Que mon rabouin faisait réduire à petit feu dans sa boîte. Bouillie glougloutante qu'il touillait d'une badine, où je voyais, sans effort, un ragoût de sorcière.

★

— Ça va comme ça, dit le Gitan le soir du quatrième jour. On risque le paquet. Tant pis pour la casse, je descends en ville.

Du bois de la Grande Combe, où nous étions, on pouvait gagner un des bourgs peu conséquents qui balisent le canal de Bourgogne. Les gendarmes devaient tenir les routes de Pouilly et d'Arnay, mais cela nous laissait une marge suffisante. En opérant de nuit, nous n'avions à craindre que les chiens ou les fourches. Dérangés, les habitants n'oseraient nous poursuivre en forêt. En cas de pépin, on aurait tout le temps de se replier assez loin vers l'intérieur. La faim, brusquement nous ouvrait les yeux et la situation devenait d'une clarté réconciliante. En quittant le marigot, je sentais déjà sous la dent la crème onctueuse d'un fromage fait.

La marche fut pourtant assez pénible. Les guiboles fla-

geolaient, les genoux se concognaient et la froideur d'une nuit sans lune nous coulait dans les reins. Les égouttures tombaient drues des grands arbres, et les pieds pataugeaient dans une pourriture détrempée. Après une dernière clairière, nous atteignîmes une piste de charroi qui nous mena aux premières masures. D'après la longueur de temps écoulé, il pouvait être, au pifomètre, une heure du matin. Trois fois nous fîmes le tour du village. Puis, collés dans une embrasure, il fallut bien se décider. Il y avait sur la place une boucherie grillagée, un caboulot à rideau de fer et le magasin d'une coopérative locale. Elle s'adossait d'un côté au bistrot, mais de l'autre pendait dans le vide d'une ruelle. Derrière, il y avait une courette. Après avoir tournaillé nerveusement, le Gitan s'approcha d'une porte basse.

— On va cloquer la lourde en dedans, me souffla-t-il.

Tandis que je reconnaissais les serrures à la lueur d'une allumette encavée dans ma paume, il sortit ses dingues et commença de tâtonner du bout des doigts. Dans le cou continuait à nous goulotter le trop-plein des gouttières. En souplesse, tandis que je forçais du pied d'abord en bas, puis en haut, le Gitan glissa ses cales, les cogna du plat de main et enfila sa plume. Un petit bruit sec, qui malgré tout me fit sursauter, indiqua que la porte avait pété. Il n'y avait pas de verrous. Collés au mur de chaque côté, repérant de l'œil le virage à prendre pour trisser en vitesse, nous attendîmes de longues minutes. Puis nous enlevâmes nos godasses pour les pendre au cou. Avec des caresses de fille, le Gitan fit couler la planche. C'était bien la boutique. Pieds nus sur le dallage, mains écarquillées et prunelles dilatées, ce fut une lente avancée entre deux comptoirs recouverts de casiers vitrés. Une très légère clarté coulait d'un vasistas, suffisante pour repérer les meubles. (Je bénis ces épiceries de campagne où l'on trouve de tout : saucisson, espadrilles, ballons d'enfant et couques de pain d'épices.) Accroupis et balayant lentement de l'avant-bras au-dessus des cageots, les doigts filant comme des érintelles le long des glaces, les paumes des pieds décollant doucement des carrelages, les narines ouvertes, les yeux en pinceaux de phares, les oreilles distendues, le souffle coupé et je crois bien le muffle ouvert, nous semblions deux

bêtes monstrueuses, venues d'une autre planète, toutes antennes en batterie, découvrant le monde des hommes dans un silence effrayant. Au rythme mou d'un scaphandrier, le Gitan fit glisser son sac, l'entrouvrit et y plongea des formes sombres. Promenant mes doigts sur un casier de bouteilles, j'en tirai trois. Brusquement la pluie se remit à piquoter le toit et hurlant comme une sirène, un gosse pleura au-dessus. Refermant nos gibecières, nous ressortîmes du trou pour enfin prendre une goulée d'air frais. Le Gitan tira un peu la porte vers lui et nous partîmes en courant, pliés en deux, la figure presque à ras de terre, à très longues enjambées qui se voulaient silencieuses, sautâmes un fossé et filâmes comme un gibier traqué au milieu des baliveaux.

★

Ayant regagné notre tanière, et tandis que je m'évertuais au creux de la cabane à faire partir un feu grésillant avec des brindilles séchées et frottées dans les dernières pièces de linge sec, le Gitan étala les provisions. Nous avions fait merveille. En vrac s'épanchaient des boîtes de sardines et de maquereaux, une bonne livre de pâté de terrine, trois calendots, deux boules de bricheton, des boîtes d'allumettes, deux paires de sandales de corde, des paquets de nouilles et de riz. Nous avions oublié le café et les sucre-gorge. Mais trois litres de vin bouché me tiraient encore les poches. Je regrettai un rouleau de boudin que j'avais dû perdre en route.

A l'aube, la pluie avait cessé et devant le feu que j'avais transporté dehors, maintenant vivace, nous bâffrions encore à poil, nos vêtures piquées aux branches, assis à croupetons, nous dorant tour à tour le cul et le ventre aux flammèches, le mandrin réveillé ballotant au chaud, nous gorgeant d'énormes poignées de pâté et de fromage, de bouchées de gros pain arrachées à gogo, et nous pitanchant, avec des rires étranglés, de larges coulées de pinard qui nous mouillaient la barbe et roulaient en rigoles jusqu'à la touffe. Puis éructant, pétant, rotant, déconnant la face hilare nous nous

enroulâmes dans nos frusques pour dormir joyeusement jusqu'au Zénith.

Après un réveil triomphant, nous recommençâmes de festoyer. Mais moins affolés cette fois, nous prîmes le temps de cuire une solide plâtrée de nouilles, collante et pesante à souhait que nous aurions volontiers agrémentée de quelque graisse. Comme nous avions omis de prendre du saindoux, le Gitan eut l'heureuse d'idée d'y mélanger maquereaux et sardines dont le jus huileux se répandit agréablement dans nos pâtes. Puis, suçant sa bouffarde vide, il m'avoua avoir fait la caisse de l'épicemare. N'ayant pas entendu tinter de sonnette, je lui tirai mon chapeau.

L'après-midi se passa en travaux ménagers, toilette sommaire, lessive et séchage des guenilles, et répartition de la provende en prévision d'une possible séparation.

Le soir nous finîmes le brignolet et le picrate, constatant qu'il restait de quoi manger pour le lendemain. Mais le Gitan n'y prit aucun plaisir. Après le casse de la nuit, je voyais bien qu'il ne tenait plus en place. Le pognon qu'il avait sur le bedon le démangeait comme un rigolo. A peine le cul posé sur une souche, il se relevait, se grattait la tignasse, se palpait le sesque, se rongeait les ongles et jacassait tout seul. Ne pensait plus un instant à évincer les gendarmes. Sa seule envie était visiblement de descendre se payer une chambre en ville, avec une pépée dedans bien sûr, de s'offrir un stèque aux pommes dans le premier casse-graine avec un café fort, de prendre une mufflée pas ordinaire et de se pageotter au creux des draps blancs et des nichons roses.

Louable désir en somme.

Il y a toujours un moment dans notre existence de hors-la-loi où la civilisation nous prend par les sentiments et nous tire par les pieds. Bon nombre de tricards en cavale, qui auraient pu peinardement s'en tirer par les frontières, se sont fait paumer comme des moujingues pour être justement descendus en ville un peu trop tôt. Les bécasses et le pastaga font plus pour le malheur des hommes que les sacs de joncaille. Je me souvenais que chaque fois que nous traversions un patelin important, lors d'autres virées communes, je devais tenir mon Gitan en laisse. Quand une fillette passait

à portée de son œil, elle en était illuminée. La voix brusquement souple et les mains enveloppantes, il se lançait à ses trousses, où que nous soyons, place publique ou parvis d'église peu importait. Il lui filait le train, beuglant les huit commandements de l'amour vache, et ce en dialecte manouche.

— Oh viens ma chéia, ma rachlia, viens, quel beau boule tu as, viens que je te bouillave, t'assave, te chandave, te daboulave, soixante-dix fois, oh djioula.

Ces interjections amourageuses, qui ne faisaient pas toujours fuir la donzelle, se terminaient souvent par une gigolée de jurons que vous ne sauriez proprement traduire.

C'est l'évocation de tels souvenirs, bien faits pour nous émoustiller après une telle solitude, qui nous poussa à reprendre la route, en ayant jusque-là de cette cabane maudite et décidés à franchir coûte que coûte les barrages policiers. C'était risqué. Mais nous ne pouvions tenir indéfiniment dans ce trou. L'exploit de la nuit ne pouvant en aucune façon être réitéré souvent, nous étions condamnés à nous y transformer lentement en cadavres pourrissants puis en squelettes poussiéreux. Point n'était notre intention. De plus, nous énervait de ne rien savoir des combats livrés entre gitans et gens d'armes. Notre espoir était de tomber sur un braco qui nous affranchirait.

*

En fait, nous ne rencontrâmes personne de toute la nuit. Peu à peu, nous quittions les taillis pour pénétrer les coupes et les clairières. Avec des précautions de garçonnets jouant aux algouquins, nous traversions les sentiers courbés en deux, et vitement. Mais cela ne nous faisait pas rire. Chaque fois qu'on cavalait à découvert, je m'attendais à prendre en plein fessier un essaim bourdonnant de mitraille. Un chien hurlant au loin suffit à nous tapir une heure dans les fourrés. Un chat sauvage crissant brusquement sur une branche me fit hoqueter d'émoi. Enfin, aux premières lueurs du jour, le paysage changea. Nous atteignions la zone dangereuse des cultures. Au débouché sur un labour, rien ne se produisit. Une route vide courait en face. Avec moult précautions,

nous arrivâmes devant un poteau indiquant Beaune sur la droite à une quinzaine de kilomètres. On décida de continuer tout droit, et le soir même, quelque peu flappis mais indemnes, nous sortions de cette aventure rocambolesque.

★

Parvenus dans les environs d'Autun, nous couchâmes dans le hangar désaffecté d'une scierie, bien à l'abri de volumineux sacs de sciure sèche. Toute la journée nous avions marché, prenant de moins en moins de précautions à mesure que nous franchissions les routes et dépassions les patelins. Au moment de traverser une voie ferrée, un couple de gendarmes était bien apparu, mais ils filaient dédaigneux vers l'horizon. La vie encore une fois s'improvisait. Je changeais de peau. De graine de bagne traqué au fond des cavernes, je redevenais pacifique claque-patin méprisé mais peinard. Le Gitan parlait déjà de regagner sa tribu flottante. Quant à moi, j'envisageais de joindre les bords de Loire pour m'y soulotter de soleil. A vrai dire, j'étais dégoûté pour l'instant des histoires de brigands.

Le lendemain, je me rasai et lavai soigneusement, revêtis une limace froissée et effilochée, ornée de franges buffletières comme en portent aux revers les vestes de pionnier, mais d'une propreté suffisante. Puis me coupais au rasoir le dessus des cheveux. C'est la crasse, plus que la barbe, qui dans l'esprit des gens honnêtes identifie le trimard au coupe-jarrets. Il suffit souvent pour tranquilliser les naturels d'avoir l'aspect passe-partout du journalier qui, sachant où trouver de l'embauche, s'y rend par petites étapes, la musette au dos et la conscience au vert. Quant au Gitan, quelque soin qu'il prît à sa toilette il n'en effrayait pas moins jusqu'aux corneilles.

Avec le fric inodore de l'épicier, nous allâmes croquer à la devanture d'un troquet champêtre, tirant gloriole d'un petit vin de pays assez rajeunissant. Puis nous fîmes avec de paisibles retraités une partie de pétanque sous les platanes. De temps en temps, se payant une rinçonnette, nous prenions

du bon temps. A l'heure du couvre-feu, nous divaguions de conserve au fond de ruelles brusquement hostiles. Je me rappelais mal à propos que nous n'avions pas dîné, et que divers liquides tentaient de se supporter les uns les autres dans mon estomac ballottant. Il ne restait pas un rond. Au cours de ces folles dépenses nous n'avions pas pensé aux tartines. Bien mal acquis, comme dit l'autre...

A force de fouiner, de trébucher, de renifler les coins d'ombre propice à de vulgaires soulagements, je finis par découvrir une porte cochère qui n'était point fermée. Suivi de mon acolyte hoquetant, j'y pénétrai prêt à pourfendre de mon canif le cloporte surgissant. Autant que je pus m'en rendre compte, le corridor débouchait sur une cour pleine de gravats, de sacs de ciment, de poutrages et de planches. Levant la tête et me forçant à une vision claire des choses, je constatai que de l'immeuble ne restait plus guère que la façade, étayée par un bâtis de poutres comme un décor de carton pâte. Seul, un escalier colimaçon y collait, dangereusement exposé aux vents d'ouest. J'en commençai l'ascension avec une assurance toute ivrognesque. J'entendais bien quelques craquements mais bast ! Tout naturellement je m'enfonçai dans un trou noir, passai sans histoires de la réalité au rêve, et me réveillai sur un lit de sacs face au grand jour et au Gitan dessoulé. Il pouvait être 3 heures de l'après-midi. Juste au-dessus de ma tête, c'est-à-dire de mon point de chute, béait dans l'escalier l'absence de trois marches.

Perché sur la plus haute poutre où il devait avoir passé la nuit, un bonhomme chafouin nous contemplait. Minuscule, légèrement bossué, le visage pointu de surmulot, il évoquait le putois. Le Gitan, qui n'aimait guère que trop on l'examine, lui cria de descendre :

— Casse-toi, Peau-de-Fesse, ou je vais monter te plier en deux. Barre-toi, vilain, qu'on reste entre hommes...

Très peu soucieux de se faire pommer par le pavé qu'empoignait le Gitan et visiblement effrayé, le singe désescalia la gringole plus vite que je n'en avais chu. A ras de terre, on lui donnait entre quinze et soixante ans. Un seul côté de sa figure était ridée, rongée par une tache de vin, d'un violet rare, plus proche d'ailleurs du vinaigre d'alcool. L'autre

paraissait avoir glissé dans un tranchoir à jambon. Les mains ballantes, il resta indécis, hésitant sur son avenir.

— Où qu'on peut bouffer, dans ce bled, lui demandais-je à tout hasard.

— J'ai un peu de pognon, si vous voulez, éructa-t-il.

Férocement, le Gitan lui mugit sous la moustache, l'agrippa au revers de veste et le déloqua de terre. Puis le guignol gigotant, prêt à hurler de terreur, il le reposa délicatement.

— Fais voir.

Le freluquet sortit une poignée de bifetons chiffonnés. D'un remarquable coup de patte, le Gitan l'empauma et tapotant l'épaule du vis-à-vis effaré :

— Viens, dit-il, on t'invite à déjeuner.

Tamponnant d'un tire-jus mon oreille droite croûteuse de sang caillé, je suivis mes lascars jusqu'au prochain casse-graine à toute heure, où l'on s'empiffra au muscadet.

En sortant du bastringuet, il pluvinait. Mais, dessalé par un gueuleton et nos bonnes mines, l'Avorton s'était laissé aller à de fâcheuses confidences. Il devait toucher un nouveau paquet de fric chez un copain gîté à Orléans. Il ne nous en fallut pas plus pour prendre immédiatement la route de cette bonne ville. Nous n'en étions jamais séparés que par quelque deux cents kilomètres. Dans notre euphorie digestive, ce n'était qu'une paille, malgré le ciel qui continuait de tergiverser à flots. Avec le reste des sous on acheta du pain, puis du thé dans une épicerie-buanderie. Ce choix fit rigoler l'Avorton, mais il se révéla assez malin pour empocher sans esclandre un paquet de tapioca.

★

Un peu avant la sortie du village, nous avions remarqué un jardin désuètement défendu par une haie décharnée. Ce potager, d'un coup d'œil expert, avait été inventorié. Parmi les nobles échalas haricotesques et les monticules patateux, il y avait de quoi gaver les rêves les plus osés de festivités gastronomiques.

Aussi, ayant planté le camp au bord discret d'un labour, attendions-nous avec impatience le moment d'y aller remplir nos besaces, nous contentant pour l'instant de ventrées imaginaires. La renommée qu'ont les paysans de se coucher avec les poules est assez surfaite. Le jardin était au bord de la route, et l'expérience nous avait appris que c'est toujours à des heures indues autant qu'importunes que s'en vient à passer un curé en vélo ou une fille de ferme en mal d'amour (quelquefois les deux ensemble).

Enfin, la lune se levant, nous gagnâmes le champ de bataille. Au sifflement tempéré des Mousquetaires au couvent, ni vus ni connus, mais les paluches et le bout du blair froissés par de malencontreuses orties, nous pénétrâmes dans le garde-manger. La première précipitation nous fit mâcher de la laitue fraîche et sucer des groseilles à maquereau. Puis l'Avorton se mit à botteler des poireaux dont, maladroit et pressé, il abandonnait le blanc à la terre ferme. Le Gitan, naviguant dans un enchevêtrement de perches et de feuilles mouillées, cueillait à pleines poignées des haricots de l'espèce dite double-mètre. Quant à moi, le plus farfelu des trois, je n'avais garde d'oublier les épices, thym, laurier, échalotes et jeunes oignons. Au bout d'un carré de défunts fraisiers, se distinguait un hangar à outils dans lequel je pénétrai avec effraction, enfonçant les planches pourrissantes d'une porte délabrée. Mais, tâtonnant dans le noir et m'eberlificotant dans un univers de manches et d'arrosoirs, je ne trouvai d'utiles qu'une serpe rouillée et un seau hygiénique.

Dans les légumes, au clair de lune, l'Avorton et le Gitan dansaient un ballet de sorcières. Sautillant dans les plate-bandes et promenant le visage à ras du sol pour reconnaître les tubercules et feuillages divers, il ssemblaient des animaux d'espèce inconnue broutant les savanes d'une planète lointaine.

La récolte s'avérait excellente, au point qu'ayant abusé des carottes et navets, nous rejetions ces racines vulgaires pour emplir nos poches de quelques comestibles de fantaisie, radis roses et pointes d'asperges.

Pour signer son forfait, le saccage accompli, le Gitan pissa sur un rosier.

Nous griffant à des branches de houx, nous ressortîmes sur la route et, chargés comme des baudets, entreprîmes la course la plus folle. Sacs ballant sur les reins et tressautant comme s'ils contenaient des cadavres vivants, mes deux acolytes fuyaient avec vélocité sur les bas-côtés. Tenant d'un bras mon seau, qu'en passant j'emplissais d'eau à la fontaine, et de l'autre ma serpe inutile, je faisais de mon mieux pour leur filer au train. Mais une épine vengeresse avait percé ma semelle de corde et me titillait la talonnette. Nous carapatant tête baissée, genoux ployés et œil déjà humide d'émotion culinaire, nous quittâmes la route au premier virage et grimpâmes vers les hautes terres.

A peine gîtés à quelque trois bornes du village, nous étalâmes nos richesses. Belle razzia en vérité. L'expédition, fructueuse, n'avait subi que peu d'avaries : perte d'un couteau de poche, estafilades et égratignures, abandon d'une bonne partie de la flotte. A bien considérer, le seau hygiénique, que j'avais rempli sans prendre le temps de le rincer, devait avoir contenu divers ingrédients, dont terreau et herbes sèches Mais l'obscurité ne permettait pas de s'en assurer. D'ailleurs il n'était point question de perdre une goutte de ce précieux liquide. Un vaste trou fut creusé à mains nues, dans lequel brilla bientôt un feu clair. Attaché par la ceinture du Gitan à un astucieux échafaudage de branches fourchues, le pot-au-feu bouillotta. Pelure comprise, les légumes y cuirent, bien que trop lentement à notre gré, écrasés à mesure dans leur jus avec un rondin. La nuit passait, et au petit matin, il fallait se trouver assez loin des clameurs et coups de fourches des pécores dévastés. Considérant le seau, qui sur les flammes reprenait sa couleur naturelle, blanc pigmenté de rose, nous pensottions en silence, chacun pour soi et selon le degré de lucidité, en bouledoguant de l'herbe à nicot.

Enfin le poteuf fut à point. Grâce à des moques diverses quart militaire ou boîte de conserve, le bouillon, pas si terreux d'ailleurs, sans goût trop suspect, fut avalé, le Gitan grognant avec férocité, l'Avorton lappant à même le récipient, et ma pomme d'Adam glougloutant de satisfaction.

Le dernier vieux croûton trempé dans cette saumure (qui la première fureur de fringale passée, livrait tout de même

un très vague goût de pissat), il fallut plier bagages et décaniller. Manger de cette façon est une bénédiction du ciel, mais quitter ainsi la table sans prendre le temps de digérer benoîtement et de se congratuler est parfaitement insupportable. Mais, dès le chant du coq, là-bas chez les péquenots, allait éclater la révolte, devant l'étendue du désastre. Nous n'avions plus à craindre seulement, comme aux beaux temps des guerres vendéennes, les faux et les fléaux, armes d'honnêtes hommes, mais les sournois coups de téléphone de la maréchaussée perverse.

Jean-Paul CLÉBERT.

LA BIOLOGIE DU MOI

« Un feu distinct m'habite... »

Chacun de nous sans cesse porte avec soi ses questions ; les réponses lui sont parfois proposées aux détours de sa vie où il les attendait le moins. Comme je parcourais jadis la péninsule de l'Athos, il m'advint d'être introduit dans la bibliothèque du plus vénéré entre les monastères de la Sainte Montagne, la Grande Lavra. Ces bibliothèques athonites ont conservé, à l'écart des vicissitudes de l'histoire, le trésor deux fois millénaire des manuscrits, où fut consigné tout le savoir d'une civilisation dont nous persévérons à vivre. J'ai tenu là entre mes mains, avec une révérence trop émue pour se faire indiscrète, les plus anciennes copies connues d'Euclide, de Ptolémée, d'Hippocrate ou de Plotin. Les moines mettent leur sollicitude à veiller sur ce dépôt sans égal ; ils le montrent libéralement à leurs hôtes ; mais ils se gardent d'y égarer leur propre curiosité. On ne retrouve aucunement en effet dans ces communautés orthodoxes l'équivalent de la tradition bénédictine de recherche intellectuelle qui a marqué le monachisme d'Occident. A la Grande Lavra la bibliothèque est reléguée dans une tour, au fond du potager, et le bibliothécaire n'est autre que le chef-jardinier. L'un de mes compagnons se hasarda à lui demander s'il ne subissait pas parfois l'attraction des richesses dont il détenait les clefs et n'était pas tenté d'abandonner les légumes pour les manuscrits. Le bon caloyer eut, pour répondre, sur sa quiète et replète figure, un sourire bonhomme : « En serais-je plus heureux ou plus sage?... » Il avait résolu à sa façon, à sa façon toute de malice ingénue, un conflit, dont nous souffrons sans parfois nous l'avouer, le conflit de la science et de l'individu.

Que peut la science en effet pour le bonheur et la sagesse des individus? On ne souligne pas assez combien, non seulement certes par les incidences de jour en jour plus redoutables des applications qu'elle commande, mais plus encore, par le caractère des démarches spéculatives auxquelles par nécessité elle engage, la science est facilement inhumaine et quel milieu mal respirable elle propose aux esprits. Ce que d'abord perçoit l'homme, c'est lui seul. Ce qu'il aime, c'est lui seul. A peine l'enfant naît-il à la conscience de soi, son mouvement premier est pour s'affirmer comme un être distinct, maître de son destin, centre de son univers. Volontiers il imiterait Montaigne, lorsqu'il s'écrie, avec une complaisance sans artifice : « Je me roule en moi-même. »

Or la science s'élabore tout entière à l'opposite de ce délicieux soi-même. Elle part, non de la connaissance de soi, mais de l'observation des faits extérieurs. Elle n'a cure des prétentions de la personne. Elle avise à l'objectivité. Elle se fait une loi du général. Ainsi s'instaure et se perpétue le divorce entre l'homme, que n'abandonne jamais le souci de sa destinée, temporelle ou spirituelle, et la science qui de lui est issue et qui pourtant bafoue ses plus chères aspirations, la science qui sans cesse l'humilie. La zoologie l'humilie, qui l'introduit dans une série animale, non loin des Tarsidés et des Lémuriens. La chimie l'humilie, qui entend expliquer ses mouvements internes par les mêmes réactions que celles de la matière. La géologie l'humilie, qui localise son règne dans une infime fraction des âges de la nature. L'astronomie l'humilie, en humiliant son habitacle devant la démesure cosmique. La science se complaît à écraser son libre-arbitre entre d'énormes fatalités, à broyer sa raison entre les meules des infinis, infini des atomes, infini des galaxies. En revanche, elle dédaigne de répondre au seul problème qui lui importe, le problème de son être et de son devenir. Comment être surpris que l'homme parfois se détourne de cette science, fille ingrate, créature inexorable de sa propre pensée? Païen, il préférera proscrire une vaine connaissance, pour savourer à loisir « le goût amer et doux, comme disent les *Nourritures terrestres*, le goût délicieux qu'a la vie si brève de l'homme ». Chrétien, il répétera la parole que, selon Marc et Matthieu,

Jésus proféra, sur le soir de sa mission, à Césarée de Philippe : « Que servira-t-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? »

Le conflit de la science et de l'individu devient d'autant plus aigu que la science par ses curiosités s'approche davantage de nous-mêmes et s'en prend à notre substance. La physiologie humaine soutient cette gageure d'omettre dans l'homme tout ce qui, au regard de l'homme, en fait l'essence propre. Elle ne s'attache à décrire en lui que les éléments d'un type théorique et collectif. Elle formule des lois valables pour l'ensemble de l'espèce. Lorsqu'elle étudie la digestion gastrique, la révolution cardiaque, les échanges gazeux du poumon, les synergies endocriniennes, la fonction uréosécrétoire, ses analyses s'appliquent à des cœurs, des estomacs, des glandes, des reins interchangeables comme des pièces de machine. Elle admet par clause implicite une fabrication humaine de série. Elle postule l'identité de tous les organismes du sous-ordre des hominiens. Bien plus, elle souligne complaisamment les ressemblances non seulement d'homme à homme, mais entre tous les corps vivants. Elle estime faire œuvre d'autant plus élevée que ses conclusions intéressent un nombre d'êtres plus étendu. Elle cherche assidûment sous la diversité des apparences animales l'unité de structure biologique. Elle se pique, comme d'un suprême progrès, de définir des processus vitaux, phénomènes oxydoréducteurs, actions diastasiques, transformations cellulaires d'énergie, tropismes, qui régissent aussi bien le comportement fonctionnel des infusoires ou des coelentérés que le nôtre.

Voici donc notre moi sans équivalent, notre moi enivré de sa propre contemplation, asservi par la science à se loger dans un corps *omnibus* et mis en demeure d'endosser un affublement de confection. Ce moi, qui tire ses raisons d'être de ses raisons de différer, qui ne se pose qu'en s'opposant, ce monstre étrangement complaisant à sa monstruosité, le voici contraint de se satisfaire, comme d'une défroque, du plus usagé des destins physiologiques et de se soumettre, dans la chair qu'il anime, aux règles universelles de la vie. Comment ne s'insurgerait-il pas contre une loi qui le dégrade et l'appauvrit? Si l'homme affecte parfois de faire fi de son corps, n'est-ce pas que, dans

le spectacle des fonctions organiques, il n'aperçoit qu'une nécessité toute générale, un système de similitudes, étrangers à l'exigence insatiable de son individualité et où il ne découvre rien que lui renvoie l'image de son essence singulière? Ce corps n'est qu'un uniforme, la triste et banale livrée de la condition humaine. L'âme refuse d'y reconnaître quoi que ce soit qui la prolonge et qui réponde à son irrépressible besoin de dissemblance et d'autonomie.

A vrai dire, la physiologie qui nous inspire ces réflexions est celle qu'édifièrent, par un labeur patient ou divinateur, auquel il ne saurait être question de marchander notre admirative gratitude, des chercheurs tels que Harvey ou Lavoisier, Magendie ou Claude Bernard, Ludwig ou Mosso, Heidenhain ou Brown-Séquard. Mais cette physiologie est-elle la seule? est-elle la vraie? Depuis le début de notre siècle une autre orientation se dessine, à laquelle peu d'esprits se sont montrés suffisamment attentifs. Le progrès même de nos investigations ne tend à rien moins en effet qu'à constituer, à côté de la physiologie de l'espèce humaine ou de la physiologie de l'être vivant, une physiologie toute différente, la physiologie de l'individu.

Celle-ci ne voudra plus retenir, entre les actes de la vie, que les phénomènes irréductibles à cette unité et à cette généralité que les savants de naguère regardaient comme la condition même de leur enquête. Pour appréhender plus sûrement le réel, elle s'attachera aux faits particuliers, qui valent pour un seul individu et dont la signification exemplaire concernera une seule existence. Ainsi tentera-t-elle de définir une « personnalité biologique » image et support de la personnalité psychologique... Étrange retour de fortune! revanche inattendue du Moi, si longtemps proscrit de la pensée scientifique et qui se voit en définitive doté par celle-ci d'une réalité charnelle!... Le Moi se fait corps. Chaque corps s'affirme en face de l'univers vivant, en face même de sa propre lignée, comme un principe à nul autre pareil. Curieuse évolution de nos concepts, on en conviendra, et l'on conviendra aussi qu'il importait de préciser les documents nouveaux, où elle trouve à se justifier.

Par-dessus tout l'effort de la science classique, attentive,

selon le conseil du Phèdre platonicien, à « comprendre le général », notre temps va-t-il donc inopinément renouer avec les écoles nominalistes des siècles scolastiques? va-t-il extraire du sépulcre Roscelin, Abailard ou Guillaume d'Occam? Ces vieilles ombres bavardes et querelleuses émergent d'un passé que l'on eût cru aboli, pour refuser aux genres, aux « universaux », comme elles disaient, tout droit au réel et proclamer que seuls comptent les êtres et les objets considérés dans leur singularité existentielle.

Au rebours de l'adage fameux, n'y aurait-il donc de science que du particulier? Paradoxe peut-être aux yeux de beaucoup, mais paradoxe lourd de certaines vérités, que les enseignements de la biologie contemporaine nous aideront à dégager.

★

Avant même d'en appeler aux témoignages proprement biologiques, il me semble opportun d'observer que nous affirmons tous à toute heure du jour, sans quasi jamais y prendre garde, notre croyance implicite et spontanée au principe de l'individualité des corps. Nous nous comportons comme si chaque corps manifestait à nos sens par des marques évidentes sa vie personnelle, puisque ce corps, entre des milliers d'autres, nous le *reconnaissons*. Dans la foule des boulevards d'une grande ville, nous reconnaissons du premier coup d'œil une démarche. Nous reconnaissons l'inflexion d'une voix au travers d'une cloison, l'expression d'un regard au travers d'un masque. Pour l'amant, nul visage ne s'identifie au visage aimé. Ce qui, dans une présence définie, suscite de notre part le trouble ou l'attirance ou la répulsion, c'est peut-être le pressentiment d'une âme, c'est en tout cas l'approche d'un corps, qui avec aucun autre ne risque d'être confondu. Nous nous mouvons dans une société de corps : leur commerce présume entre eux quelques similitudes et beaucoup de dissemblances.

Ces dissemblances affectent d'abord la structure des corps, les formes, les proportions, les traits, les teintes des téguments, des iris ou des chevelures. Elles affectent aussi leurs aptitudes cinétiques, gestes, allures, attitudes. On retrouve ce carac-

tère inimitable de toute existence charnelle jusque dans son invisible rayonnement et dans les influences les plus subtiles dont elle se fait un halo. Un parfum, une indéfinissable vibration, la tonalité d'un silence, le retentissement spécial d'une porte qu'on referme au lointain des étages, la résonance amortie d'un pas qui se rapproche derrière le rideau, il n'en faut pas davantage pour nous dénoncer qu'il est là, celui que nous attendons, celui-là et non un autre...

Il était tentant d'assujettir à des règles le déchiffrement de la marque individuelle dans la morphologie des corps ou dans les empreintes qu'ils laissent de leur passage. On n'y a pas manqué. Que d'indiscrètes curiosités se sont penchées sur le réseau des lignes d'une paume ou le gribouillis d'une écriture, pour y surprendre le mystère d'une irremplaçable existence ! La science anthropométrique a voulu codifier les stigmates propres à permettre l'identification rapide des individus. On sait que l'impression des crêtes papillaires des doigts sur un document constitue une signature dont l'originalité fait foi : il n'y a pas deux êtres humains entre la Nouvelle-Zemble et le Cap Horn qui offrent la même formule digitale. Celle-ci reste immuable d'autre part de la naissance à la décomposition. Nous portons au bout de nos doigts l'aveu irrécusable et permanent de notre état civil.

Ce sont néanmoins de tout autres preuves que je voudrais colliger, en faveur de la thèse de l'individualité des corps, des preuves tirées de notre intimité organique même. *Individualité des tissus, individualité des humeurs, individualité glandulaire, individualité nerveuse,* tels sont les aspects que nous considérerons tour à tour de l'individualité biologique et qui attestent, par des témoignages d'une authenticité exacte, que nous sommes nous-mêmes jusque dans la plus humble de nos fibres, jusque dans la plus secrète des opérations de notre vie.

★

L'individualité des tissus ressort d'observations que tous les chirurgiens ont pu recueillir, mais dont la signification doctrinale ne fut dégagée qu'il y a une trentaine d'années par Leo Loeb, le physiologiste de l'Institut Rockefeller.

Lorsqu'un blessé présente une perte de substance trop étendue et difficilement réparable par cicatrisation spontanée, on se sent sollicité, pour combler le vide, de prélever, sur un autre point de son organisme ou chez un voisin complaisant, le fragment de tissu qui fait défaut, peau, périoste, artère ou muscle. C'est à quoi vise la méthode des greffes ou, pour s'exprimer avec plus de justesse, des transplantations. Elle n'est pas nouvelle, si nous en croyons la *Légende dorée*, qui nous montre nos saints patrons du temps de Dioclétien, Cosme et Damien, en besogne d'amputer, au cimetière de Saint-Pierre-aux-Liens, la jambe d'un Maure, décédé de la veille, pour la substituer à celle d'un pieux serviteur, qu'avait dévorée le cancer. Il est piquant assurément d'imaginer les entrechats du bon miraculé sur sa jambe de nègre. Mais une pareille prouesse chirurgicale, on doit bien l'avouer, ne pouvait pleinement réussir que par des mains de thaumaturges.

Nous savons en effet aujourd'hui que les interventions de cet ordre n'atteignent leur but à coup sûr que si le transplant a été fourni par le bénéficiaire lui-même : on peut par exemple réséquer un fragment de tibia et l'insérer le long de la colonne vertébrale ; ce fragment, ainsi transporté d'un point à un autre du même organisme, gardera sa vitalité et fera indéfiniment office de soutien rigide.

Si le transplant est emprunté à un autre individu de la même espèce, voire du même groupe sanguin, voire de la même famille, le succès appellera déjà plus de réserves. Que l'auteur des libéralités tissulaires appartienne à une autre espèce que son obligé, et l'échec sera fatal. Sans doute, quand les espèces voisinent dans la série zoologique, la survie des transplants pourra un moment passer pour moins précaire. Mais laissons s'écouler quelques semaines, quelques mois tout au plus, et nous nous convaincrons que l'organisme récepteur élimine ou résorbe son greffon, comme un simple corps étranger.

On se souvient des espoirs que suscita, il y a quelque vingt ans, certain dispensateur d'eau de Jouvence. Jouvence jaillissait, à l'en croire, dans les forêts du Gabon. Il en faisait venir à grands frais des singes anthropoïdes, desquels il détroussait les bourses scrotales, dont il insinuait le contenu

dans celles de vieillards décrépits. Les glandes, objet du transfert, jouissaient du merveilleux pouvoir de restituer à leurs seconds propriétaires la vigueur et l'alacrité de leurs jeunes ans. En effet nos vieillards greffés, à peine échappés des mains du chirurgien, sentaient, comme de nouveaux Fausts, leur carcasse chenue parcourue de sèves printanières ; leur taille se redressait ; leurs membres perclus se dérouillaient ; leur cœur s'ouvrait aux plus tendres effluves. Mais hélas ! ce beau brasier n'était que feu de paille ! La saison n'avait pas pris fin, que la caducité reprenait son cours inéluctable. Si proche que soit, au gré de certains, notre cousinage avec les singes, leur patrimoine organique ne saurait être troqué contre le nôtre.

Or, ce que l'on observe du singe à l'homme se vérifie tout autant de l'homme à l'homme même. Je me souviens d'avoir, au cours de mon internat, suivi, avec une curiosité qui n'allait pas sans commisération, l'histoire bien édifiante à cet égard d'une jeune paysanne de mon pays. Elle avait été scalpée par la courroie d'une batteuse, qui avait au passage happé sa chevelure. Le chirurgien, quelques semaines après l'accident, entreprit de reconstituer le cuir chevelu de la malheureuse. Il disposa des greffons soustraits à la patiente elle-même sur une moitié de la vaste plaie et, sur l'autre moitié, concédés par sa sœur. Dix jours plus tard, les transplants, montraient un aspect analogue et semblaient en voie d'adhérer aux plans sous-jacents. Mais sans tarder leur destinée divergea. Deux mois après, le contraste était saisissant : les greffons dont la victime elle-même avait fait les frais, s'étaient étendus, avaient conflué et formaient un revêtement homogène ; en revanche, des greffons d'origine étrangère, il ne restait plus le moindre vestige. Le sacrifice de la sœur était resté vain. Illustration émouvante de l'irréductible différence des êtres les plus unis par le sang et un commun attachement ! quel que soit notre esprit de charité, nous ne pouvons offrir à notre prochain la moitié de notre peau, comme saint Martin au pauvre la moitié de son vêtement.

« Ainsi va toute chair..., » chacune à son destin propre. Nous en trouverions une preuve aussi décisive dans les observations recueillies par nos contemporains sur les cultures

de tissus. On sait que des artifices désormais familiers aux laboratoires permettent d'entretenir durablement la vie en dehors du vivant. Nous nous plaisons à conserver dans des bocaux des cœurs qui sans fin continuent de battre, des glandes qui sécrètent, des tumeurs qui prolifèrent. Or, pour que cette étrange survie se poursuive au gré de l'expérimentateur, une condition s'impose : le lambeau de tissu doit être immergé dans un plasma qu'ait fourni l'individu lui-même dont il est issu ; c'est faute de mieux que le plasma est parfois emprunté à un animal de la même espèce.

Chaque organisme forme donc un monde séparé, à nul autre pareil et dont tous les éléments sont unis par une indéfinissable, une mystérieuse adaptation réciproque. A des signes que nous ne discernons pas, ils se reconnaissent citoyens de la même patrie et tout autre organisme, quelle que soit sa similitude apparente, ne leur est que terre d'exil.

★

Outre cette originalité tissulaire et cellulaire, une originalité *humorale*, d'ordre *chimique*, marque notre figure biologique. Les modalités, selon lesquelles s'effectuent les échanges de matière, forment, d'un individu donné, la caractéristique permanente. Chacun jouit, comme nous disons, d'un « métabolisme » personnel. Il serait oiseux d'en multiplier les témoignages ; peu suffiront.

En 1886, Marès, de Prague, se donna pour tâche de calculer le taux de l'élimination urinaire d'acide urique tant chez lui-même que chez les assistants de son laboratoire. Il constata que la quantité excrétée par heure et par kilo se montre constante pour un sujet normal, mais varie sensiblement d'un individu à l'autre. En 1911, le même savant reprit les mêmes dosages chez les mêmes sujets (admirons du reste par quelle providentielle fortune nulle mutation n'avait affecté le personnel du laboratoire en un quart de siècle !) et il n'enregistra pas sans surprise les mêmes chiffres, à quelques dixièmes de milligrammes près, avec les mêmes écarts de l'un à l'autre des sujets considérés. Les opérations chimiques qui se poursuivent obscurément en nous, obéissent

donc à une loi, qui vaut dans les limites d'un seul organisme et que les années ne changent point.

Une démonstration analogue a été apportée par des physiologistes divers pour d'autres processus de notre chimie intime. Chacun de nous a sa façon bien à lui de fixer l'oxygène, d'exhaler l'acide carbonique, d'utiliser les sucres pour ses combustions, de dégrader ses molécules protéiques. Chacun de nous a sa façon d'épargner de l'énergie et de la mettre en réserve sous forme de graisses : observation au surplus que, sans dosage savant, le premier venu peut corroborer, en regardant simplement autour de lui fondre ou s'alourdir ses contemporains. Que de fois ai-je entendu des mères de famille alarmées déclarer, en montrant leur progéniture : mes enfants mangent du même appétit à la même table, ils participent aux mêmes travaux, se livrent avec la même ardeur aux mêmes jeux ; et pourtant, de jour en jour, l'un s'empâte jusqu'à l'obésité et l'autre s'amenuise jusqu'à l'émaciation. Pourquoi?... Parce qu'un calcul de calories ne saurait suffire à rendre compte d'une ration : la même ration n'est pas utilisée aux mêmes fins par tous les organismes, comme le même salaire ne trouve pas le même emploi dans tous les foyers. On connaît des organismes avaricieux qui lésinent sur leurs dépenses énergétiques et amoncellent des réserves adipeuses dans leurs cryptes viscérales et l'on connaît des organismes prodigues qui consomment, qui dilapident, sans souci des jours à venir.

Il est un phénomène de la vie, duquel l'examen nous fournira une approximation plus juste dans la définition de cette mystérieuse automomie humorale. Ce phénomène, ni Charles Richet, ni Maurice Arthus ne se méprirent sur sa portée doctrinale, lorsqu'il y a déjà un demi-siècle ils le caractérisèrent expérimentalement : il a nom *anaphylaxie.* Il va témoigner comment, au regard du biochimiste, chaque être tend à persévérer dans son être.

Si en effet l'on introduit dans un organisme déterminé une substance étrangère déterminée, on constate qu'entre cet organisme et cette substance, ce seul organisme et cette seule substance, peuvent naître des conflits toujours pareils à eux-mêmes. L'organisme acquiert à l'endroit de la substance une

susceptibilité élective. Tout se passe comme si la personnalité humorale était dotée de l'aptitude, à reconnaître un corps chimique, dont la rencontre dans le passé lui aurait laissé un souvenir déplaisant et si elle manifestait bruyamment son intolérance devant l'intrus. Notre corps est rancunier. Il conserve mémoire des injures reçues. On le voit même nourrir, relativement à des radicaux en apparence innocents, des antipathies fantasques et dont la raison n'apparaît pas toujours avec clarté.

Donnons-en des exemples. Plusieurs de nos malades présentent une urticaire plus ou moins étendue, lorsqu'ils absorbent un certain médicament : pour celui-ci, c'est l'antipyrine, qui se montre nocive, pour cet autre, la quinine, pour un troisième, le gardénal ; et cependant nous savons bien qu'antipyrine, quinine, gardénal ne font pas figure de toxiques et ne suscitent aucune réaction de la part de la généralité des individus.

Les aliments mêmes sont capables d'éveiller des sursauts d'intolérance propres à quelques organismes fâcheusement privilégiés : nous connaissons des migraineux ou des hépatiques qui se savent exposés à leur accès coutumier, le jour où d'aventure ils ont ingéré, qui des œufs, qui du poisson, qui du vin, et tel vin de tel cru déterminé, un certain bourgogne par exemple, que de cruelles expériences leur ont appris à redouter.

Le rhume des foins est provoqué par les pollens que transporte sur ses brises le printemps, effronté pillard des corolles, subtil profanateur des fosses nasales. Mais toutes les muqueuses sont, au renouveau, visitées par les pollens et quelques-unes seulement s'irritent de leur chatouillement, et chacune pour le pollen d'une graminée déterminée, telle pour la flouve odorante, telle pour le dactyle aggloméré et telle par le paturin des prés. Il est des malheureux qui des parfums les plus suaves ou les plus agrestes n'escomptent que supplices : Marcel Proust devait se satisfaire de contempler à travers la vitre d'un fiacre les églantines du chemin de Méséglise, qui avaient enivré son enfance.

Parlerai-je encore des curieuses aversions organiques des asthmatiques? Il m'arriva de soigner la gardienne d'un ate-

lier de mégisserie, dont les crises étaient suscitées par l'odeur des cuirs, que l'on traitait à son voisinage ; encore pouvait-on limiter la responsabilité des accidents aux seuls cuirs de chevreau. Je me souviens pareillement d'une infirmière qui ne tolérait pas la farine de lin et se voyait interdire ainsi la confection des cataplasmes, d'un vétérinaire qui n'approchait pas impunément des chats persans, alors que les chats siamois le laissaient indifférent. On cite un collectionneur sensibilisé aux tapis d'Orient : ses suffocations lui procuraient le moyen de contrôler l'authenticité de ses emplettes. Qu'il ne s'agit point là de singularités d'imagination, des critères biologiques nous en fournissent l'assurance. En déposant par exemple un extrait de poils de chevreau sur une scarification au bras de ma première patiente ou, pour mon infirmière, un extrait de farine de lin, j'ai obtenu des « cutiréactions » révélatrices. Il appartient donc à chacun de manifester une manière de mémoire humorale qui régit son comportement propre à l'égard des agresseurs occasionnels et, tout de même qu'il agrée certaines substances, l'invite à exclure certaines autres par des paroxysmes spécifiques.

Si l'albumine étrangère qui sollicite son admission dans notre intimité organique, au lieu de recourir, pour pénétrer en nous, à la voie digestive ou à la voie aérienne, est insinuée directement sous notre peau ou dans nos vaisseaux par l'aiguille du médecin, tout acquiescement lui sera refusé. On n'ignore pas la gravité éventuelle des accidents auxquels donnent lieu les injections de sérums, chez les diphtériques ou les suspects de tétanos. Sans doute ces sérums empruntent-ils leur nocivité de leur origine animale. Mais même des sérums humains ne sont pas sans péril introduits dans notre flux circulant. Davantage, nos propres protéines semblent perdre droit de cité par un séjour fugitif hors de nos enceintes : le sang, prélevé à la seringue dans une veine et réinfusé quelques secondes plus tard dans les tissus celluleux sous-cutanés du même sujet, provoque des réactions d'intolérance ; nous les connaissons si bien que nous les utilisons à des fins curatives ; tel est le principe de la méthode dite autohémothérapie.

L'anaphylaxie exprime en définitive une des propriétés premières de la matière vivante, son aptitude à ne rien accueil-

lir qui ne lui ressemble. Elle sauvegarde l'originalité et la permanence du milieu humoral. La proscription qu'elle édicte à l'égard des éléments étrangers a pour complément la sévérité qui préside à l'incorporation des principes protéiques d'origine alimentaire à notre substance. Toute la fonction d'assimilation digestive a pour objet précisément de dépouiller les albumines animales ou végétales de leur caractère d'extranéité et de leur conférer des lettres de naturalisation.

Que conclure, sinon que notre chimie nous est strictement personnelle? Pour nous tuer, il peut suffire de faire pénétrer en nous une particule infime d'un autre organisme. Toute chair est poison pour une autre chair. S'il y a une fraternité humaine, consentons que ce soit parfois entre les âmes ; ce n'est certes pas entre les corps, mondes clos, mondes immiscibles, mondes ennemis.

Un texte de Charles Richet, lu dès 1910 au Congrès de physiologie de Vienne, dégage expressément la notion d'individualité chimique : « De même qu'il y a chez chaque individu le souvenir psychologique des faits particuliers qui se sont présentés jadis à sa conscience, de même il y a chez lui le souvenir humoral de toutes les injections et de toutes les infections antécédentes. Ces agressions étant diverses pour chaque individu, en intensité, en qualité et en durée, il s'ensuit que chaque individu est différent des autres par les propriétés chimiques de son sang. »

★

Irréductibles les uns aux autres par notre substance, nous le sommes aussi par notre comportement fonctionnel.

Profitant d'une calme matinée d'hiver, trois jeunes gens, trois camarades sont partis en mer sur une barque. Soudain une bourrasque inattendue se déchaîne et l'esquif des navigateurs novices chavire. On parvient à sauver les naufragés, mais, lorsqu'on les ramène à terre, après une immersion prolongée dans l'eau glacée, tous trois frissonnent d'émotion et de froid. Et voici que l'un d'eux émet des urines sanglantes, premiers symptômes d'une néphrite grave, à laquelle en peu

de semaines il succombera. Le second accuse un point de côté ; une pneumonie chez lui se déclare, dont quelques jours de lutte lui permettront d'avoir raison ; cependant que le troisième, que ses apparences ne désignaient pas comme le plus robuste, se tire indemne de l'aventure. Une même épreuve, de la part de trois organismes juvéniles et normaux, a obtenu trois réponses différentes. C'est donc qu'il y a plusieurs façons d'être normal. De toute évidence les lois biologiques ne jouaient pas selon des modalités identiques dans les trois cas.

Ainsi des circonstances critiques révèlent-elles entre les êtres une diversité constitutionnelle qu'aussi bien les observateurs sagaces savent discerner dans chaque trait de notre physiologie de tous les jours. Pressentir ou même prouver la réalité de constitutions ou de tempéraments personnels est plus aisé que d'en définir les facteurs biologiques. Cependant les gains acquis ces derniers temps dans la connaissance des mécanismes glandulaires ou nerveux, sans prétendre à résoudre le problème, en ont mieux éclairé les termes.

On sait que circulent en nous de mystérieux émissaires, chargés des pouvoirs les plus étendus, qui contrôlent, stimulent, orientent nos activités organiques, régissent le développement de nos formes extérieures et ne dédaignent pas d'inspirer notre humeur et notre vie affective : ce sont les *hormones*. Or, à mesure que nous pénétrons mieux le secret de leur nature, nous évaluons mieux aussi la complexité de leurs rapports. Des unes aux autres de nos glandes s'ourdit un réseau d'influences singulièrement enchevêtré, qui combine préséances, synergies, antagonismes. Ce conflit de puissances se résout pour chacun de nous en un équilibre qui, dans les conditions dites normales, assure tant bien que mal la stabilité de notre ordre intérieur. Chacun de nous présente ainsi une formule endocrinienne dont, à l'occasion, des tests, d'une valeur au moins approchée, précisent les composantes. Chacun de nous établit en soi à sa façon la hiérarchie de ses forces hormonales. Chacun jouit donc d'une *individualité glandulaire* qui contribue pour une grande part à définir son moi biologique.

★

Cette individualité glandulaire s'étaie d'une *individualité nerveuse,* non moins affirmée.

Entre les actes nerveux élémentaires, qui échappent à la volonté, et souvent à la conscience, et qu'elle appelle « réflexes », la physiologie distingue deux catégories. Certains obéissent à une nécessité uniforme ; ils opposent à des stimulations déterminées des réponses toujours identiques, quels que soient les organismes. Percutons le premier tendon rotulien venu : dans tous les cas, pourvu que soit exclue une atteinte pathologique, nous obtiendrons une extension de la jambe sur la cuisse. Présentons à n'importe quel chien un quartier de viande appétissant ; dans tous les cas, nous verrons « l'eau lui venir à la bouche ». Le même excitant provoquera ponctuellement le même effet.

Mais il arrive aussi que le même effet trouve à son origine des excitants qui d'un organisme à l'autre varient. A notre chien de tout à l'heure, à l'instant où nous lui présentons le quartier de viande, objet de sa convoitise, faisons entendre une sonnerie de cloche. Si, plusieurs jours de suite, nous associons l'offre de la pitance et la sonnerie prometteuse, nous constaterons qu'assez vite le coup de cloche suffira pour provoquer la sécrétion de salive, à défaut même de tout excitant alimentaire. Nous aurons créé un réflexe qui obéira à une condition définie, laquelle vaudra seulement pour un organisme soumis à une éducation spéciale. Nous aurons créé, comme on dit, un « réflexe conditionnel ».

A l'excitant auditif, au coup de cloche, nous pourrons substituer d'autres excitants, visuels par exemple. Agitons un linge écarlate en même temps que nous apportons l'écuelle de pâtée et bientôt la salive de notre chien affluera, chaque fois qu'il verra rouge. Tous les sons, toutes les couleurs, toutes les odeurs peuvent devenir des excitants de la sécrétion salivaire ou de quelque acte réflexe que ce soit. Il est loisible à notre fantaisie d'astreindre expérimentalement les phénomènes de la vie physiologique aux injonctions les plus arbitraires, voire les plus saugrenues.

Dès lors, la gamme des excitants éventuels étant infiniment étendue, on conçoit que bien des réflexes n'obéissent jamais à des conditions rigoureusement identiques d'un individu à l'autre. Savons-nous quelles associations d'images, quelles collusions de saveurs, de teintes, de parfums, oubliées depuis notre enfance, expliquent les réactions personnelles de notre biologie, les appétits ou les répulsions, par lesquels nous aimons quelquefois nous-mêmes à nous définir?

L'école des physiologistes russes, pour satisfaire au matérialisme doctrinal dont le régime lui a fait une loi, a voulu reconnaître dans les actes les plus élevés de la vie spirituelle la résultante de réflexes conditionnels; vue puérile à coup sûr et dont la simplicité ne saurait abuser que des intelligences barbares. Mais il est tout au moins, sur les lisières de notre psychologie, des processus élémentaires, manies, répugnances, goûts, dont le concept de réflexe conditionnel nous aide à comprendre la genèse. Dans le domaine un peu trouble de l'émotion sensuelle le rôle de ces mécanismes associatifs semble évident. Je ne jurerai pas qu'ils n'interviennent jamais à la source des affinités qui nous portent vers certains êtres et nous font obscurément rêver d'un certain idéal de bonheur. Les correspondances mystérieuses que les poètes perçoivent dans la nature expriment peut-être seulement de confuses réminiscences biologiques et la vision colorée des voyelles, chère à Rimbaud, nous laisse pressentir que des réflexes conditionnels savent enrichir l'univers même des âmes. Dans ce mélange de chair et d'esprit dont est faite notre humanité, il est permis, sans méconnaître la hiérarchie nécessaire qui subordonne, chez tout homme digne de ce nom, le charnel au spirituel et sans toucher aux prérogatives de l'âme, ni à cette irréductible liberté de choix, que nous tenons à juste titre pour l'essence de notre être et la condition de notre destin, il est permis, dis-je, d'entrevoir comment notre moi de matière sert de support à l'efflorescence de notre suprême Moi.

★

On n'a donc plus le droit aujourd'hui de mettre en doute l'authenticité de notre autonomie physiologique. Lorsqu'on

songe toutefois à la pullulation humaine, aux multitudes innombrables qui, sous toutes les latitudes et à travers tous les millénaires, ont reproduit et reproduisent notre type spécifique, on est autorisé à se sentir confondu et l'on s'interroge sur les moyens à la faveur desquels la nature est parvenue à introduire une telle variété dans une telle similitude.

Différents les uns des autres, nous le sommes dès le principe, nous le sommes par notre hérédité. Quoi ! dira-t-on, l'hérédité ne s'affirme-t-elle pas au contraire comme un facteur de continuité et d'uniformisation de l'espèce, n'assure-t-elle pas d'une génération à l'autre la permanence des caractères, la ressemblance du procréateur et de ceux qui de lui sont issus? Oui, à quelques égards. Mais l'hérédité apparaît tout autant comme un facteur de variation, comme une force indéfiniment rénovatrice.

La génétique moderne s'est donné pour tâche d'analyser, grâce aux expériences d'hybridation, le patrimoine vivant que reçoit chacun de nous dès sa conception. Elle a montré que ce patrimoine est décomposable en une profusion d'unités de substance héréditaire, unités aussi indépendantes, aussi indéformables que si elles s'identifiaient à des particules matérielles. Ces unités, ces caractères successoraux primordiaux, on les appelle des « gènes » et l'on a de bonnes raisons aujourd'hui de croire qu'ils sont effectivement supportés par des éléments matériels, minuscules organites, incorporés aux cellules reproductrices, paternelle et maternelle, dont la conjonction donne naissance à l'être nouveau. Les « chromosomes », tel est le nom que l'on réserve à ces véhicules d'héritage biologique. Chaque individu reçoit ainsi de l'un comme de l'autre de ses parents un assortiment de chromosomes et par conséquent de gènes. Or, les lois qui président à la répartition des gènes sur l'appareil des chromosomes ont pu être formulées, ces dernières années, avec une étonnante précision, en particulier par l'école de Morgan, et l'on s'est aperçu que cette répartition, même pour un seul géniteur, comporte de telles possibilités de combinaisons et d'une telle multiplicité que chacune d'elles ne saurait se reproduire deux fois. Tout être humain est ainsi capable d'engendrer 16 millions de germes différents les uns des autres. Entre les deux

partenaires d'un même couple la combinaison des germes peut mettre au monde 256 trillions d'œufs et par conséquent d'individus distincts. Il eût été loisible au ménage adamique de peupler pendant des milliers d'années des milliers de planètes comme la terre, sans jamais donner le jour à deux hommes semblables (1).

Doit-on attendre de la vie qu'elle attise ou qu'elle éteigne notre singularité originelle? Beaucoup accusent l'éducation, la contrainte des mœurs, la communauté des plaisirs et des travaux d'uniformiser les âmes. Il me semble pour ma part que seule une vue superficielle peut méconnaître la réalité des exigences propres à chaque cœur sous l'apparence de l'anonymat collectif. L'observateur informé par une pitié sagace saura toujours, dans la foule sans nom, discerner la pluralité des visages et, dans la fièvre ou le tourment généraux d'une époque, sentir ce qu'une misère personnelle a d'incomparable à toute autre misère. Ainsi, au regard du médecin, il s'avère que la diversité primitive des corps trouve des occasions de s'affermir davantage dans les événements de chaque destin biologique.

Les multiples agressions infectieuses subies par les organismes laissent leur trace sous la forme d'une immunité ou d'une sensibilisation. De même que notre chair expose par ses cicatrices les souvenirs des blessures anciennes, elle conserve les marques de tout contact microbien, si fugace soit-il, marques qui varient comme varient le nombre, le siège ou le dessin des cicatrices. Il arrive aussi que des parasites, bacilles, spirochètes, hématozoaires, s'introduisent dans un organisme apparemment sain, pour y vivre d'une vie secrète, mais non point inactive. Ils développent en lui des influences

(1) Les données génétiques, qui suggèrent cette règle d'universelle dissemblance, semblent la tempérer par une exception. On ne manque pas d'observer en effet que les jumeaux monozygotes, porteurs d'un bagage chromosomique identique, se signalent par une parfaite similitude. Toute fois rien ne prouve que le partage des chromosomes entre les deux blastomères s'opère avec une rigoureuse équité. Au surplus, les deux frères bénéficient dans l'utérus d'un ravitaillement nutritif nécessairement inégal, du fait de leurs différences de position et de régime circulatoire, pour ne point parler de la disparité de leurs destinées ultérieures. A la vérité, les Ménechmes relèvent surtout du monde fictif des tréteaux et de la bouffonnerie.

qui l'exercent, l'usent, l'altèrent ou, par occasion, l'amendent et ces influences se diversifient au gré de parasitismes, eux-mêmes divers. On prêterait volontiers à la maladie non seulement des facultés modificatrices, mais encore un génie étrangement inventif.

Si nous rappelons qu'à ces processus d'immunité ou d'allergie s'associent l'action de l'anaphylaxie et celle des réflexes conditionnels, dont nous avons déjà fait état, on mesurera de combien d'épisodes se charge une mémoire organique, épisodes trop touffus pour que deux individus s'éprouvent jamais tributaires d'un passé commun. Ainsi tout l'inné et tout l'acquis collaborent-ils à l'enfantement du moi biologique.

Ne craignons point : nous pouvons passer en revue l'humanité tout entière, des royaumes du couchant jusqu'à ceux de l'aurore, des âges de Chou-Kou-Tien, du Moustier ou de Cro-Magnon jusqu'aux âges insondables du futur, jamais nous ne rencontrerons notre pareil. Nous fûmes tirés dès l'aube des temps à un seul exemplaire dans les collections de l'Éternel. Aucun destin n'a préfiguré notre inimitable petit destin, aucun n'en fournira la copie. Le Créateur a plus d'imagination que nous ne supposons ; il ne lui coûte pas d'amener à la lumière, sans se répéter jamais, inépuisablement des âmes et des corps.

★

Il n'est pas de philosophie qui ne débouche sur une morale pratique, pas de spéculation qui en dernière analyse ne soit convertible en un formulaire de préceptes. Qu'on ne croie pas que je veuille proposer, au terme de ces considérations, une réplique perfectionnée du « Culte du Moi » barrésien !... Quel leurre serait-ce que de prétendre à édifier un laboratoire de biologie expérimentale en annexe au *Jardin de Bérénice!*

La pensée qui s'énonce dans ces pages se serait trahie elle-même, si elle avait paru induire à plus âprement élever la revendication d'un égotisme, d'autant plus intransigeant qu'il se fortifierait de réalités plus charnelles. Tout au contraire, me semble-t-il, c'est une leçon de respect mutuel qu'elle recommande.

S'il est vrai que chaque destin physiologique est doté d'une valeur en soi, d'une valeur unique, s'il est vrai qu'il participe à l'éminente dignité de la personne, quel prix, quel inestimable prix ne devrions-nous pas accorder à toute vie individuelle ! Ne serait-ce pas un moyen même parfois de sauver des âmes que de permettre aux corps de jouer leur chance jusqu'au bout et de s'accomplir dans leur plénitude originale?... On peut douter que de tels soucis hantent les veilles de tous nos contemporains et que la destinée physiologique du prochain fasse aujourd'hui l'objet de ménagements particulièrement attentifs ! Notre lot présent, notre triste lot nous contraint à poursuivre notre tâche parmi les violents. Or le propre des violents est de ne disposer que d'un univers appauvri et qu'uniformise la haine. Ceux-là seuls qui aiment, comprennent. Ceux-là seuls qui comprennent, possèdent les trésors de la terre et l'infinie diversité des êtres et des choses.

A nous, médecins, nous qui tenons entre nos mains ces destinées physiologiques que nous savons sans équivalentes, il nous appartient plus qu'à tous autres d'aimer, de comprendre, de posséder. Ce qui nous est confié, ce n'est pas une machinerie organique, à beaucoup d'autres pareille, c'est cette occasion qui plus ne se reproduira et qui s'offre à tout corps vivant de réaliser en lui « ce que jamais on ne verra deux fois ».

Tout malade pose au médecin une interrogation spéciale. Mais cette interrogation ne concerne pas seulement le fait morbide précis qui a conduit le patient à solliciter le secours médical ; elle concerne sa destinée physiologique entière. On s'imagine trop aujourd'hui que le médecin a satisfait à ses obligations en déchiffrant le rébus formé par un mal occasionnel, en établissant un diagnostic. L'art hippocratique, plus humain, ne se proposait pas d'établir un diagnostic, en liaison avec un cas fortuit, mais un pronostic, c'est-à-dire un jugement sur le devenir biologique, jugement qui présumait une connaissance totale de l'individu en tant que tel.

Dans sa description du faciès, que nous qualifions encore « faciès hippocratique », précurseur de la mort, Hippocrate déclare (et cette phrase nous apparaît lourde d'un sens émouvant) : Le médecin doit avant tout épier le visage de

son malade, pour voir « s'il se ressemble à lui-même ». Qu'il cesse, lors des approches funèbres, de se ressembler à lui-même, qu'à l'expression singulière se substitue le masque tragiquement anonyme de l'agonie, quel témoignage saisissant que par la vie du corps s'informe la « personne » !

Assurément beaucoup aujourd'hui voudraient nous détourner de cette voie royale de la vraie médecine, la médecine de l'individu, pour nous convier aux méthodes d'une prétendue « médecine sociale ». Ne cédons pas au piège de certaines doctrines ni aux invites de certaines propagandes. La profusion des institutions d'assistance dans le milieu contemporain ne doit pas nous abuser. La philanthropie collective se contente de déguiser une décadence générale de l'esprit de charité. Qu'une famille tombe dans la détresse et il est commode à coup sûr d'expédier l'homme à l'hôpital, la femme à la maternité, le grand-père à l'asile et le nourrisson à la pouponnière. On ne saurait assez admirer un système aussi judicieusement réglé pour dispenser le voisinage de tout effort de miséricorde, La loi dispose. Les crédits sont prévus. Les agents rétribués exécutent. Mais où sont, je vous prie, où sont, chez les uns, le sacrifice consenti, chez les autres, la gratitude, chez tous, l'amour?

Il n'y a que l'amour en effet, l'amour inspiré de grâces surnaturelles, qui puisse nous permettre d'approcher ce que Duns Scot appelait « l'ultime solitude », la solitude du cœur. Car, si la personne, dans son esprit et dans sa chair, prend valeur d'absolu, elle reçoit par là une investiture, qui fait sa grandeur, mais qui fait aussi son désarroi. Ne nous étonnons point qu'elle soit conduite à réclamer le secours de tous ceux dont le ministère est, comme le nôtre, de réconfort et d'espérance. C'est l'honneur de la médecine de tous les âges, d'avoir compris qu'en assumant la mission de veiller sur les corps, elle acceptait du même coup de s'instituer la gardienne de ce qu'il y a dans la condition humaine de plus irréductible, de plus amer et de plus sacré.

MARCEL SENDRAIL.

BLOC-NOTES

20 JUILLET. — Comment le fidèle persuaderait-il l'athée que l'efficacité des sacrements ne vient pas du sujet lui-même, ni de ce qu'il croit ou veut croire, et de ce qu'il se suggère, allant jusqu'à interpréter les froideurs, l'inappétence ou l'ennui qu'il ressent comme une épreuve voulue de Dieu? Il faut déjà croire pour être persuadé : c'est ce qui rend vaine toute apologétique et nous ne persuadons jamais que ceux que Dieu incline et qu'il a déjà choisis.

Et pourtant le fidèle accoutumé à la fréquente communion sait d'expérience combien les conjonctures extérieures jouent peu. Oui, il y a la messe — et la plus basse, la plus expédiée garde dans ses moindres formules, dans les moindres gestes du célébrant, et dans ce qu'ils signifient un pouvoir, un attrait, et pour tout dire un *charme* inévitable. Mais enfin il faut compter aussi tout ce qui agit à contre-courant : dans certaines paroisses surtout, la laideur du décor, l'appareil routinier et administratif. Il n'empêche que l'obstacle essentiel, c'est nous-même : humiliation du fidèle qui communie de se surprendre tout à coup pensant à n'importe quoi, à une lettre reçue, à un article, à une polémique, en présence du Seigneur entré sous son toit. Cette distraction inguérissable, cet état d'indifférence apparente, voilà le signe que ni la cérémonie ne joue, ni la liturgie. Et pourtant un état se manifeste, tout ce jour-là, non d'émotion, non d'exaltation... Comment le définir? un état de silence intérieur, d'un silence qui serait vivant. Ce fragment du pain azyme reçu sans qu'il se passe rien, sans aucune ferveur soutenue, presque sans attention met à jour au-dedans de l'être une zone profonde, une réserve intacte de paix, une atmosphère imperméable

au vacarme humain. Mais il faudrait que cela se passât toujours ainsi et pour toutes sortes de gens. Sinon c'est sans portée en tant que preuve.

Et si tout cela n'était qu'illusion, quel mystère que l'être humain sorti de la matière, et donc tout matériel, ait tiré de lui le pouvoir de susciter cette présence mythique dans un morceau de pain, et par là ait entretenu depuis dix-neuf siècles une folie permanente de sacrifice au plus épais de ce monde criminel. Que l'homme ait créé les dieux, oui, bien sûr : il se divinisait lui-même et ses passions. Mais l'éternel amour incarné dans le Fils, et devenu à la fois victime et nourriture...

21 JUILLET. — « Les œuvres complètes » servent beaucoup Chardonne. Des trois volumes qui composaient *les Destinées sentimentales*, j'avais gardé le souvenir d'une histoire un peu languissante, coupée de temps morts. Réunis en un seul tome cela donne un beau roman, en dépit de quelques chapitres visiblement « rapportés » ; mais l'ensemble frappe, a le charme des récits plus courts de Chardonne. D'où vient cette séduction? d'un langage exactement approprié à la vérité des sentiments. Le ton est ce qu'il doit être : le chef-d'œuvre du « ni trop, ni trop peu », la note presque toujours d'une justesse exquise. Ce sont les qualités d'un écrivain qui lui assurent la seconde place et ses défauts qui le mettent au premier rang. Le faux dans les sentiments, la boursouflure de X..., l'esbroufe d'Y... leur ont donné le pas sur Chardonne et je ne vois aucune raison que la postérité, s'il existe pour nous une postérité, ne demeure pas elle aussi davantage impressionnée par les virtuoses qui occupent aujourd'hui le devant de la scène et qui, bien sûr, sont eux aussi des écrivains authentiques. Mais ce n'est pas par ce qu'il y a d'authentique dans leur art qu'ils s'imposent et qu'ils règnent... Je ne suis pas très sûr de ce que j'écris ici : on pourrait aussi bien, et même avec plus de raison, affirmer qu'ils dominent en dépit d'une imposture apparente et très visible, à cause de ce qu'il entre d'or pur dans l'impur alliage de leur personne et de leur œuvre.

Ce qui est troublant : la faculté d'attention de Chardonne

lorsqu'elle s'applique non plus aux choses du cœur mais aux événements de la politique le sert bien mal, — cela dit en dehors de tout parti pris. Relu par hasard ces jours-ci les bonnes feuilles de *le Ciel de Nieflheim*, écrit je crois bien en 1943, lorsque la débâcle allemande s'annonçait (et c'est tout à l'honneur de Chardonne). J'aimerais qu'il réunît dans ses *Œuvres complètes* toutes ses pages politiques et qu'il les commentât dans une préface sereine, car il est le seul de son bord à ma connaissance, avec lequel le dialogue demeure possible et qui ne se maintienne pas dans un état de frénésie permanente.

24 JUILLET. — *Bel Ami* de Maupassant parut dans le *Gil Blas* quelques mois avant ma naissance, du 8 avril au 30 mai 1885. Or, dès la page 8, j'y relève ceci : « ...Et il se rappelait ces deux années d'Afrique, la façon dont il rançonnait les Arabes dans les petits postes du Sud. Et un sourire cruel et gai passa sur ses lèvres au souvenir d'une escapade qui avait coûté la vie à trois hommes de la tribu des Ouled-Alane et qui leur avait valu, à ses camarades et à lui, vingt poules, deux moutons et de l'or, et de quoi rire pendant six mois. On n'avait jamais trouvé les coupables qu'on n'avait guère cherchés d'ailleurs, l'Arabe étant un peu considéré comme la proie naturelle du soldat. » J'aimerais à savoir si la direction du *Gil Blas* reçut des lettres pour protester contre l'insulte faite à l'armée et au drapeau — ou si au contraire, en 1885, ces choses étaient considérées comme allant de soi, comme « le petit fait vrai » rigoureusement interdit à l'histoire officielle mais qui appartenait de droit au romancier naturaliste.

28 JUILLET. — Le fils du Sultan m'écrit longuement pour protester contre des paroles que lui prête à mon sujet M. de Wissant, au cours d'un entretien paru dans *Sud-Ouest* et repris par l'*Aurore.* De même l'autre jour Nicole Vedrès s'est excusée, dans une lettre qui d'ailleurs m'a beaucoup touché, de propos que lui aurait prêtés l'hebdomadaire *Arts.* Or je n'ai lu ni l'interview du jeune prince Mouley-Hassan, ni les propos de Nicole Vedrès. Je ne lis presque rien de ce

qui me concerne en dehors de ce qui me tombe sous les yeux, non par indifférence ou dédain, mais à la fois par hygiène, et par inattention. Si violentes que soient les bordées, je n'en sens presque pas le souffle. C'est à peine s'il y a déplacement d'air. Voilà l'avantage du déclin : on est trop connu, trop « manifesté », depuis trop longtemps, on est une personne trop définitivement fixée pour que les propos en bien ou en mal y puissent rien changer dans l'esprit des gens qui vous pardonnent tout parce qu'ils vous aiment ou qui ne vous pardonnent rien parce qu'ils vous haïssent, ou qui ne s'arrêtent à rien de ce qui vous concerne parce qu'à leurs yeux vous n'existez pas.

29 JUILLET. — Vémars. Repris mon roman abandonné. Je travaille de la lave refroidie, moins sûr de moi que dans de brefs récits. Résolution de ne le lâcher que lorsque j'aurai trouvé l'équilibre que je cherche et que le jeune saint, mon héros, brûlera au centre même de la fournaise. Pour l'instant, un Jean de Mirbel vieilli et pourri recouvre de son ombre suspecte toute l'histoire.

A mon âge, le conflit du chrétien et du romancier change de plan : il s'agit beaucoup moins du scrupule janséniste que j'avais autrefois à peindre les passions que d'une sorte de désenchantement pour ce qui touche à l'art en général et au mien en particulier. Que l'art soit à la lettre une idole, qu'il ait ses prophètes et ses martyrs, que pour beaucoup, il se soit substitué à Dieu et non seulement l'art, mais le mot, le verbe qui ne s'est pas fait chair...

Artistes et athées : ils adorent le reflet de l'être qu'ils nient. Le vrai chrétien, artiste ou non, cherche d'abord le royaume de Dieu et sa justice. Non pas la justice sans le royaume, c'est la part des marxistes, mais non plus le royaume sans la justice, c'est la part d'une certaine société chrétienne...

1er AOUT. — Ce garçon de l'Istiqlal : il me confesse, en s'excusant beaucoup, que l'auteur français qui l'a le plus marqué est Charles Maurras. Je lui assure que je n'en suis pas affecté et même que je le trouve fort bon. Il me dit aussi que la ville vers laquelle il se tourne n'est pas La Mecque

mais Cordoue et Grenade dont il parle avec une ferveur triste (il est d'une famille très ancienne et ses ancêtres sont venus d'Espagne). Le dernier Abencérage : j'aurai vu « les larmes du Maure ».

4 AOUT. — Vittel. Il faut, n'étant pas réellement malade, se mettre dans la peau d'un grand malade, et rien ne se passe pour boire et pour rendre ce qu'on a bu que dans des verres gradués. Déjà, je ne suis plus du tout rassuré et dois faire la tête de Falstaff lorsque le médecin lui dit en lui rendant sa bouteille : « L'homme qui a fait cette eau, a plusieurs maladies dont il ne se doute pas... » Être attentif à tout ce dont nous détournons notre attention dans la vue habituelle. On s'avise tout à coup que cela fonctionne sans accrocs depuis tant et tant d'années...

5 AOUT. — Domrémy : peu de monde dans la maison de Jeanne — mais il y a foule au Bois-Chenu, dans l'effroyable basilique. En voyant le pauvre troupeau visiter avec respect cette abomination qui concentre tout ce qu'ont de plus hideux, Lisieux et Lourdes, je comprends pour la première fois le sens véritable de la querelle de l'art sacré. La laideur *sacrée* est virulente, parce qu'elle bénéficie du sacré pour s'imposer aux simples ; mais en même temps elle le calomnie ; cette recherche de l'effet, cette bassesse des intentions qui se trahit dans l'excès même de laideur. Les motifs inavoués des inspirateurs de cette basilique se trahissent dans les motifs des sculpteurs et des peintres. Que j'avais honte pour l'Église devant ces pauvres gens respectueux ! oui, tout plutôt que cela. Et en tout cas, la nudité si les modernes vous font peur, l'autel de bois, la lampe fidèle, la chapelle de saint François, celle du Père de Foucauld, celle des premiers carmels.

FRANÇOIS MAURIAC.

(A suivre.)

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

LA CRITIQUE A LA SAUVETTE

On connaît l'histoire de ce factionnaire qui, dans une cour de caserne, fut un jour posté près d'un banc fraîchement peint, afin que personne ne s'y assît; et pendant vingt ans les sous-officiers de garde se repassèrent la consigne. De même les auteurs de livres nouveaux continuent à signer d'imposants « services de presse »... Ils ne se sont pas aperçus, semble-t-il, que ce traditionnel salut à la critique ne rime pas à grand-chose, parce que la critique au vrai sens du mot est en voie de disparition totale. A la place, il n'y a plus, il n'y aura plus bientôt, que des reporters spécialisés, qui n'ont pas du tout pour fonction d'éclairer le public sur les ouvrages de l'esprit, encore moins d'esquisser pour lui un panorama des lettres contemporaines ou de relier celles-ci à l'ensemble de notre littérature : simplement de tirer des livres qui viennent de paraître la matière d'une brillante et fugitive fantaisie. Il ne s'agit plus d' « émettre à bon escient un jugement motivé », comme disait pompeusement Brunetière, mais de distraire le lecteur pendant un petit moment. Les modernes successeurs de Jules Janin et de Gustave Planche parlent encore de romans, d'essais, de « documents et témoignages », plutôt que d'escrocs internationaux ou de maris qui trucident leurs épouses; cette différence entraîne, par rapport aux conteurs de faits divers, un léger changement de ton; néanmoins le dessein et la portée du propos restent les mêmes. Dès lors un livre ne compte, pour ces excellents journalistes, que dans la mesure où il donne lieu à de la « bonne copie ». Je force un peu les traits pour mieux faire sentir le contraste; en tout cas c'est là que nous allons.

Si bien que les critiques authentiques, que leur vocation démange, en sont réduits à changer de trépied. Ils écrivent non des articles, mais des volumes, lesquels, forcément, se cherchent des thèmes plus majestueux que ceux dont Jules Lemaître s'accommodait tous les mercredis

en souriant. D'une part la littérature au jour le jour, si intéressante dans sa diversité, est abandonnée par les auteurs à considérations : ils ne lui feront fête, le cas échéant, que lorsqu'elle se sera classée et imposée par ses propres moyens (par conséquent ce n'est plus la critique qui guide, qui présente, qui fait reconnaître les grands écrivains de demain; ils sont frustrés de ce soutien et de ce privilège). D'autre part les bons juges se guindent outrageusement, privés de ce qu'il avait d'aéré et de léger dans le mouvement de la vie littéraire. C'est l'une des circonstances dont résulte le style métaphysique, l'un des fléaux de notre temps. Si nous sommes affligés, à l'échelon le plus élevé, comme dit Churchill, d'une critique exceptionnellement pédante, même quand elle affecte de se débrailler pour montrer sa liberté d'esprit et pour « faire jeune », c'est en grande partie parce que les hommes doués d'une véritable vertu critique ne vivent plus dans l'atmosphère, un peu vulgaire, mais railleuse et réaliste, du journalisme parisien.

Ils y ont été remplacés par d'aimables garçons qui, eux, auraient plutôt besoin de faire retraite et oraison. D'autant que les formes nouvelles, offertes moins à leur sagacité qu'à leur verve, se ressentent du vent de grossièreté et de frivolité irréparables qui a changé la face de la presse française depuis quinze ans. Jusqu'en 1939, celle-ci garda, malgré qu'elle en eût, quelque chose de la dignité bourgeoise qui avait présidé à ses origines. Quand on s'avisa d'adapter les « organes de l'opinion », si mal nommés, aux véritables goûts du grand public, on prit exemple principalement sur la presse populaire américaine. De quoi il résulte, au point de vue qui nous occupe, qu'à la place du feuilleton où Edmond Jaloux, ou Léon Daudet, ou Paul Souday, notaient au fur et à mesure les grâces et les disgrâces de l'actualité littéraire, on trouve cinquante lignes facétieuses ou somnolentes intitulées : « Jouhandeau ne peut écrire que les pieds dans des pantoufles » ou : « le prochain roman de Giono fera frémir le préfet de police. »

Mettons à part quelques rez-de-chaussée, pas toujours poussiéreux, où les derniers tenants d'une tradition critique qui a fait ses preuves n'ont pas de peine à surclasser toute la critique nouveau style, pour le motif que mieux vaut savoir ce dont on parle et réfléchir à ce qu'on dit. Tous les éditeurs vous diront que ces survivants sans génie sont les seuls aristarques qui aient encore quelque influence sur la vente des livres. D'autant que la convention de louange à tout coup, que presque tous les chroniqueurs littéraires ont acceptée, a coupé radicalement toute relation entre le sort d'un ouvrage et l'accueil que lui fait la presse; et pour cause, puisque cet accueil, n'admet plus que des nuances infimes, sur un fond de dithyrambe négligent.

Il y a aussi le silence, me dira-t-on. Autrefois, le silence de la critique était une opinion. Aujourd'hui, quand la critique unanime ne parle pas d'un livre nouveau, qui oserait affirmer que c'est parce qu'il n'en vaut pas la peine? Quant à ceux dont elle parle, ils ne sont guère mieux lotis. Les gens se sont bien aperçus à la fin que les dix débutants de génie, et les cent de talent, dont les journaux ont salué l'avènement chaque année, ce qui en fait beaucoup depuis quinze

ans, ne font plus qu'une masse confuse et quasi anonyme, aux yeux mêmes de ceux qui les ont naguère découverts. Au total, l'on s'accorde à dire entre soi qu'il n'est pas apparu dans tout ce temps plus de quatre ou cinq écrivains d'une valeur incontestable. Soyez sûrs que le lecteur moyen a fait son compte, et qu'on ne l'aura plus avec des superlatifs.

Cependant les chroniqueurs littéraires continuent à tirer leurs fusées hebdomadaires ou quotidiennes, sans autre effet que de faire crier aux badauds : « Oh! la belle bleue » Ne boudons pas notre plaisir. Sainte-Beuve, lui aussi, dont la pyrotechnie a certes plus de corps, faisait de la critique-objet d'art; vis-à-vis des auteurs contemporains les Lundis *furent plutôt de magnifiques morceaux que des sentences équitables. Seulement cette critique-là prenait le temps de mettre l'esprit en mouvement; elle plaçait le lecteur dans un état de sensibilité et de réflexion. Elle contribuait à créer ainsi, et à entretenir, une* vie littéraire, *faite de contradictions et d'accords, d'approximations et de rectifications continuelles, qui fournissaient, d'un « balcon » à l'autre, la substance d'une intarissable conversation sur la littérature, conversation reprise ensuite dans les salons et dans les cafés; car les écrivains d'alors se voyaient constamment. Ceux d'à présent sont bien trop occupés. Ce mécanisme n'existe plus, pour bien des raisons. L'une d'elles est que la presse a coupé ses débouchés sur l'intelligence et sur le goût; dans toute son étendue, elle ne connaît plus d'autre loi que le divertissement immédiat. De la première ligne à la dernière, il n'y a plus que des coups de théâtre. Pourtant ce n'est qu'un cri : les gens ont assez de ce tumulte mécanique. Rien ne s'use plus vite que les effets de surprise, et que la faculté même d'être surpris. Surtout quand il s'agit d'attrapes ou, si vous préférez, de pièges.*

Conclusions : il y aurait une belle chance à courir, d'abord pour des journaux sérieux, raisonnables, volontairement ennuyeux (façon de parler); ensuite et surtout pour des critiques à l'ancienne mode. A condition que la placidité de leur attitude fût compensée par la hardiesse de leur pensée. Et que la renaissance de la technique de Pontmartin ne fût pas mise, sous leur couvert, au service de quelque nouvelle « École du Bon Sens ».

WALTER ORLANDO.

PAUL-LOUIS LANDSBERG
PROBLÈME DU PERSONNALISME

On a réuni sous ce titre les textes de divers articles et conférences que le philosophe Suédois Paul-Louis Landsberg donna au groupe de la revue *Esprit* dans les années qui précédèrent la deuxième guerre mondiale. Cette proximité de la guerre dont son auteur devait être une victime, donne à ce livre une allure pathétique, une vie que ne parviennent à contraindre ni son appareil doctrinal et savant ni son vocabulaire un peu lourd. Les problèmes qu'étudie Landsberg sont, à vrai dire, moins ceux d'une philosophie générale qui s'appellerait le personnalisme que les problèmes personnels d'un homme pour qui la philosophie

est une expérience vécue *ici* et *maintenant*, « la transformation par l'esprit de l'événement en expérience » dit Jean Lacroix dans sa préface. Certes, tout philosophe, surtout aujourd'hui, prétend à cela, mais combien accomplissent *vraiment* cette transformation? L'esprit livresque qui est une forme de l'esprit malin et se présente lui-même sous des formes multiples et imprévues, cet esprit est toujours présent dans l'ambition philosophique d' « authenticité » et il y a une comédie de la philosophie comme il y a une comédie de tout. Malebranche duquel le personnalisme est parfois proche dit que « les personnes d'étude sont les plus sujettes à l'erreur ». Et il faut entendre ici moins l'erreur scientifique que cette erreur fondamentale et toute simple, terriblement simple au regard de la vérité, et qui n'est autre que l'aliénation de la liberté d'esprit. Ce danger du mensonge essentiel est constant en philosophie. Le personnalisme qui ne veut pas être un système philosophique, mais une façon de philosopher à partir de la notion de personne ne pourra éviter au moins de courir ce danger... En effet, en appeler à la libération personnelle c'est faire surgir le *Personnage*. En appeler à l'accomplissement personnel, à la réalisation de sa propre personne, c'est faire surgir l'idée de choisir sa personnalité, de *se choisir* comme dirait Sartre. Et ceci est une ruse ou une réticence. C'est plus précisément une ruse de l'esprit malin et une réticence de la nature.

Or il semble que la crise spirituelle dont Landsberg sortit vainqueur, vainqueur transfiguré, ne puisse être expliquée de façon satisfaisante si l'on n'observe pas en son âme cette conjuration de l'esprit livresque et de la peur.

Cet effort de libération personnelle, tellement remarquable dans ces *Problèmes du Personnalisme*, porte Landsberg à situer la liberté dans l'être, au-delà, s'il le faut, de la conscience. Dans cet esprit il donne de la maladie mentale de Nietzsche un essai d'interprétation plausible et *consolant*. Il donne également du mariage une théorie qui ne passera pas inaperçue : elle répond au souci d'établir que l'union de l'homme et de la femme est réalisée dans l'acte de cette union plutôt que dans la fin de cet acte, la procréation, qui n'est qu'éventuelle. Mais pour que cela ne soit pas une imposture on admettra que l'unité de chaque personne se trouve réalisée ou sur le point de l'être dans le don que chacune d'elle fait à l'autre de sa propre liberté. Et cela suppose qu'il y a déjà beaucoup de fait! Le point de vue fermement moral de la philosophie de Landsberg situe quelquefois sa pensée un peu *au-dessus* de l'immense misère humaine. C'est ainsi que sa philosophie de la guerre et de la paix manque des moyens nécessaires à l'exercice du droit en faveur de la justice et de la liberté des communautés humaines. Mais, encore une fois, ce risque d'évasion superbe est inhérent à toute philosophie, surtout morale. Loin d'y succomber, Landsberg s'affermit dans une réflexion toujours plus profonde sur *l'idée chrétienne de la personne*. Il part de la singularité personnelle qui est donnée aussi bien biologiquement (« le phénomène de la différence centrale » dans le cas des jumeaux, par exemple) que métaphysiquement (la révélation et l'expérience intérieure ou transubjective); puis il fait remonter la personne ainsi constituée dans le monde — et ainsi appelée — à la créature devant l'être — autrement dit à son néant

d'origine. Alors la personne ou l'âme pareillement édifiée se découvrira une telle exigence d'intégrité qu'elle en concluera à la sainteté comme réalisation véritable d'elle-même.

Mais tout cela est encore peu de chose devant la Vie... On est arrivé maintenant à ce que Brice Parain appelle la « défaite de la parole ». Landsberg, ce philosophe de la liberté admettait le suicide. Il était familier de l'idée de la mort dont il avait en somme le pressentiment. Claude Mauriac qui l'a connu en a parlé ici même (1). Il a dit comment cet homme avait accepté le martyre et était mort en déportation . « Se tuer pour éviter la croix et subir le martyre de la croix, ce n'est pas précisément la même chose » confessait enfin Landsberg. Quand il abandonna le poison qu'il portait constamment sur lui, il abandonna également *son idée* de suicide. C'était la même chose...

(Éd. du Seuil.) JEAN-YVES CHEVALLIER.

PIERRE DE LATIL

LA PENSÉE ARTIFICIELLE

En ouvrant *la Pensée artificielle*, le lecteur croira rêver, tel le voyageur qui se trouverait brusquement transporté dans un pays dont ses atlas lui auraient jusqu'alors caché l'existence...

Or c'est bien de cela qu'il s'agit. Pierre de Latil a voulu nous offrir une vie synthétique de cette science extraordinaire qu'est la cybernétique, dont le but est non seulement d'étudier les machines qui s'autogouvernent, communément appelées robots, mais également de nous révéler les lois très générales par lesquelles l'univers se gouverne lui-même.

En l'occurrence, Pierre de Latil a établi une intéressante classification entre les divers « effecteurs » de l'univers et ceux que l'homme a su construire, cette classification représentant le plan même de son livre. Huit degrés sont ainsi étudiés. Les trois premiers sont des effecteurs à effets déterminés tels que la touche de piano, les machines. outils ou le détecteur-avertisseur d'incendie. Puis, le quatrième degré nous fait entrer dans la cybernétique, avec l'introduction du dispositif « feed-back » qui stabilisera l'action, le modèle le plus classique n'étant autre que le régulateur à boules. A cet égard, l'auteur nous apporte un précieux panorama des feed-back positifs ou négatifs qui régissent les phénomènes les plus divers, depuis le retard des autobus jusqu'à la fonte des glaciers en passant par l'antifading des postes de radio. Avec le cinquième degré, c'est ensuite l'homéostat d'Ashby, machine qui — selon Pierre de Latil — a conquis le déterminisme de son action, tandis qu'au sixième degré, à côté de l'homme, nous est proposée une machine conçue par l'auteur qui assurerait la finalité même de son action. Enfin, on trouve au septième degré les lignées vivantes en évolution tandis que le huitième et dernier degré serait l'effectueur à acte total (à création interne).

L'édifice est bâti avec une logique implacable et laisse le lecteur à la fois déconcerté et émerveillé. Peut-on ajouter qu'il est convaincu?

(1) *La Table Ronde*, nº 43.

Il s'en faut certes de beaucoup que l'on puisse admettre sans discussion toutes les opinions exprimées dans ce livre. Mais à ce titre son premier mérite est bien immense d'avoir su poser des problèmes d'une ampleur déconcertante et d'avoir également su les présenter avec un intérêt passionnant. Ce livre peut avoir une portée considérable.

(Éd. Gallimard.) A. DUCROCQ.

JEAN MONSTERLEET

SOMMETS DE LA LITTÉRATURE CHINOISE CONTEMPORAINE

Le propre des révolutions, nul ne l'ignore, est d'engendrer des renaissances. Or, si nous avons pu suivre l'évolution politique chinoise depuis la révolution de 1911, la renaissance littéraire née du réveil du patriotisme chinois nous est restée à peu près totalement étrangère. L'ouvrage de J. Monsterleet vient donc à point introduire le lecteur occidental dans ce monde pratiquement inconnu.

Au lendemain de la révolution tout était à faire. Les immuables traditionalistes furent bientôt submergés par le flot de jeunes et ardents écrivains dont le but était d'introduire en Chine la pensée occidentale et de renverser le ritualisme confucéen. Ce programme n'est pas allé sans les luttes que l'on imagine aisément, mais il apparaît qu'à l'heure actuelle la Chine possède une jeune littérature qui, pour se chercher encore, n'en est pas moins valable.

J. Monsterleet a classé et analysé romanciers, essayistes, auteurs dramatiques et poètes en une série de courts exposés illustrés par des citations de textes. On peut regretter que celles-ci ne soient pas plus nombreuses, mais il ne s'agit évidemment pas là d'une anthologie, le but de l'auteur étant de présenter, uniquement sur le plan littéraire et en toute objectivité, une quinzaine des écrivains chinois qui ont marqué le plus profondément ces trente dernières années. Une étude conscite et claire qui contribuera heureusement à notre *Connaissance de l'Est*.

(Éd. Donat.) ERIC HELTIER.

DIVERS (1)

BUFFON

Cet ouvrage collectif veut faire justice d'un Buffon légendaire qui n'aurait été que littérateur mondain et savant de cabinet. En réalité, M. de Buffon mit une grande ambition et un puissant génie au service d'une activité aussi variée qu'audacieuse. Ne fut-il pas à la fois maître de forge, agronome, urbaniste autant et aussi bien que réorganisateur du jardin du roi, naturaliste doué du plus grand sens d'observation et maître écrivain. Buffon qui occupait dans ses forges au moins quatre

(1) Léon BERTIN, Franck BOURDIER, Ed. DECHAMBRE, Yves FRANÇOIS, E. GENEU, VARCIN, Georges HELBRUN, Roger HEIM, Jean PELSENEER, Jean PIVETEAU.

cents ouvriers préfigure, par surcroît, le grand industriel du XIXe siècle. C'est pourtant au XVIIIe siècle qu'il appartient bien par son déisme et par sa vision bénéfique de la Nature qu'il apparentait, nous dit Roger Heim, à un parc immense, considérant pourtant cette même Nature comme intelligente et artiste. Cet homme qui tenait fort à sa liberté d'esprit dut parer les foudres d'une Sorbonne se voulant férue d'orthodoxie. Par ailleurs, il ne manquait pas, le cas échéant, de faire plus que de bonnes affaires : Il est à peu près certain que pour agrandir le jardin dont il était l'intendant, il vendit au roi, à plusieurs reprises, les mêmes parcelles de terrain. Cependant à l'œuvre monumentale de Buffon, témoigne d'une science rigoureuse qui est bien loin d'être toujours dépassée, dans ses analyses comme dans ses synthèses et qui s'exprime dans une langue dont le vif éclat ne s'est point non plus terni.

(Éd. Publications françaises.) JEAN FOLLAIN.

HYACINTHE DUBREUIL

LE TRAVAIL ET LA CIVILISATION

L'État trop fort et qui opprime, comme l'État trop faible que dominent les intérêts privés, se trouvent aux prises avec les problèmes du travail et de la main-d'œuvre. Pour les résoudre, nous explique Hyacinthe Dubreuil dans *le Travail et la civilisation*, point ne suffit de satisfaire ou de réprimer des revendications matérielles, encore faut-il retenir que : « L'ennui est certainement plus que la faim, pour une grande quantité de travailleurs, l'élément générateur principal des troubles sociaux. » Voilà comment se pose le problème social, qui du coup dépasse la simple science du travail.

Le mérite de Hyacinthe Dubreuil, qui fait le récit de cette lutte contre l'ennui, est de dégager de son histoire un certain nombre de constantes. Contrairement à l'opinion généralement répandue, l'invention n'est pas un privilège de l'ère moderne et c'est insensiblement qu'on est passé de l'outil, qui était déjà une machine, à la machine elle-même. L'homme a toujours voulu multiplier sa force pour soulager sa peine, que ce soit par l'outil qu'il tient en main, ou par la machine qui en est le prolongement. Le travailleur a toujours cherché à faire travailler; du cheval de trait au tracteur le principe reste le même et que la force motrice n'ait pris ce nom qu'avec l'apparition de la vapeur nous a trop longtemps trompés.

La division du travail et l'automatisme, tant reprochés à l'atelier moderne, furent pratiqués aux temps les plus anciens. Ce n'est pas la chaîne qui a imposé la fastidieuse répétition du geste et il en fallait bien plus pour polir lentement l'outil préhistorique. La répétition machinale peut être une délivrance comme elle l'est pour l'écrivain, concentré sur sa pensée et délivré du souci de tracer chaque caractère. La qualité elle-même, qu'on dit perdue, se retrouve et les artistes, parmi les artisans peuvent déployer leurs talents à Billancourt comme ils faisaient dans leur échoppe. Le tout est de savoir organiser le travail.

Ces quelques vérités, bonnes à rappeler, se complètent de réflexions sur un syndicalisme qui ne serait que le prolongement des anciennes

corporations et sur les impératifs de l'autorité, aussi irréfragables dans les industries nationalisées que dans l'entreprise privée. Vues encourageantes d'un spécialiste éminent, qui ont la vertu, avec bien d'autres observations, de développer, en termes accessibles à tous, une véritable philosophie du travail.

(Éd. Plon.) JACQUES NANTET.

GINETTE GUITARD-AUVISTE

LA VIE DE JACQUES CHARDONNE ET SON ART

Mme Guitard-Auviste s'excuse presque, dans sa préface, d'avoir tenté de faire le portrait d'un écrivain vivant. Ses scrupules paraissent mal fondés. Jacques Chardonne est déjà entré dans l'Histoire. La publication de ses *Œuvres Complètes* lui a donné sa place définitive. Cette épreuve, souvent sévère pour ceux qui l'affrontent, a été pour lui glorieuse. En trente ans, ce qui est bien court, Chardonne est devenu classique.

Le livre de Mme Guitard-Auviste vient donc à son heure. Il était nécessaire. Sans doute, Chardonne a-t-il dit lui-même : « Je peux encore devenir assassin ou sénateur. » Et après? Cela ne changera rien à son œuvre. On peut donc tracer, sans risque d'erreur, un juste portrait de l'écrivain. Celui de Mme Guitard-Auviste s'imposera pour longtemps. Il n'y manque rien. On ne pourra dans l'avenir que préciser certains traits.

Elle a surtout, et c'est là ce qui me paraît le plus important, montré combien la vie et l'œuvre de Chardonne sont dépendantes l'une de l'autre. Le titre de son essai le dit bien. Le mot *Vie* y tient la première place. Que cette vie soit assez peu mouvementée, qu'elle ignore les incidents extérieurs, qu'elle refuse tout pittoresque, cela doit surprendre ceux qui s'imaginent naïvement qu'un écrivain, pour faire œuvre valable, se doit de vivre « avec intensité ». On juge aujourd'hui l'intensité aux coups de revolver. Chardonne dément avec éclat cette idée toute faite. Il est résolument avec Descartes et Pascal pour le « poêle », et contre le « divertissement ». Les seules aventures qui le tentent sont celles du cœur. Il sait qu'elles sont les plus riches de toutes et les plus intenses. Pour qui veut la lire avec gravité, son œuvre prouve qu'il n'a pas perdu une seconde de son temps. Que son apparente nonchalance masque un goût profond de la vie. Il avoue qu'il n'a pas d'imagination. Il a donc connu, éprouvé, tout ce dont il parle. C'est là ce qui donne à ses livres un poids que Mme Guitard Auviste a su la première évaluer.

(Éd. Grasset.) JACQUES TOURNIER.

MARTIN HEIDEGGER

KANT ET LE PROBLÈME DE LA MÉTAPHYSIQUE

Rares sont les grands philosophes qui se penchent sur l'œuvre de leurs devanciers avec tout le sérieux, disons même toute l'honnêteté qu'on serait en droit d'attendre. Rien de plus expéditif, de plus affligeant que le jugement de Descartes sur Aristote, de Leibniz sur Descartes ou de

Kant sur Berkeley. Il n'y a guère que deux exemples de grands philosophes qui soient aussi de grands historiens de la philosophie. Le premier est celui de Hegel — mais son idéalisme historique l'obligeait à identifier sa propre doctrine en partie au moins à l'ensemble de l'histoire de la philosophie; l'autre est celui de Martin Heidegger dont Alphonse de Waelhens et Walter Biemel nous donnent la traduction complète de l'ouvrage fondamental sur *Kant et le problème de la métaphysique* (1).

Rien de plus éloignées en apparence que l'œuvre du maître de Königsberg et celle du créateur de l'existentialisme moderne. Opposition classique, exemplaire puisqu'il serait facile de classer la plupart des systèmes philosophiques connus en *gnoséologies* et en *ontologies*, les premiers, dont le kantisme est le modèle le plus achevé, s'attachant à justifier et à analyser la relation sujet-objet dans l'acte de la connaissance, les seconds niant parfois expressément cette relation (Spinoza, Leïbniz) pour ne considérer que la nature et le fondement de la substance ou de l'être. Mais l'entreprise de Heidegger n'en est que plus instructive même si elle revêt parfois l'aspect d'une intenable gageure comme semble le montrer cette phrase nietzschéenne que l'on relève dans son livre : « Pour arracher ce que les mots veulent dire à ce qu'ils disent, toute interprétation doit nécessairement faire usage de violence. »

Pourtant, dégagée des commentaires universitaires qui la recouvrent depuis cent cinquante ans, placée sous la lumière crue d'une interprétation d'une originalité incomparable, la philosophie kantienne répugne moins qu'il ne semblait tout d'abord à une interprétation ontologique. Elle est issue d'une crise, crise du rationalisme wolfien, crise de la métaphysique traditionnelle ébranlée par l'essor de la physique newtonienne et l'apparition des valeurs sentimentales (Rousseau). Elle se présente comme une *critique* abandonnant les thèmes de la philosophie universitaire (Dieu, l'âme, la nature) pour s'interroger elle-même sur son propre fondement. Elle part d'une « révolution copernicienne » sur le plan métaphysique, équivalant à une intériorisation de tous les problèmes traditionnels qui deviennent ainsi les contradictions *nécessaires* de la raison aux prises avec elle-même. L'homme, nous dit Kant, a une propension irrésistible à la spéculation, voici pourquoi et voici l'explication de ses échecs...

Heidegger peut donc affirmer dès les premières pages de son livre : *La Critique de la Raison pure n'a rien à voir avec une « théorie de la connaissance... » elle s'interroge sur la possibilité intrinsèque de l'ontologie.* La critique de la métaphysique n'est pas la négation de la métaphysique, c'est la métaphysique elle-même à la recherche de son fondement, fondement qui ne pourra être trouvé que dans une analytique de la nature humaine.

Mais si la *Critique de la raison pure* n'est pas dans son intention essentielle une théorie de la connaissance, c'est tout de même sur la position du problème de la connaissance qu'elle implique que Heidegger fait porter son interprétation personnelle.

Kant distingue deux sources de connaissance *humaine :* l'intuition

(1) *Bibliothèque de philosophie*. Éd. Gallimard.

et le concept. Ces deux sources sont inséparables puisque « l'intuition sans concept est aveugle, le concept sans intuition est vide » *(Critique de la raison pure)*. Mais il n'en résulte pas qu'elles aient la même valeur comme modes d'appréhension du réel. Le concept est discursif, médiat, il ne se rapporte à l'objet que par un détour, au moyen d'un signe qui peut être commun à plusieurs choses. Au contraire l'intuition est la représentation immédiate de l'individuel. L'intuition est une représentation, la conception est la représentation de cette représentation. Il existe donc pour Kant un primat de l'intuition; connaître c'est premièrement intuitionner. Mais alors pourquoi connaît-on aussi par concepts; quel est le sens de la superstructure conceptuelle de la connaissance? C'est que l'intuition (humaine) est chargée d'une infirmité foncière, ce mode de connaissance par excellence porte la marque de notre finitude. L'intuition telle qu'elle nous est donnée est passive, réceptive, elle attend des sens qu'ils lui apportent une matière. Surgissant au milieu d'un monde qui ne l'a pas attendu pour exister, l'homme est *affecté* par les objets au sein desquels il est abandonné. Il n'en résulte d'ailleurs aucun discrédit de l'intuition comme mode général de connaissance : « L'intuition humaine, nous dit Heidegger, n'est point *sensible* parce que son affection se produit au moyen des sens; le rapport est inverse : c'est parce que notre existence est finie... qu'elle doit nécessairement recevoir l'étant, ce qui signifie qu'elle doit offrir à l'étant la possibilité de s'annoncer. Des organes sont nécessaires pour que cette annonce puisse se transmettre. L'essence de la sensibilité se trouve dans la finitude de l'intuition... La possibilité d'une intuition non-empirique reste principalement ouverte... » Cette possibilité c'est à n'en pas douter celle d'une intuition créatrice, divine, se donnant elle-même l'objet singulier qu'elle appréhende dans un acte spontané. La nature même de l'*intuitus derivatus* d'êtres finis, abandonnés au sein d'un monde transcendant, nous permet de soupçonner la possibilité de l'*intuitus originarius* d'un être infini transcendant lui-même le monde qu'il connaît. Cet être n'aurait nul besoin du détour des concepts; Dieu s'il existe n'a pas d'entendement...

Du même coup la fameuse *chose en soi* introduite par Kant au grand scandale de ses successeurs acquiert une signification et une justification nouvelles. « La connaissance infinie est un acte d'intuition qui, comme tel, créé l'étant lui-même. La connaissance absolue se rend l'étant manifeste en le faisant surgir; à tout moment elle possède l'étant en tant qu'il apparaît dans l'acte même qui le fait surgir, c'est-à-dire en tant que création. Pour autant que l'étant soit manifeste à l'intuition absolue... il est l'étant en tant qu'étant en soi, non en tant qu'objet. »

C'est donc faute d'une intuition créatrice de la chose en soi que la connaissance humaine s'est divisée en deux facultés imparfaites et complémentaires, une intuition sensible et donc passive, et une conception créatrice, mais discursive et indirecte. Ces deux facultés ne sont pas juxtaposées du dehors. Leur complémentarité même doit faire soupçonner une affinité profonde, peut-être une commune origine. Or c'est ce que nous dit Kant aussi bien dans l'introduction que dans la conclusion de la *Critique de la raison pure* : « Il y a deux

souches de la connaissance humaine qui partent peut-être d'une racine commune mais inconnue de nous, à savoir : la sensibilité et l'entendement. » Dans la conclusion le « peut-être » a disparu, l'existence de cette *racine commune* ne fait plus de doute. Dès lors le but de Heidegger va être de dégager cette *racine commune* dont la possession nous rendrait semblables à des dieux.

Le mérite de cette interprétation de la problématique kantienne n'est pas seulement dans sa saisissante originalité. En fondant les deux modes de notre connaissance vulgaire dans un troisième genre de connaissance proprement métaphysique et pratiquement inaccessible, Heidegger résout le problème le plus ardu qui se posait à une transcription ontologique d'une doctrine aussi purement gnoséologique que celle de la *Critique de la raison pure*. C'est à dessein que nous employons l'expression « connaissance du troisième genre », voulant souligner par là l'étrange parenté qui unit le Kant de Heidegger et l'ontologie de Spinoza. Pour Spinoza aussi la connaissance vulgaire est soit intuitive, soit conceptuelle. La connaissance du premier genre est celle des sens, intuitive certes, mais finie, fragmentaire, transcendée par l'ensemble des objets non-appréhendés. La connaissance du deuxième genre est celle qui repose sur les *notions communes* (et Heidegger rappelle que Kant emploie également le terme « notions communes » pour désigner les concepts), connaissance générale, essentielle à la compréhension des hommes entre eux et à l'instauration des sciences, mais sans valeur ontologique. Seule la connaissance du troisième genre réunit les vertus des deux premières et nous ouvre l'intuition singulière et directe de l'être. Mais il ne faudrait pas pousser l'analogie plus loin. La « racine commune » était pour Spinoza un au-delà radieux vers lequel devaient tendre tous les efforts du sage. Poursuivant son effort d'analyse, Heidegger la découvre dans un entresol particulièrement obscur de l'édifice kantien, le *schématisme des concepts purs de l'entendement*.

La nécessité d'une faculté intermédiaire entre la sensibilité et l'entendement était apparue à Kant en raison de l'hétérogénéité irréductible des concepts de l'entendement et des images des sens. Le concept de cercle par exemple et l'image d'un cercle tracée sur une feuille de papier sont deux réalités que sépare un hiatus infranchissable. Il y avait là un trou qu'une faculté spéciale — le schématisme ou l'imagination transcendantale — pouvait seule combler.

Nous ne pouvons nous étendre sur les problèmes que soulève l'une des pièces — selon l'aveu même de Kant — les plus complexes et les plus mystérieuses du système. Retenons simplement deux notions maîtresses qui nous aideront à comprendre le mécanisme de l'imagination transcendantale. C'est d'une part la notion de *règle*, et singulièrement de règle de construction. Entre le concept de cercle et l'image du cercle, il y a place pour la règle générale permettant de construire graphiquement des cercles. Cette règle schématique est homogène à la fois au cercle figuré et à la définition conceptuelle du cercle pour peu que cette dernière soit génétique. C'est d'autre part la notion de *temps*, toute construction schématique se faisant dans le temps. Par conséquent le schématisme en mettant les concepts en image les introduit dans le temps. C'est ainsi, pour

reprendre l'exemple donné par Kant, que le schématisme partant du concept intemporel de *substance* conduit à la notion de la *permanence du réel dans le temps*. Du même coup le hiatus qui sépare sensibilité et entendement est franchi : la catégorie abstraite de substance construite et temporalisée par le schématisme devient l'objet possible d'une intuition dans le réel.

On conçoit l'intérêt que présentait pour Heidegger l'apparition dans le système kantien de cette troisième faculté transcendantale à la fois créatrice (« l'imagination est une faculté d'intuitionner même sans la présence de l'objet » Kant, *Anthropologie*), intuitive et temporalisante. Il n'hésite pas à en faire le noyau central, la source ontologique de tout le système kantien. L'imagination transcendantale doit être considérée selon lui comme le fondement à la fois de la sensiblité (l'espace et le temps de l'esthétique transcendantale n'étant que des formes vides et sans unité), de la raison théorique (les concepts purs ne constituant que des éléments isolés et artificiels de la synthèse pure) et même de la raison pratique, le sentiment de respect révélant la loi et la personne sous un aspect originel, non-objectif et non-thématique.

Il n'en reste pas moins que Kant a davantage soupçonné que véritablement exploité cette découverte fondamentale du rôle de l'imagination transcendantale comme racine originelle de l'essence de l'homme. « Kant, constate Heidegger, a renoncé à explorer cette racine inconnue. » Il paraît même avoir regretté les progrès décisifs qu'il avait fait faire à une instauration du fondement de la métaphysique. La seconde édition de la *Critique de la raison pure* marque un recul important dans ce domaine. Les corrections abondent qui ont pour effet de rejeter dans l'ombre et de transformer au profit de l'entendement l'imagination transcendantale telle que l'avait définie la première rédaction. Il a même supprimé les deux principaux passages qui dans la première édition (A 94 et A 115) faisait de l'imagination une faculté fondamentale au même titre que la sensibilité et l'entendement. Qualifiée d'abord de « fonction indispensable de l'âme », l'imagination n'est plus maintenant qu'une « fonction de *l'entendement* ». Comment expliquer ce recul? Heidegger fait appel à la peur de l'inconnu, au frisson métaphysique qui fait reculer l'esprit humain au contact d'un abîme originel, mais aussi au prestige de la raison pure, à la mauvaise réputation traditionnellement attachée à l'imagination, à la découverte enfin des principes de la morale kantienne qui ouvraient la voie à une métaphysique des mœurs purifiée de toute trace empirique. C'est le sens de l'interprétation classique des commentateurs de Kant selon lesquels Kant s'est détourné dans la seconde édition de la *Critique de la raison pure* de l'interprétation psychologique au profit d'une interprétation plus logique. Il va sans dire que Heidegger n'accepte pas ce caractère « psychologique » de la première édition. Ce qui a pâli dans la seconde édition c'est l'importance fondamentale de la finitude spécifiquement humaine de la connaissance dans l'instauration métaphysique.

Quoi qu'il en soit cette brusque déviation marquée par la deuxième édition a eu des suites incalculables dans l'histoire de la philosophie ultérieure. Le moment décisif de l'instauration kantienne du fonde-

ment de la métaphysique avait été la découverte du temps comme détermination nécessaire de la connaissance finie. Heidegger retrouve là l'une des thèses essentielles de son ouvrage fondamental *Sein und Zeit*, thèse selon laquelle « la compréhension de l'être dans le Dasein projette spontanément l'être vers le temps ». Kant avait du même coup ébranlé la suprématie de la raison et de l'entendement. Après lui la métaphysique aurait dû prendre la forme d'une anthropologie pure fondée sur l'approfondissement du problème de la finitude et de la transcendance. Il n'en a rien été. C'est dans une voie résolument *logique* que se sont engagés ses successeurs, faisant de la métaphysique un renouvellement de la théologie traditionnelle. C'est ainsi qu'on ne donnerait pas une idée fausse de la problématique heideggerienne en prenant le contre-pied de la célèbre définition de l'objet de la métaphysique par Hegel : « La logique doit être comprise comme le système de la raison pure, comme l'empire de la pure pensée. *Cet empire est la vérité telle que, sans voile, elle est en soi et pour soi. On peut donc dire que le contenu de celle-ci est la représentation de Dieu, tel qu'il est dans son essence éternelle, avant la création de la nature et de tout esprit fini.* »

Il serait vain de se demander laquelle de ces deux inspirations issues du kantisme est la plus valable. C'est le propre des grandes doctrines philosophiques d'être la source des courants les plus contradictoires. Heidegger a eu le mérite immense de nous révéler un Kant inconnu, le philosophe de la finitude humaine et le fondateur d'un ontologie qui a trouvé son épanouissement dans la doctrine de *Sein und Zeit*.

MICHEL TOURNIER.

LES ROMANS

LES FAUSSES CONFIDENCES

Conter pour le seul plaisir de conter, c'est une formule qui plaît en littérature, surtout aux époques où l'histoire, la philosophie, le monde sont les seuls romans de l'homme. L'art du pur récit est plus proche de l'éternel. La nostalgie d'un grand seigneur des lettres l'invite souvent à ce retour aux lettres pures. Gide fut tenté et écrivit Isabelle. *Cette perfection idéale et formelle était la coquetterie d'Anatole France, et les féeries de cristal de* Balthazar *enchantaient les délicats de 1900; mais seuls vivent encore M. Bergeret et Lafcadio. On peut être las aujourd'hui des romans de guerre et de l'adolescence, de toute cette littérature du parler de soi, où l'écrivain transpose à peine sa jeunesse perdue ou gagnée. Quelques-uns comme Henri Rode dans* Alarmande, *José Cabanis dans l'*Auberge Fameuse *tentent d'échapper à l'envoûtement d'une époque, parfois*

d'une mode pour rejoindre un art sinon réaliste, du moins délivré de l'éternelle présence de l'auteur. Il n'est pas sûr que le livre ne gagne pas à la réapparition discrète et inattendue du démon de la confidence.

Il est arrivé un jour à Taine une aventure singulière. Avec cet esprit systématique dont l'intégrité ne doit pas dissimuler la sensibilité, il s'est essayé au roman. Le roman, selon lui, devait être objectif, éliminer totalement l'intervention de l'auteur, sous peine de se nier lui-même. Qu'on songe à son interprétation de Stendhal. Et Taine se mit à écrire Étienne Mayran. *Quand il eut composé quelque deux cents pages, il s'aperçut que jamais livre n'avait été aussi autobiographique. Étienne Mayran, c'était Taine, et ce jeune garçon qui dans la solitude du lycée au prix d'un travail intense, équipait son esprit pour toutes les disciplines intellectuelles c'était bien celui que Thibaudet appela « le cacique ». Taine et ce fut peut-être dommage, abandonna* Étienne Mayran *et renonça aux œuvres d'imagination.*

L'exigence de Taine impliquait son échec. Il n'y a pas de problème du roman. Le roman est à la fois l'art le plus facile et le plus difficile. Le roman est ce que le romancier le fait. C'est en ce sens que Giraudoux disait que le roman était l'épopée moderne. Peu importe que depuis dix ans bientôt tous les livres se ressemblent par le goût de se raconter et de raconter en même temps un monde tourmenté. Un jeune écrivain nous parle aujourd'hui de son enfance, de la guerre, de l'occupation et son livre est nouveau. Il dit ce qui n'a jamais été dit.

La Statue de Sel (1) *d'Albert Memmi est un très beau livre, j'allais dire un grand livre. Il se lit avec passion, et facilement, et ce n'est pourtant pas un livre facile. Mais l'aisance du style, l'art de décrire, donnent à tous ces chapitres soigneusement divisés et titrés une souplesse et une unité qui sont à la mesure de la richesse contenue du roman. Je dis contenue parce qu'on sent toujours en marge des souvenirs et des anecdotes, des images et des idées, un commentaire passionné que l'écrivain écarte délibérément. Seul compte ce qu'il a vu, senti, vécu. Et, assez curieusement Albert Memmi à la fin d'un mouvement, car ce livre a, par moments, une architecture musicale, par peur de n'être pas compris éclaire son récit, soulignant une leçon de l'expérience, dégageant une idée. Est-ce le philosophe qui parle?*

Au centre de cet univers tunisien, d'avant la guerre et des années 40-45, Albert Memmi ou plutôt Alexandre Mordekhai Benillouche. La Statue de Sel *est un roman et les confidences sont déguisées. Israélite, et indigène, Alexandre Mordekhai Benillouche est né à Tunis de mère bédouine. Dans les quartiers des juifs pauvres de Tunis, à l'école de l'Alliance où tous les petits juifs apprennent à lire, dans l'impasse où il joue avec sa sœur Kalla, loin des Européens, des Français, des Israélites riches, Mordekhai apprend peu à peu le monde. Il vit d'abord dans un univers d'illusions, aimé de sa mère qui ne parle que patois, de son père qui gagne difficile-*

(1) Éd. Corréa.

ment sa vie, dans le commerce du cuir. Une grande fête, chaque semaine, rythme les jours d'enfance de Benillouche. Le sabbat éblouit son souvenir grâce à la nappe blanche, au loisir du samedi matin.

Ses succès scolaires qui lui valent une bourse de l'État et la protection de la communauté jettent Benillouche, au lycée, dans le monde des Européens et des bourgeois. Vite le premier par son appétit de savoir et son intelligence, aidé par la sympathie de quelques maîtres, Mordekhai choisit l'Occident et sa culture. Mais jamais il ne peut guérir la blessure qu'il doit à ce divorce en lui de l'Orient et de l'Occident. De ce débat, ses conflits avec sa famille, avec son père, sa rupture avec la religion juive, ses déboires dans la société européenne, sont l'image colorée mais douloureuse. A cette éternelle angoisse que nourrissent les difficultés matérielles Benillouche doit la vérité et le cynisme de ses découvertes dans le monde de l'amour, de la mort, de la misère. Satire tendre de la communauté juive, ironie féroce des colons Tunisiens, tout se mêle à la lumière de l'orage. Avec la guerre avec les camps de travail Alexandre Benillouche mesure tout ce qui l'éloigne à jamais de ceux qu'il a aimés, de ceux qui furent les siens. La connaissance l'a déraciné. Mordekhai est seul, prisonnier d'une sensibilité orientale, d'une intelligence occidentale, et renié par deux mondes qu'il équilibre en lui au prix de la paix intérieure qu'il demandait naïvement à la philosophie.

Ce qui dépayse le lecteur, c'est tout le pittoresque d'un livre ou pourtant le pittoresque n'est que l'image sobre d'une inquiétude ou d'une nostalgie, le refuge d'un cœur pris entre la servitude et la liberté. Le récit de l'enterrement, les danses d'exorcisme, l'évocation des quartiers de plaisir, des fêtes juives, la présence secrète du ghetto, l'image entrevue de la religion juive, suscitant le sadisme, ne sont pas des peintures gratuites. Albert Memmi n'emprunte au décor que ce qui traduit l'existence unique et insaisissable de son héros qui n'est autre, je pense, que lui-même. Malgré l'envoûtement de cette poésie orientale faite de misères, et de souffrances quotidiennes Alexandre Benillouche est proche de nous. En dépit de lui-même il est occidental.

Ne serait-ce que par son dessein, par cette prise de conscience du divorce de deux mondes, de deux civilisations. Le parler de soi, ici, coïncide à travers l'œuvre romanesque avec l'univers; la guerre, la déportation, même les bombardements ont un autre visage. Cette inquiétude qui est celle du monde contemporain est chez Alexandre Benillouche concrète : elle s'appelle Israël; le Sabbat, l'Europe, l'Université occidentale, et surtout la misère, la pauvreté. D'un coup Memmi unit les désenchantements de l'âme aux exigences quotidiennes de la vie. Son livre n'est pas un chant d'adolescent désespéré, déçu dans ses amours et sa soif de savoir, il est celui de tout un peuple, humilié, déçu d'un monde qui l'ignore sauf comme victime.

Avec le livre d'Albert Memmi, les sources de la littérature romanesque authentique apparaissent ce qu'elles sont vraiment : tout sauf la littérature. C'est pourquoi l'instinct triomphait chez Taine d'une raison trop exigeante. C'est cet inconnu trouble, fuyant, où la superstition anime l'intelligence, qui donne à l'attitude littéraire

d'Albert Memmi son contenu. Si Albert Memmi parle de la guerre, de son enfance, de sa lutte pour la vie et la clarté, ce n'est pas pour céder à la mode et par goût du succès. Tout ce passé qui frémit en lui fait un immense effort pour s'exprimer, se purifier par le langage, et par un langage qui n'est pas le sien. L'Orient emprunte les mots de l'Occident et la Statue de Sel *est une délivrance, et cette délivrance est difficile. Elle a les allures d'une revanche, ce qui est bien littéraire, au meilleur sens du mot.*

JEAN-BERNARD RAIMOND.

GABRIEL AUDISIO

LE COLOMBIER DE PUYVERT

« Le cœur en ébullition et la tête froide, quand ces deux choses se rencontrent naît le tourbillon que l'on appelle Sauveur. » En citant cette phrase de Nietzsche en exergue des *Compagnons de l'Ergador*, le second volume des *Aventures de Sauveur*, Gabriel Audisio a signifié quel double visage il entendait donner à son personnage. Sauveur, il l'avait présenté dans *Héliotrope*, pour en faire d'abord « ce héros solaire qui n'a pas fini d'être tournesol », suivant une dédicace manuscrite, et déjà il évoquait « le double visage de ma Méditerranée, ses grâces et sa force ». Le cœur en ébullition, cela renchérit sur les grâces. *Jeunesse de la Méditerranée*, le maître-livre d'Audisio, ou celui, à tout le moins, qui traduit le plus explicitement son ambition, nous avait fixés sur ce point. Le cœur en ébullition, c'est le contraire de cette mesure de la « Méditerranée éternelle », à quoi trop d'universitaires admirations pourraient nous limiter. La Méditerranée n'est pas que la Grèce, et sans doute est-elle surtout, dans sa vivacité, le contraire de la *Mare nostrum*, le contraire de Rome, de l'esprit d'ordre écrit et de législation rigide, et à l'opposé, dans les arts, de limitation des canons de l'Antique. Elle déborde, elle submerge même la Renaissance, et de toutes ses vagues, pourrait-on dire.

C'est pour cela qu'elle détient, dans ses éblouissements et ses houles, le secret de cette Sagesse de Midi — la plus haute leçon d'Audisio, après *Sel de la Mer* et *Ulysse*, leçon peut-être encore enveloppée, mais qui va se dégager sûrement — ce secret qu'un philosophe moderne, ces dernières années, a tenté de percer, au bout de sa révolte. Mais il l'a tenté avec trop de raison raisonnante, avec une sorte de crainte aussi, comme s'il savait que la violence des renouvellements intérieurs et la brûlure de l'âme sont des valeurs difficiles à défendre aujourd'hui.

Gabriel Audisio ne donne pas l'impression de partir battu d'avance pour cette quête. Pourtant, après la vitalité déployée par Sauveur et ses amis dans *les Compagnons de l'Ergador*, et plus encore après l'admirable façon dont l'auteur parle de la liberté dans *Incarnada ou la Victoire des morts* (l'une des meilleurs pièces tragiques du théâtre contemporain — les directeurs parisiens devraient s'en apercevoir), j'avoue que quelques dialogues des premiers chapitres du *Colombier de Puyvert* m'ont déconcerté. Ils m'ont paru parfois faits de souvenirs, plutôt que de chaleur vivante. Heureusement, la mer est là, continuant de

baigner les êtres, leur insufflant malgré leurs mots son sel et son « cristal liquide ». Et il est curieux — ou bien est-ce voulu? — que ce soit en revenant à terre, en Provence, que Sauveur retrouve son grand équilibre de navigateur.

Non sans avoir, il est vrai, subi d'abord, au cours d'un bain de lustration dans l'archipel, à la fin de son odyssée, le vertige de la disparition « dans le sein millénaire de l'onde ». Soif de fusion ou maléfice? « L'équilibre, ce n'est pas l'immobilité durable, mais sans cesse l'effort sur un point vertigineux, pour ne pas choir d'un côté ou de l'autre, » reconnaîtra Sauveur en conclusion de sa méditation très humaine, de son retour aux sources, à Puyvert, près de Bonnieux, dans le Lubéron, en pleine terre provençale, sous le plein soleil d'une terre humanisée.

Lorsque ensuite il rejoindra Pignol, le libertaire intransigeant, à Marseille, au milieu des hommes et de ceux qui travaillent de leurs mains pour gagner leur pain quotidien, les deux amis cette fois poseront le problème de la vie en notre siècle avec une netteté qui donne au roman de Gabriel Audisio comme une ouverture nouvelle, et qui nous laisse l'espoir de lire, de *Jeunesse de la Méditerranée*, d'autres exégèses brasillantes, de plus en plus nourries de sens profond, où aucun des vertiges qui menacent l'homme ne sera passé sous silence, mais où la lumière et le sel brilleront d'autant mieux, au-dessus des abîmes.

« Messieurs, disait le Prométhée mal enchaîné d'André Gide, il faut avoir un aigle. D'ailleurs, nous en avons tous un. »

Sauveur cherchait une île :

« L'île est au fond de moi-même, » découvre-t-il enfin.

(Éd. Gallimard.) CHRISTIAN CAPRIER.

ANDRÉ BAY

LA FONTE DES NEIGES

L'amour, comme l'amitié, reste en cause dans ce roman qui se situe à une fin de saison de sports d'hiver. Deux jeunes gens, un écrivain célèbre, sa fille, en constituent les quatre personnages essentiels. N'étaient ses tergiversations nées d'une trop grande passion de l'absolu et d'un désarroi fébrile, Constant aurait sans doute pu vivre un réel et bel amour, peut-être même l'eût-il vécu si le romancier connu au cœur desséché, objet pourtant de son admiration, n'avait, se servant de cette admiration même, faussé le destin. Quand, à la fonte des neiges, Constant quittera la station, il semble bien que c'est par surcroît l'amitié du robuste Marcus indigné qu'il aura perdu.

Épisode qui se déroule dans un mouvement sûr qui pourtant sauvegarde cette présence de la durée indispensable à tout bon roman. Un poids des mots bien équilibré, une indication justement mesurée du décor, un certain halo autour des personnages donnent au récit sa grande qualité; en arrière-plan Olympe, servante de l'hôtel, et belle fille dont les parents habitent le pays, demeure suffisamment mystérieuse et ne dépare pas le climat d'un livre qui par-delà la précision du contexte reste de tendresse pourtant rêveuse.

N'a-t-on pas, de plus, l'impression que rien ne se peut véritablement parfaire dans tel pays de villégiature où l'on devine que tant de gens nouent de faux liens pour ne plus jamais se retrouver leur vie durant. Ne ressentons nous pas cela aussi que le paysage ne peut faire une réelle alliance avec les résidents de quelques semaines qu'il abrite? On pense bien aussi parfois que Constant, malgré sa jeunesse, tient encore à cet homme de l'autre siècle, mal à l'aise avec des mœurs d'une franchise peut-être voyante, mais qui ne sont pourtant pas si simplifiées que l'ambiguïté du rapport entre les humains n'y conserve ses valeurs.

(Éd. Gallimard.) J. F.

GASTON CRIEL
LA GRANDE FOUTAISE

C'est plus autobiographie que véritable roman. Les péripéties d'une vie nous mènent, en passant par le Saint-Germain-des-Prés des caves, de la prison de Fresnes à une Amérique pleine de fantasmagories. Où réside la vraie valeur de l'ouvrage? Sinon, dans un ton égal, mi-réaliste mi-rêveur, où la crudité des termes, quand elle survient à quelque détour, n'a rien de trop prémédité; où l'amertume, un moment apparue, n'empêche pas une sorte de bonne volonté dans le récit, et fait même place, dans certaines pages à une alacrité soleilleuse correspondant aux moments les plus favorables d'une existence pleine de heurts. Et nous nous abandonnons au courant d'une telle existence aussi bénévolement déroulée; on sent bien pourtant à quelques déchirures dans la trame qu'un drame humain reste toujours en puissance dans les profondeurs, mais l'auteur se garde bien de trop insister. Il veut prendre plaisirs et maux comme ils viennent, juger des choses sans recours, mais malgré l'apparence de dehors cyniques, on le sent tout de même prêt à sauvegarder ce qu'il peut encore rester d'innocence au monde.

(Éd. Fasquelle.) J. F.

LOUIS-PAUL GUIGUES
LISBETH

Ce livre exprime le drame de la lucidité en face de l'innocence. Drame cher aux intellectuels. Drame sans espoir.

Des écrivains ont pressenti ce conflit, mais, en prenant comme héros des adolescentes ou des adolescents, ils n'ont pas été assez loin : c'est l'enfance qui joue le rôle de révélateur.

L'auteur, dosant subtilement poisons et philtres, nous fait pénétrer dans l'intimité d'un couple insolite : un homme mûr et une petite fille qui appartient encore à l'âge où l'on aime les chevaux de bois. Le cadre : une maison où ne s'accumulent que des choses laides, car elles sont « le bout de la lumière, de dernier micron de la lumière qui ne rebondira jamais ». (Les belles choses, seules, font rebondir la lumière.) Le passe-temps de nos héros? Regarder vivre, dans « le

bocal aux poissons rouges transformé en jungle », des scolopendres... C'est assez dire que le merveilleux préside.

A mesure qu'ils évoluent devant nous, en une sorte de danse lente, ces deux êtres finissent par nous subjuguer. Quel mystère célèbrent-ils? Par leur regard, le monde est rénové.

Le héros a été l'amant, autrefois, de la mère de Lisbeth. L'amour humain est dépassé, donc. Il interfère le récit, de temps en temps, pour donner à l'auteur l'occasion d'être moraliste. (« Le refus du passé ne serait-il pas la simple tristesse d'être parvenus à nous mieux connaître? ») C'est au-delà qu'il faut chercher le lien qui unit cet homme à Lisbeth.

« Ce dont j'avais besoin, c'était d'un grand paysage d'innocence. »

Le narrateur méprise l'innocence des arbres, des champs, et des rochers. Ce qu'il veut, c'est « pouvoir être innocent et conscient »!

A partir de cette profession de foi, notre malaise se transforme en angoisse : c'est que la tragédie devient fatale. Lisbeth meurt, en effet. En ce monde, les petites filles qui croient être nées d'une rose sont condamnées... L'image de l'homme-orchestre, substitut du destin, qui tue Lisbeth en lui annonçant la mort de son père au milieu d'un déchaînement de joie musicale — grosse-caisse, cymbales, accordéon, « hennissement » de grelots — n'est pas la moins saisissante, ni la moins cruelle... Le manège, si cher à Élisabeth, — est-ce celui de la vie, est-ce celui de la mort? — continue de tourner, immuable et glacé.

Le style, avec ses rythmes lancinants, semble fait pour susciter l'idée d'une liturgie. Certains passages, dans lesquels le personnage nous fait part de ses réflexions et tire des leçons, un peu à la manière du chœur antique, altèrent peut-être la ligne pure du récit, mais leur lyrisme est beau.

On parle « d'inquiétant », dans le texte de présentation de ce livre. Chaque fois que la lucidité s'allie à la pointe extrême du sentiment pour sonder l'un des gouffres de l'âme, cela inquiète, certes, — mais à la manière d'un cri déchirant.

(Éd. Gallimard.) GÉRARD MOURGUE.

MANUEL DE DIEGUEZ

LE PARADIS

Je pense volontiers, ce que Manuel de Dieguez ne se contente pas de suggérer, que l'Enfer est plus amusant que le Paradis. On préfère toujours les démons aux anges. La guerre à la paix, j'en suis moins sûr. La Suisse, sans doute, peut être un Paradis surtout pour un enfant de bonne bourgeoisie. Il y a le Saint-Gothard, le Sustenspass, le lac des Quatre Cantons, et Lugano. Et aussi les cottages fleuris, créés pour Georges Guétary ou Luis Mariano. Que ce Paradis soit aussi l'Ennui, le livre de Manuel de Dieguez n'en laisse pas douter. Ce roman s'inscrit dans les livres de l'adolescence à mi-chemin de l'allégorie et de la description. La servitude d'une existence pacifique y est bien peinte et les délices imaginaires d'un monde qui se presse à la frontière et dont les anges,

en toute innocence profitent largement pour le salut ou la perte de tous. Dans ce choix de l'Enfer au cœur même du Paradis il y a beaucoup d'ambition. Et cette ambition tourne bien puisqu'elle découvre qu'il suffit de fuir le Paradis pour apprendre qu'il n'y a ni Enfer ni Paradis : simplement des hommes.

(Éd. Plon.) J.-B. R.

JOSÉ CABANIS
L'AUBERGE FAMEUSE

On songe à Jules Lemaître qui disait : « Mon Dieu, préservez-moi des souffrances physiques, quant aux souffrances morales, je m'en arrangerai toujours. » Mais il y a plus : la misère est aussi une souffrance morale. Et le livre de José Cabanis est beau en ce qu'il s'oppose à cette éternelle complainte des amants et des couples dont le loisir, est, au fond, le seul ennemi. Et Gilbert Salamagnou est lui-même atteint par ce retour de l'esprit aux vraies sources de la vie et de la mort. Que les enfants soient les tristes victimes de l'univers et ici, du roman, nous rappelle que Dostoïevski et, chez nous, Albert Camus ont mis tout l'accent de leur méditation sur les seuls innocents.

Mais il y a dans ce nouveau roman de José Cabanis une sécheresse, une sobriété excessive qui l'éloigne du naturel, parfois du vraisemblable (je songe au juge qui fait rire, comme faisait rire la *Tête des Autres*); le livre de José Cabanis plaît moins par son réalisme qui est fragile, et ne réussit pas à donner l'illusion du vrai, que par son humour, sa satire. Déjà l'aisance et la souplesse de l'*Age ingrat* annonçait chez Cabanis un talent XVIII[e] siècle; le détachement était séduisant. Ici il intéresse, ne serait-ce que parce que *l'Auberge Fameuse* est excellement contée, mais ne passionne pas. Peut-être José Cabanis sera-t-il un auteur de romans puissants et riches de résonances sociales. Jusqu'à présent il est l'élégant écrivain, et son intelligence est à la mesure des désillusions de Gilbert Salamagnou, Bernard et Yvette sont de pâles silhouettes qui ne font pas oublier que Cabanis n'est pas voltairien uniquement par son nom.

(Éd. Gallimard.) JEAN-BERNARD RAIMOND.

JEAN HOUGRON
MORT EN FRAUDE

Ce roman ferait un excellent film. Il comporte son poids nécessaire de coups de feu, de tortures, de violence et d'angoisse. Il s'y mêle même quelques idées générales sur le rôle de la France en Indochine, et la faiblesse partielle des militaires. Il s'y trouve enfin une histoire d'amour qui n'en est pas une, ce qui la sauve de la convention. Je ne pense pas que l'auteur ait cherché un symbole en montrant le héros français et l'héroïne indochinoise s'aimer sans se le dire et dormir l'un contre l'autre sans même se toucher la main. Il est évident que, pour un romancier habile, l'Indochine est un sujet en or. Jean Hougron a eu la bonne idée de le découvrir avant tout

le monde. Il l'exploite avec énergie. On ne risque plus de lui ôter cette part (la meilleure) qu'il a choisie. L'Académie Française (plus française qu'académique sur ce point) l'en a récemment récompensé.

(Éd. Domat.) J. T.

LES LETTRES ÉTRANGÈRES

ALDOUS HUXLEY

LES DIABLES DE LOUDUN

L'affaire des Ursulines démoniaques de Loudun a déjà suscité nombre d'études : Aldous Huxley s'en occupe à son tour de la façon érudite, intelligente et bavarde qu'on lui connaît. Avec moins d'humour que naguère cependant. Loin de se laisser intoxiquer par la poison du démonisme, il en profite pour nous donner une étude d'histoire et de psychologie sur la première moitié du XVIIe siècle, très exactement au temps de Louis XIII. S'il n'apporte rien de nouveau à la question, il en démonte ingénieusement devant nous les pièces principales.

On se rappelle la fameuse et lamentable affaire de Loudun. Un certain nombre de religieux et de laïcs haïssent leur curé : il prêche trop bien, il montre trop d'arrogance, il rivalise avec don Juan. Comment se débarrasser de lui? L'imprudent Urbain Grandier avait offensé Richelieu, Richelieu laissa porter contre lui une accusation de sorcellerie. Justement la Prieure du couvent des Ursulines, ainsi que ses religieuses, se prétendent possédées : le curé Grandier les a ensorcelées. On organise l'obsession du mal, les moines exorcistes triomphent et le curé finit sur le bûcher.

Plus encore qu'à cette erreur judiciaire, c'est au personnage de la Prieure, sœur Jeanne des Anges, que s'intéresse Huxley. Il s'agit de comprendre comment cette religieuse refoulée, hystérique, atteinte de bovarisme et de surcroît excellente comédienne, comédienne prise à son jeu dans son désir d'être une seconde Thérèse d'Avila, parvint à se duper elle-même, à duper son entourage et bientôt toute la France. De chaque côté de sœur Jeanne, ses deux victimes, Grandier qui périt dans les tortures et dans les flammes, Jean-Joseph Surin qui fit d'elle la « sainte » qu'elle voulait devenir et qui perdit dans cette entreprise, sinon la vie, du moins la santé et la réputation.

Huxley nous apprend dans le dernier chapitre que, pareils à la reine des démoniaques de Ludun, nous cherchons tous à sortir de notre moi : nous le savions déjà. Que cette transcendance du moi s'opère plus souvent vers le bas que vers le haut, nous le savions aussi. Il existe aussi une transcendance horizontale — dans l'amour, dans les arts, dans les innocentes manies — mais cela ne suffit pas encore pour nous sauver... Si l'identification du moi à ce qui est humain n'est pas accompagnée d'un effort conscient et cohérent pour réaliser la transcendance du moi vers le haut, vers la vie universelle de l'Esprit, les biens réalisés seront toujours mêlés de maux qui les contre-

balanceront, conclut Huxley. Mais ce n'est point dans cet essai sur la possession, c'est-à-dire ici la transcendance du moi par l'hystérie, le sacrilège et l'imposture, que l'auteur nous enseigne les « moyens » pour parvenir à la « fin » idéale. Nous devons nous en rapporter à un livre précédent.

(Éd. Plon.) MARCEL SCHNEIDER.

ERNST VON SALOMON
LE QUESTIONNAIRE

Ernst von Salomon était l'auteur des *Réprouvés*, il sera désormais l'auteur du *Questionnaire*. Et cela, moins parce que ce livre offre une relation précise et vivante de vingt-cinq ans d'histoire allemande, de 1918 à 1945, d'une défaite à l'autre, que pour une raison d'ordre esthétique et littéraire : comme Picasso utilise un tuyau, un robinet et une pelle pour modeler un flamant ou une pintade, de ce qui n'était qu'un questionnaire, simple formulaire de 131 questions auxquelles les autorités américaines d'occupation demandaient de répondre par oui ou par non, l'auteur a fait un livre, une œuvre d'art. L'entreprise était périlleuse : l'ennui, la monotonie menaçaient à tout instant, d'autant plus que le volume comporte 650 pages in-octavo en petits caractères. Mais l'art vit de contraintes, a dit Valéry. Salomon a su tourner à son profit l'origine singulière de son livre : il passionne, il accapare le lecteur, au point qu'on ne se plaint pas quand, les 131 questions une fois répondues, l'auteur nous donne en appendice le récit de son internement (et celui de sa femme), de mai 1945 à septembre 1946 dans un camp américain sous l'inculpation erronée d'être un leader nazi, un bonze du défunt régime.

En somme, Salomon se justifie devant l'opinion de l'attitude qu'il a prise de 1934 à la déconfiture hitlérienne : celle d'un observateur blasé de la politique, dégoûté de l'action, découragé peut-être, cynique en tout cas. Pour prouver sa volonté de ne plus s'occuper d'affaires sérieuses, que fait-il pendant l'éphémère triomphe du Troisième Reich? Des scénarios de cinéma. Encore ces scénarios ne valent-ils pas grand'chose. Peu importe. Il gagne ainsi du temps et de l'argent. Durant ces mêmes années, que fait Jünger, l'autre porte-parole du nationalisme de droite? Il se retire sur l'étoile Sirius. Il est plaisant de voir Salomon le lui reprocher : est-ce qu'il s'engage, lui? Un jour, à Berlin, en 1937 il rencontre Jünger devant un cinéma d'où sortaient les foules.

« — Épouvantable, cette foule, lui dit-il. On se croirait à Nüremberg!

« — Ne méprisez pas le démon, dit-il. Il est bel et bien une puissance, quoiqu'elle ne soit pas appétissante!

« A ma question concernant ses activités, il répondit :

« — J'ai choisi un poste d'observateur élevé, d'où je peux regarder comment les punaises se dévorent entre elles.

« Avec un peu d'irritation, je constatai qu'il avait toujours aimé se retirer sur une autre étoile... » (P. 241.)

Il ne lui suffit pas de justifier son attitude, il faut encore expliquer

pourquoi il n'est jamais entré au parti. Pour les officiers d'occupation américaine — et pour nombre de lecteurs français — quelle différence y a-t-il entre national-socialisme et nationalisme de droite? Ils avaient le même objectif : détruire la république de Weimar, mais si Salomon et ses amis avient été victorieux, nous aimons à croire qu'ils auraient autrement exploité leur victoire. C'est que leurs principes n'étaient pas les mêmes, ni par conséquent leurs procédés. Les nazis glorifiaient le sang, la race, le serment germanique et l'état totalitaire, tandis que les nationalistes de droite exaltaient la notion de patrie, d'honneur et la forme de l'état prussien tel que l'ont réalisé Frédéric le Grand et Bismarck. Pour revenir à l'ordre social conservateur, Salomon, d'origine aristocratique, ne voyait d'autre moyen, après 1918, que la révolution. Une sorte de révolution réactionnaire, si ces mots ne jurent pas d'être accouplés. Hitler au contraire, de très humble extraction, échafaudait une doctrine progressiste issue du sentiment national où racisme et socialisme étaient mélangés à parts égales. Dans les dernières pages de son livre, Salomon exprime sans ambiguïté ce qui l'a toujours éloigné de Hitler que d'ailleurs il n'a vu qu'une seule fois, en 1924, et pour quelques instants.

« J'avais été d'avis que le seul but du grand mouvement national, après l'effondrement de 1918, devait être un renouvellement de la conception de l'état qui serait révolutionnaire dans ses méthodes, mais conservatrice quant à sa nature. Même avant le moment crucial où Adolf Hitler surgit dans le mouvement national, je devais donc logiquement considérer comme trahison infâme du véritable but toute tentative de déplacer l'accent décisif de l'État au peuple, de l'autorité à la totalité. Du point de vue historique, rien ne pouvait combler le fossé entre les deux conceptions opposées de la nation, vue par le peuple et vuę par l'état. » (P. 618.)

Aux yeux de Salomon, Hitler est donc un « traître infâme », de plus un homme de rien. Il n'en va pas de même de ceux qui ont collaboré avec lui, dont quelques-uns au moins ont toute l'estime de Salomon : par exemple, Hans Ludin, ministre du Reich en Slovaquie. Le livre s'achève sur son apologie. Mais Salomon n'éprouva que mépris pour Himmler, pour Gœbbels. De Gœring, pas un mot désobligeant : c'est un ancien soldat, un cadet de surcroît. Ces « nuances » risquent de déconcerter, voire d'égarer beaucoup de lecteurs, car les lieutenants peuvent-ils avoir raison si l'on donne tort au général?

Pour expliquer l'inexplicable, Salomon raconte une fois de plus sa vie. Hormis *la Ville* qui se présente comme un roman, son œuvre est autobiographique. *Les Cadets* racontent son éducation militaire et monarchiste, *les Réprouvés* le résultat de cette éducation, à savoir son engagement dans les corps francs de Silésie, sa lutte à main armée contre la république de Weimar, sa complicité dans l'assassinat de la Rathenau, le procès, le verdict, l'emprisonnement. Ces deux livres nous conduisent de 1902, date de naissance de l'auteur, à 1928 où il sort de prison. Salomon nous confie qu'il se méfie de l'imagination, qu'il s'est employé à détruire le peu qu'il avait : on en juge par son œuvre littéraire qui se place à mi-chemin entre les mémoires et les confessions dans ce qu'on appelle aujourd'hui les documents personnels.

Le Questionnaire reprend les périodes déjà traitées dans les deux livres précités, mais il nous conduit jusqu'en 1946 et nous fait remonter d'autre part jusqu'au XVIe siècle où est mentionné un ancêtre vénitien des Salomon. Ces recherches généalogiques, qui se poursuivent pendant une trentaine de pages, constituent un des passages les plus cocasses, les plus réussis, les plus originaux du livre. L'action y rebondit sans cesse, le caractère des interlocuteurs est noté avec l'ironie la plus fine. Mais la présentation piquante de ces titres de noblesse et le détachement humoristique avec lequel Salomon traite cette question ne doivent pas nous leurrer : ces pages nous donnent la clé du livre. Ernst von Salomon est un homme d'ancien régime, un aristocrate original et désinvolte, mais qui a reçu chez les Cadets de Potsdam avec une formation militaire une certaine conception de l'état et de l'honneur. Le fonds reste anarchique et grand seigneur, tandis que la partie rationalisée, la conscience claire, la volonté d'être reflètent l'idéal prussien du XIXe siècle. « La Prusse a vécu l'État. Peut-être est-ce pour cette raison qu'une élite issue de toutes les familles nobles d'Allemagne s'est sentie attirée par la Prusse. Un je-ne-sais-quoi entourait cette Prusse, produisant une série de documents qui font tous apparaître cette conscience particulière du devoir qui peut seule servir de base à l'ordre. » (P. 51.) Et de conclure logiquement : « Tant que je ne peux pas dire que je suis de nationalité allemande, j'affirmerai que je suis Prussien et que je veux être Prussien. » Voilà qui rejoint le *Prince de Hombourg* et certaine morale peu connue en France où les notions d'honneur, de fidélité, de gloire et d'état sont fondées sur de tout autres principes.

Salomon est un homme de droite. On n'est pas surpris de trouver sous sa plume : « Je n'ai jamais employé qu'à contrecœur le mot de « démocratie ». Je ne sais pas ce que c'est et je n'ai jamais rencontré personne qui sût me l'expliquer. » On aurait mauvaise grâce à lui reprocher de ne pas parler de la résistance que socialistes et communistes ont opposée à Hitler : comment parler honnêtement de ce qu'on ignore? D'ailleurs, Salomon n'a pas prétendu brosser une grande fresque historique de l'Allemagne entre 1918 et 1945. Il ne fait pas œuvre d'historien, à peine de mémorialiste. Le document qu'il apporte reste furieusement individuel, singulier, unique certes : il n'est valable que pour lui. Ceux qui écriront l'histoire de l'Allemagne dans la première moitié du XXe siècle auront à l'utiliser, mais avec prudence, comme on fait avec Saint-Simon. Et bien des lecteurs français seront déçus en constatant que Salomon ne répond pas à « leurs » questions, je veux dire aux questions qu'ils se posent sur l'Allemagne, par exemple comment le phénomène Hitler a pu se produire dans un pays civilisé, si proche du nôtre, comment Hitler a pu légalement s'emparer du pouvoir, pourquoi la république de Weimar s'épuisait dans les contradictions et dans les faiblesses alors que les hommes d'État ne lui manquaient pas, et bien d'autres questions du même genre. Ernst von Salomon nous expose sa propre vie : à nous de distinguer en quoi elle est exemplaire, en quoi ce document capital peut nous aider à nous former une idée approximativement juste de ce problème toujours si angoissant, si irritant pour les Français : l'Allemagne et son devenir.

En tous cas, il est une question à laquelle on n'hésite pas à répondre, c'est la suivante : « *Le Questionnaire* vous semble-t-il le livre le plus réussi de Salomon? » Je dirais oui sans réserve. Il est plus varié de ton que *les Réprouvés*, plus humoristique que *les Cadets*. Outre les recherches généalogiques que j'ai déjà mentionnées, il contient bien d'autres passages remarquables par l'accent et par le style : par exemple l'idylle au pays basque, la débâcle allemande telle qu'elle se produit dans un village bavarois en mai 45, la visite que font Salomon et sa femme à la prison où l'auteur a passé cinq années de sa vie, l'adieu du commandant Ehrhardt à ses anciens corps francs au moment où ces derniers sont assimilés aux troupes hitlériennes, le récit de l'internement, bien d'autres scènes encore, courtes ou longues, railleuses ou émouvantes qui témoignent que, si Ernst von Salomon a perdu l'élan, la foi et l'ardeur de sa jeunesse, l'écrivain en lui a beaucoup gagné, qu'il a même beaucoup rajeuni. Il y a une alacrité de ton, un sens du raccourci et de l'ellipse, un art plus visuel et plus frappant, une manière de présenter les événements par scènes — ou par séquences — qui font croire que Salomon a su profiter de sa collaboration à tant de films, si médiocres de son propre aveu. Ce livre, né d'une profonde amertume devant la nouvelle capitulation allemande et devant les méthodes des démocraties alliées, de l'américaine en particulier, ne peut respirer une impartialité sereine. Plus il est agressif, mordant, injuste parfois, plus il touche par sa sincérité, par son humanité.

Demande-t-on à Saint-Simon un jugement objectif sur la cour de Louis XIV? Non, mais sa verve, son coup d'œil, ses principes anachroniques, indéfendables et d'autant plus étonnants, des qualités de peintre et de psychologue, un style enfin ont fait de lui un témoin sans rival. Ernst von Salomon, survivant d'un régime aboli, observe avec une pétulante aigreur les errements du régime nazi. Certains s'exilent, d'autres se retirent sur une étoile : lui, il s'abstient, mais avec les yeux et la plume de Saint-Simon il rend compte et il se justifie en faisant son compte rendu.

(Éd. Gallimard.) MARCEL SCHNEIDER.

WALTER BAXTER

LE CHEMIN DES HOMMES SEULS

« ... le Bien ne se montre pas souvent sur les routes maudites de Birmanie » dit Nimier dans la préface de ce roman. Naturellement, Dieu n'est pas là. Dieu n'est ni dans la guerre. Ni dans les supplices et la lâcheté. Ni dans l'alcoolisme, la pédérastie, le désœuvrement et l'inutile tristesse de soi-même..., c'est-à-dire dans rien de ce que renferme ce livre, écrit par un britannique, ancien soldat et converti au catholicisme après la guerre. Mais si Dieu n'est pas là, où est-il? Et quand Walter Baxter écrit en exergue : « O Dieu, notre refuge et notre force, jetez un regard miséricordieux sur le peuple qui crie vers vous... » est-ce une effrayante ironie qui lui dicte cette prière, qui, le livre refermé, devient prière maudite et comme extraite d'une Messe noire?

Ce qui surprend, ce qui terrifie, chez Walter Baxter, c'est cette

authenticité de la guerre (celle que mènent les britanniques en Birmanie). Ce n'est pas une guerre telle que les britanniques aiment à nous la décrire. Pas de patriotisme. Pas de discipline. Rien de cette immense et stérile honnêteté qui se veut appeler « honneur ». C'est une guerre de lâches, d'indifférents et de cyniques. C'est-à-dire une guerre d'hommes. C'est-à-dire une guerre sans Dieu. Quand le capitaine Kent va chercher Goodwin, blessé, il pense « ... avec mépris que la vérité vraie est toute simple, qu'il est trop lâche pour donner des ordres et qu'il a si peur des conséquences qu'il en est réduit à faire tout par lui-même. » Et il prie en lui-même pour que Goodwin soit pire que blessé et qu'il n'ait pas à le ramener. Mais il ne prie que parmi les hommes. Quand, prisonnier des Japonais, il laisse ceux-ci supplicier et assassiner des hommes de sa compagnie (pour, quand il sent que c'est pour lui, se conduire comme un lâche) il ne prie là aussi, dans son immense panique, que parmi les hommes. Cette guerre n'appartient qu'aux hommes. Dieu n'y est pas. Ou bien, supplicié lui aussi, quelque part d'où il ne peut rien dire.

Le titre anglais de ce roman *Look down in mercy* signifie-t-il que Dieu, caché dans un abri, attend la fin de la guerre pour en sortir et nous réindiquer le « chemin » parmi les ruines? Ce serait cynique. Mais, là où je ne suis plus sceptique, c'est que c'est peut-être cette recherche d'un « abri », d'une « tendresse exceptionnelle » en pleine guerre, qui fait que Kent, une nuit, sous les bombardements, s'étend près d'Anson (le soldat qui ne le quitte pas pendant toute la campagne de Birmanie) pour un acte inhabituel. Et, ici, je tiens à dire ceci : même ayant pour la pédérastie un immense mépris, quand à cette page-là, à ce moment-là du livre, on lit « ... et leurs lèvres s'unirent... » on ne peut s'empêcher d'être bouleversé. Fallait-il que cette guerre soit synonyme d'Enfer, et Dieu synonyme de délaissement, pour que Kent en soit réduit à ceci! Et « ceci » ce n'est ni la lâcheté, ni le désœuvrement. C'est synonyme d' « au-delà la tendresse » et de ce qui n'a plus de nom sur cette terre. C'est tout simplement... de l'amour. Ainsi *le Chemin des hommes seuls* devient-il, en dépit de cette anomalie, l'un des plus grands romans d'amour d'entre les deux guerres. Et peut-être le plus grand, depuis *l'Adieu aux armes* de Hemingway.

Et puis, au-delà de la fièvre typhoïde et de la dysenterie, il y a cette quête des puits dans les villages détruits, cette immense quête de l'eau comme une quête de Dieu, dans les trébuchements de Kent et de ses soldats tout le long de l'Enfer. Et, inlassablement, chez Kent, ces plaies pires que celles produites par les balles et les moustiques, ces « plaies de l'âme ». Et ce n'est ni le gin, ni le whisky, ni Helen l'infirmière ni le souvenir de sa femme, qui peuvent les guérir, ces « plaies ». Et, dès qu'on lit « ... que l'idée du suicide est entrée dans la tête de Kent » on comprend que, parmi ces « hommes-là », le suicide est le seul remède.

Oui, où Dieu est-il, dans ce livre? Et est-ce pour se guérir d'un tel livre que Walter Baxter, après l'avoir écrit, est parti lui aussi vers les Indes (comme Kent durant son éternelle maladie) pour y vivre seul, près d'un prêtre?

(Éd. Stock.) JEAN-LUC TERREX.

WILLIAM GARDNER SMITH

MALHEUR AUX JUSTES

W. G. Smith, noir américain, a écrit ce roman à vingt-deux ans... Naturellement, « noir », « américain », et « vingt-deux ans », voilà qui est tout de suite synonyme de « naïveté », « d'infantilisme » et « d'insuffisance ». Et voici un livre nullement indigne d'intérêt, souvent extrêmement sensible, où les protagonistes ne sont pas des noirs, où le climat manque d'américanisme et qui sent essentiellement la... vieillesse. Est-ce cette bon Dieu d'âme nègre qui... Et quand je dis « nègre » (et c'est ce qui m'a surpris aussi dans ce livre) ce n'est pas d'un « Nègre » formaliste qu'il s'agit. Rien du symbolisme féérique de « *Green Pasture.* » Rien du réalisme romantique de *Porgy*. Ça n'a rien, non plus, d'un « roman noir », critique et maléfique — et, en même temps, d'un horrible et réel « humanisme » — sur le lynchage, le racisme, la non-démocratie américaine, sur Brooklyn et sa pègre homérique, sur Harlem et son sordide tragique et très *Série Noire.* Non, rien de tout ceci. Mais Philadelphie, tout simplement. Et ces petits quartiers misérables, comme il en existe dans le monde entier (mais aussi ses « quartiers » de Juifs, de Mexicains et de Nègres), et ces enfants, ces filles publiques, ces « speakasies », cet immense ennui journalier... Et ceci tout simplement, sans lyrisme. Et aussi une gentille et dramatique histoire, très simple, très quotidienne. Ted s'ennuie chez lui, avec Sylvia sa femme. Il rencontre Rodina. Il a quarante ans. Elle en a vingt. Il quitte sa femme, s'installe avec Rodina. Mais Rodina vole; elle a couché avec des tas de types avant lui. La mère de Rodina, au lit depuis des années, a eu un mari Prédicateur. Les uniques paroles qu'elle a pour sa fille sont des versets de la Bible. Rodina pense que l'Enfer existe. Et que Ted est trop bien pour elle, trop gentil, bien trop simplement gentil, trop « angélique ». Elle a des complexes. Mais lui aussi a des complexes. Il n'a jamais été un homme, comme ces types qui traînent dans les cafés et couchent avec n'importe quelle fille. Enfant, à Philadelphie, on l'appelait déjà « fillette ». Il ne connaîtra que le Paradis. Mais si lui est au Paradis et elle en Enfer, comment se retrouveront-ils après leur mort? Aussi Rodina l'oblige à voler, à tuer pour elle. Dans la chambre où ils vivent il y a le revolver d'un ancien gangster locataire précédant, et Rodina pense que c'est un « signe du Destin ». Mais il ne restera que « simplement gentil » et c'est elle, à la fin, qui tirera sur lui et se tuera ensuite. Et tout ceci simplement, quotidiennement, dans la monotonie des après-midi sans travail (cette monotonie qui est peut-être synonyme de « rêveries », de « refrains nostalgiques », dans l'atmosphère des garnis et des cafés. L'ennui s'y distille, de page en page. Mais aussi, dans le noir, quelque tendresse ruisselle. Et puis, par moment, on se met à tressaillir imperceptiblement, devant un certain style « ... *Elle alluma une cigarette. Même la fumée s'élevait en spirales fantomatiques. Mais la fumée était blanche. Les anges aussi Le Mal, lui, était noir. La fumée n'était pas une création maléfique comme Rodina. Elle esseya en vain de voir son image dans la vitre : mais le reflet était trop sombre, elle était trop noire intérieurement...* » De toute manière, ce n'est pas « très américain », ce n'est pas « très nègre ». C'est gris,

triste et terne. Ça ressemble à certains romans de Simenon (sans l'épaisse psychologie de celui-ci). Ou bien à quelque tentative de néo-réalisme et d'intimisme américains du genre *Reviens, petite Sheba*...

Mais peut-être en faut-il, de ces films où l'on s'ennuie et s'attendrit à chaque image, de ces livres où l'on s'ennuie et s'attendrit à chaque page...

(Éd. Table Ronde.) J.-L. T.

JAMES CAIN

AU-DELA DU DÉSHONNEUR

Quand Malraux écrivit, en en-tête à « Sanctuary », « ... Tragédie grecque dans le roman policier », il nous avertit ainsi inconsciemment de toutes les « Série Noire » à venir. Et, parmi celles-ci, je n'en connais pas de plus noires ni de plus cyniques, de plus excellemment écrites, de plus « classiques » que les romans de J. Cain. Et ce dernier-ci (*Past all dishonor)*, plus en langage cinématographique, « *Western Noir* » que « *Série Noire* », est bien un roman digne d'un film. Ce n'est peut-être pas tout à fait un J. Cain, ça n'a ni la sécheresse, ni l'intelligence de *The postman always rings twice* ou de *The butterfly*. Mais c'est tellement plein de vie, de rythme, de l'atmosphère de Virginia City des années 1860, d'accidents de mines, de meetings syndicalistes, de fusillades et de cette « diablerie » qu'est ici l'Argent ou une fille facile. Et, aussi, de l'histoire, naturellement « maudite », d'un agent secret sudiste atteint lui aussi de cette « diablerie », attiré lui aussi par une de ces « filles », jusqu'à devenir pour celle-ci « homme de main » dans une entreprise de Mines, jusqu'à devenir assassin puis « bandit de grand chemin », pour finir comme il le dit «.... auprès d'elle, là-bas sous la neige, avec tout l'or empilé à mes pieds et cette histoire au-dessus de ma tête... »

Oui, par moment, il y a ce « classicisme » noir et diabolique de J. Cain qui revient. Et ce sens de la « tragédie » des films interdits aux moins de seize ans. *Western Noir*, soit! Roman de « basse qualité » peuvent dire certains. Naturellement, ça n'aura jamais le « Prix Politear », ni l'un de ces Prix qui, là-bas, rappellent nos Prix d'ici. Mais il en est (et j'en suis) qui préfèrent ça aux petits « essouflements » artistiques de Mme Anne de Tourville. De même qu'il en est qui, parmi les films, préfèrent *le Trésor de la Sierra Madre* à *Limelight*.

(Éd. Gallimard.) J.-L. T.

LA POÉSIE

AUTOUR DE LA POÉSIE

Dans son Anthologie de la Poésie féminine française (1), de 1900 à nos jours, Marcel Béalu cite Montherlant qui, en 1930, écrivait que Marie Noël lui avait été « la plus grande révélation poétique de l'après-guerre, une révélation saisissante. » Et le même

(1) Éd. Stock.

Montherlant, en qui il ne faudrait pas voir qu'un contempteur des femmes, d'ajouter : « Je crois que, en matière de poésie, c'est toujours des femmes que je recevrai le plus parce qu'elles surtout y ont le chant profond. »

Aussi bien Marcel Béalu a-t-il fait ce choix qui va de Renée Vivien aux plus jeunes promesses de la poésie féminine.

On peut certes ressentir quelque répugnance à admettre qu'il y ait une poésie spécifiquement féminine. Plusieurs des poètes choisis paraissent peut-être y contredire, mais d'autres restent indéniablement femmes et pourquoi pas? On peut même affirmer que cette Anthologie témoigne chez beaucoup de ses participantes d'une certaine sorte de lyrisme qui ne se manifeste plus aussi directement chez les hommes. Je veux parler d'un lyrisme d'effusion qui s'organise parfois en sauvages bouquets et dont il n'est pas indifférent qu'il soit encore représenté dans la poésie contemporaine. Aussi bien bon nombre de femmes présentes dans ce recueil gardent-elles le secret d'une poésie hantée savamment ornée ; d'autres encore détiennent un ton dans la gravité, dans la colère ou la nostalgie qui ne saurait tout à fait appartenir aux hommes.

A qui prétendrait, par ailleurs, que tous les poèmes de femmes se ressemblent, cette Anthologie viendrait apporter un démenti. On y rencontre, et en dehors de toute mièvrerie, une grande variété dont Marcel Béalu fait état cependant qu'il affirme la difficulté de composer pareil florilège : « La poésie, écrit-il, répond au besoin d'unité de l'âme humaine, mais s'il existe autant d'univers que d'êtres vivants, l'expression individuelle, elle, est une et multiple à la fois. C'est par le dépassement dans la sincérité que l'expression poétique a quelque chance d'atteindre l'universel. De cette diversité se dégage l'esprit d'une époque, non d'une idée préconçue ou d'un choix que l'absence de recul rend évidemment fragile. »

Un ensemble de poèmes que vient de faire paraître Jean Casson s'intitule *Recueil* (1) et il écrit en justification de ce simple titre :

« Alors l'attitude véritable du poète et sur quoi il ne faut pas se méprendre n'est point celle d'une affectation de mystère, mais d'une humble et patiente indifférence. L'attitude véritable, l'attitude seule valable du poète, après qu'il s'est exprimé, c'est le silence. A commencer sur le titre, c'est-à-dire sur le sens de son message, si message il y a — et pourvu qu'il y ait message. »

Cassou, par ces lignes, ne condamne-t-il pas, aussi bien qu'une poésie trop volontaire, l'abus de toute une trop prétentieuse métaphysique de la poésie qui a sévi ces dernières années? Dans les vers de Cassou circule une sève généreuse ; il s'y manifeste une âpreté qui apparaît jusque dans les robustes gauchissements de certains de ses poèmes. Tous témoignent d'un goût de l'humain, aussi bien que d'un sens plastique toujours fier de magnifier l'objet et la couleur :

(1) Éd. du Lampadaire.

Une musique jaune chemine
Soudain elle précipite son charme et forme
L'épanouissement d'une chair
Pétrie de roses et de larmes.

Sur la couverture de son recueil, Norge a mis comme titre *le Gros gibier* (1). Il s'agit en l'espèce, de l'homme. Vocabulaire de belle venue que celui de Norge. Il fleure l'archaïsme autant que le néologisme, tout en se gardant trop précisément de l'un et de l'autre. Langue verte et noble langage y font heureux ménage et mutuellement s'assaisonnent. Pourtant une poésie musclée et bien vivante apparaît dans ces feintes et parades, dans ces appels à la chanson. Voici quatre vers du poème intitulé *la Vache* :

Au fond des mythologies,
J'entends la vache beugler
Et nuitamment appeler
Quelque suprême prairie.

Dans sa collection *Cahiers 1953*, Pierre Seghers poursuit son effort. A côté d'un Roger Michael dont la poésie recèle un ton unique de gratitude et de ferveur qui domine la présence des angoisses quotidiennes (2) se distinguent beaucoup de jeunes poètes qui méritent de figurer dans la collection même s'ils suivent encore des voies déjà tracées. Quelques-uns pourtant sont déjà eux-mêmes. Parmi ceux-ci, je veux citer Annie Duthil qui aime certains mots de la langue française comme personne et qui a trouvé une neuve manière de manifester cet amour, manière empreinte d'une fantaisie qui n'est pas que gratuite, mais va au cœur (3).

JEAN FOLLAIN.

LE THÉATRE

SUR LE SEPTIÈME FESTIVAL D'AVIGNON

Lors du Festival d'Avignon, le septième, le bruit a couru que ce serait le dernier (4). Désireux de se renouveler, de passer à d'autres expériences, Jean Vilar porterait ailleurs ses efforts (on sait que cet « ailleurs » signifie déjà pour le T. N. P., hors Paris et la banlieue parisienne, les principaux pays d'Europe). Ce bruit, repris

(1) Éd. Seghers.
(2) *Poèmes terre à terre*. Éd. Seghers.
(3) *La Pêcheuse d'Absolu*. Éd. Seghers.
(4) Vilar a, depuis, démenti cette nouvelle, mais de façon ambiguë.

par la presse, n'a pas été confirmé. Je pense que je ne suis pas le seul à souhaiter que le Festival de 1953 n'ait pas été le dernier.

C'est à Avignon que Vilar doit d'être passé d'un cercle d'amateurs passionnés à un vaste public. C'est à Avignon que Gérard Philipe l'a rejoint, c'est là que les « Arts et Lettres » ont songé à confier à Vilar la direction du T. N. P. En sept ans, il a créé dans ce Palais des Papes ressuscité dix-sept pièces, dont au moins une dizaine étaient jouées pour la première fois. Lorsqu'on compte parmi ces « Créations » des œuvres aussi importantes que *Richard II, la Mort de Danton* et *le Prince de Hombourg*, sans parler des œuvres modernes, on mesurera ce que Vilar et le théâtre contemporain doivent à l'expérience d'Avignon. Il y a plus : en sept ans, Vilar a formé dans cette Provence où les arènes et les « théâtres antiques », où la vie de tous les jours et le tempérament des habitants — fait de sensibilité, d'enthousiasme et de goût de l'expression — se prêtent mieux que partout ailleurs à la pérennité du théâtre, un public ardent et critique, qui réagit, comme je ne l'ai vu faire à aucun public par des pleurs et des rires, des indignations (non point naïves) et un sens vécu de l'esthétique. Les chauffeurs de taxis et les cafetiers, les portiers d'hôtel et les facteurs — pour ne citer que les porteurs de nouvelles — vous parlaient de *Richard II* comme on vous parle à Paris du dernier film de Fernandel : je ne signale ici qu'une différence.

Plus égoïstement — c'est-à-dire, pour les « étrangers » de Paris ou d'ailleurs —, les séjours annuels à Avignon, nous permettaient, au sein d'un pays miraculeusement préservé de la laideur et de la médiocrité, sous le soleil et les chaudes nuits enfin retrouvées, de reprendre espoir dans ce que l'on appelle pompeusement les « destinées du théâtre » et qui n'est, en fait, que le goût des beaux spectacles où, pendant deux ou trois heures, votre propre destinée est mise en question.

Nous ne pouvons pas croire que cela puisse être terminé, et Vilar, cette année, a tout fait pour augmenter nos regrets — injustifiés, je l'espère.

Sa création de *Dom Juan* de Molière est une des plus belles parmi ses créations d'Avignon.

J'ai tant parlé ici même de *Richard II* que je ne le mentionnerai que pour mémoire. Disons d'un mot que Vilar a encore perfectionné ce rôle pour lequel il semble avoir été fait. A l'image des grands acteurs anglais, il unit le maniérisme de ce roi veule et criminel à la majesté sacrée de la royauté — sauvegardée par Shakespeare plus par une compréhension de la tragédie que par flatterie envers les puissants —, et parvient sans effort à la grandeur douloureuse du roi prisonnier. La scène où Richard baise la terre d'Angleterre, celle du miroir où, nouvel Hamlet, il querelle les apparences, la scène où il rencontre, sur le chemin de sa prison, la reine, sa mort enfin et cette longue tirade qui marque peut-être le sommet de l'art shakespearien, tout cela, joué par Vilar, prend la résonance humaine que de trop rares hommes sont capables de traduire encore de nos jours.

Les jours suivants, Vilar était Don Juan — ou Dom Juan,

pour ne pas quitter Molière —, personnage également multiple, mais dessiné cette fois par l'intelligence française, avec une sécheresse dont Molière et Voltaire se partagent le privilège.

Mais le Dom Juan de Molière n'est pas de ces personnages qui peuvent seulement se définir en rapport avec le génie de Molière. Tartuffe ou Alceste nous paraissent simples auprès de ce personnage qui rayonne de tout le sombre et tragique éclat d'un mythe venu d'Espagne, puis d'Italie, qui devient un seigneur français à l'image exacte — comme on peut le lire dans la patiente *Histoire de la littérature du XVII*e d'Antoine Adam, l'ouvrage le plus complet paru à ce jour — des libertins de son pays. Si Molière condamne implicitement la morale aristocratique du bon plaisir, nous savons par ailleurs qu'il était assez athée lui-même, assez ennemi des « dévots » — il condamne les « faux », mais ne défend nulle part les « vrais » — pour avoir pris à son compte quelques-uns des raisonnements de son Dom Juan. Lui-même, on s'en souvient, jouait le rôle de Sganarelle, ce qui ne nous permet pas de croire qu'il est du côté de ce « bon sens » dont se flatte ce valet qui, dans sa servitude, a perdu son âme. Peut-être est-il plus damné que Dom Juan, capable au moins de lucidité, de courage et d'une étrange fidélité à soi-même. A moins que le ciel ne préfère la faiblesse à la force... Quoi qu'il en soit, le couple Dom Juan-Sganarelle apporte dans le théâtre français du XVIIe siècle, avec plus de violence que, plus tard, chez Beaumarchais, un souffle de révolte et un parfum d'enfer auxquels les esprits du temps — rappelons ici les « Observations » de Rochemont — ne se sont pas trompés. Après l'échec de *Tartuffe*, celui de *Dom Juan* : on comprend que Molière ait fini par lasser la patience du roi.

Vilar et Sorano que l'on ne peut plus dissocier de ces deux rôles admirables ont pénétré comme personne avant eux dans cette méchanceté comique où l'on retrouve sans peine ce qui fera le génie de Voltaire et de Beaumarchais, moins aussi celui de Laclos et de Sade. Fidèles au texte, Vilar et Sorano, en ne négligeant aucune de ses intentions, ont fait de cette œuvre déconcertante, l'œuvre qui symbolise toute une part de la création littéraire française. N'est-il pas symptomatique de voir la tradition Corneille-Racine s'éteindre, alors que Molière est au début d'une longue suite d'esprits?

Tout d'abord Français, Dom Juan est aussi Espagnol, tandis que Sganarelle serait Italien. A Avignon, c'est la réunion de ces trois affectivités qui ont donné à ce spectacle son ordre et sa démesure. La sécheresse de Vilar et la mobilité de Sorano — le plus grand désormais de nos acteurs comiques — s'inscrivaient dans une mise en scène généreuse et libre où les événements — et Dieu sait s'ils se précipitent ! — prenaient chacun leur autonomie. La musique de Maurice Jarre, trop importante peut-être pour un drame de facture française, soulignait par ses déchirements les trois apparitions — la dernière, fatale — du Commandeur pour lequel Léon Gischia a dessiné un très beau masque.

Repris en novembre à Paris, *Dom Juan* nous donnera encore l'occasion de revenir sur cet admirable spectacle, qui ne nous a

pas fait oublier le rythme et les couleurs du *Médecin malgré lui* dans une mise en scène de Jean-Pierre Darras, ni la cruauté de *la Garde-Malade* d'Henry Monnier, adaptée et mise en scène par Georges Wilson. Cette dernière pièce, il est vrai, convenait moins bien au « verger d'Urbain V » où elle fut représentée. Son inspiration est vraiment parisienne. A Avignon, ville de plein soleil ou de pleine nuit, la drôlerie impitoyable de l'inventeur de M. Prudhomme se perdait dans les lierres et les terrasses qui étaient là, après tout, pour nier la bêtise et la médiocrité — toutes choses qu'a voulu traduire le génie méconnu d'Henri Monnier.

GUY DUMUR.

LA MUSIQUE

MUSIQUE CONTEMPORAINE A AIX-EN-PROVENCE

La seule justification profonde d'un festival, quel qu'il soit, est de faire du nouveau, du rare, de l'exceptionnel ; pour la musique, de monter soit des œuvres récentes, soit des ouvrages classiques oubliés ou négligés d'une part, et d'autre part de réunir des interprètes et des distributions tels que les organisations musicales permanentes ne peuvent le faire tout au long de l'année.

C'est là un principe qui n'est pratiqué que très timidement par la plupart des festivals français. Certains, même, le perdent complètement de vue — s'ils ont jamais considéré la question sous cet angle. Ce n'est toutefois pas un reproche que l'on puisse adresser au festival d'Aix-en-Provence qui, depuis ses six années d'existence, a toujours monté, dans des conditions supérieurement intéressantes, des spectacles lyriques avec lesquels ceux de nos théâtre subventionnés sont, hélas ! loin de pouvoir rivaliser, et ont organisé des auditions d'œuvres ne figurant jamais au programme de nos routinières associations symphoniques. Par ailleurs, Aix était un des seuls festivals français à jouer un peu de musique contemporaine digne de ce nom. Mais, malgré la *Turangalila-Symphonie, le Château de Barbe-Bleue,* ou *la Guirlande de Campra,* il faut bien dire que ses réalisations dans ce domaine restaient jusqu'à maintenant assez discrètes.

Cette année, la direction du festivel a, au contraire, accompli sa mission dans sa totalité en organisant d'une façon systématique — et non plus timide, ni fortuite — des auditions de musique contemporaine, et en particulier d'œuvres nouvelles ; plus encore, d'œuvres commandées et composées spécialement pour le festival 1953. C'est ainsi remplir idéalement son rôle et sa fonction lesquels sont non seulement de faire connaître au public la musique nouvelle, mais de susciter, auprès des compositeurs, la naissance de celle-ci.

Quatre concerts, dix-huit œuvres dont six « premières auditions mondiales » commandées pour la circonstance (Henri Sauguet, Werner Egk, Goffredo Petrassi, Maurice Le Roux, Maurice Jarre), quatre premières auditions en France d'œuvres toutes récentes (Marcel Mihalovici, Arthur Honegger, Gian Francesco Malipiero, Darius Milhaud), et huit auditions d'œuvres datant déjà de quelques années mais très rarement jouées encore que constituant en quelque sorte des classiques de notre temps (Igor Strawinsky, Arnold Schönberg, Anton Webern, Béla Bartok, Albert Roussel, etc...) : tel est le bilan de ce que nous a offert le festival d'Aix lequel a ainsi pris une initiative qui ne l'avait jamais été dans aucun autre festival français.

D'après les noms ci-dessus énumérés, on peut donc voir que, sans prétendre brosser un panorama complet de la musique contemporaine — ce qui eût été impossible — ces quatre concerts nous présentaient cependant un ensemble d'aspects suffisamment diversifiés dans le temps, dans l'esthétique, et dans la technique, pour constituer un tout, et pour permettre à l'auditeur de se faire une idée assez précise de la physionomie musicale de ce dernier demi-siècle, époque où les révolutions et les évolutions ont été très profondes. Avec Schönberg, Strawinsky, Bartok et Webern, nous avons affaire aux grands précurseurs. Avec Milhaud, Malipiero, Poulenc, Mihalovici, Sauguet, Egk, Honegger, c'est la génération plus jeune, mais déjà parvenue à maturité. Avec Petrassi, Le Roux, et Jarre, ce sont les tout nouveaux venus, ceux qui cherchent — ou ont à peine fini de chercher — leur voie en s'efforçant de trouver une solution au problème de l'évolution actuellement en cours.

Sur les premiers, je ne m'appesantirai guère ici, faute de place. Le *Dumbarton concerto* et les *Danses concertantes* de Strawinsky, de même que la *Sonate pour deux pianos et percussion* de Bartok demeurant vraiment ces chefs-d'œuvre classiques de notre époque auxquels je faisais allusion plus haut. La *Kammersinfonie* op. 9 de Schönberg, en dépit de son agrément post-wagnérien et post-mahlerien, est plus une partition de musée qu'une partition de concert, ceci dans la mesure où, ressortissant encore à une esthétique désuète en son temps, son chromatisme, en pente vers l'atonalité, en fait, dès 1906, une œuvre de transition annonciatrice du futur dodécaphonisme schönbergien, lequel exaspérera ou exaltera les compositeurs des générations d'aujourd'hui. Et le *Concerto pour neuf instruments* op. 24 de Webern, dont c'est la première audition en France, possède, tout à la fois, comme la plupart des œuvres de la sainte Trinité du dodécaphonisme viennois, l'avantage et l'inconvénient de proposer aux jeunes musiciens qui sont maintenant tentés par la technique des douze sons, un exemple éblouissant mais, hélas ! bien difficilement égalable, voire seulement approchable !...

Je ne peux pas non plus m'arrêter à certaines œuvres déjà anciennes des musiciens du second groupe telles que *Aubade* de Francis Poulenc, partition qui continue de proclamer fièrement sa poétique et sensuelle impertinence *post-Groupe des Six*, qui

n'a pas une ride, et qui, au milieu d'œuvres construites avec une volonté que les auteurs ne cherchent nullement à dissimuler, conserve une adorable spontanéité ; ou bien telles que les superbes et implacables *Études pour piano et orchestre* de Darius Milhaud qui stupéfient, aujourd'hui encore après trente ans, par leur force et leur jeunesse.

C'est surtout sur les premières auditions d'œuvres récentes que je voudrais insister. Celle qui nous était proposée tout d'abord, la *Sinfonia giocosa* de Marcel Mihalovici, est due à une commande que le grand chef bâlois Paul Sacher fit il y a deux ans à son auteur — c'est d'ailleurs l'occasion de remarquer que Paul Sacher, lequel met inlassablement et si généreusement son talent et ses moyens matériels au service de la jeune musique, n'est, en pratique, jamais invité à diriger en France, ce qui est d'une invraisemblable désinvolture ! La *Sinfonia giocosa* de Marcel Mihalovici est une partition dont le titre indique suffisamment le caractère. C'est une œuvre joyeuse en effet, œuvre de liberté et de détente qui contraste avec les ouvrages plus drus, plus denses, plus touffus que nous propose d'ordinaire ce compositeur. Mais celui-ci — et c'est en quoi, à mon sens, réside ici sa réussite — a su conserver cette divertissante souplesse d'invention tout en ne reniant rien de ses habitudes de pensée et de langage, de la rigueur d'écriture et de composition qu'on lui connaît. Dans ces deux mouvements, *Allegro giocoso* et *Tema con variazioni*, on remarque aussi que sans faire usage d'aucun élément folklorique textuel, une très nette saveur de terroir se fait sentir dans ces pages d'un compositeur qui montre par ailleurs des habitudes chromatiques assez marquées.

Du musicien bavarois Werner Egk, on a entendu deux *airs* pour *soprano coloratura* composés spécialement pour le festival d'Aix et la prodigieuse cantatrice qui les interprétait, Pierrette Alarie. Werner Egk a souvent été inspiré par des textes ou des sujets français. C'est à nouveau le cas ici dans ces deux *airs* écrits sur des poèmes en prose empruntés à l'anthologie d'André Lejard, *la Femme et l'amour*. Le premier est de Paul le Silentiaire *J'ai vu, moi, des amants bien épris;* le second, d'un anonyme, *Romance du Comte Olinos et de Blanche Fleur*. Le premier, *chanson*, et le second *romance*, mais, en fait, Werner Egk a traité l'une et l'autre dans le caractère de la *ballade* ancienne. Ballade d'un genre un peu particulier puisque, au souci de trouver l'ambiance poétique convenant à ces proses, le compositeur a ajouté celui de tirer parti, dans le domaine de la virtuosité la plus transcendante, des plus extrêmes possibilités vocales de l'artiste à laquelle ces deux *airs* ont été dédiés. Il est parvenu à réussir tout cela d'une façon très remarquable, sans pour autant négliger les exigences prosodiques d'un texte particulièrement périlleux à cet égard.

Composée également tout exprès pour le festival la *Récréation concertante* de Goffredo Petrassi qui est, à côté de Dallapiccola, à la tête de la jeune école italienne actuelle. L'intérêt de sa production, qui est déjà considérable pour un artiste n'ayant pas encore atteint la cinquantaine, consiste dans le fait que Petrassi,

tout en s'étant assimilé les conquêtes les plus récentes du langage musical (le dodécaphonisme en particulier), tout en ayant tendance à se libérer de certaines conventions tonales et mélodiques, par conséquent tout en étant un homme en marche avec son temps, reste cependant un des représentants les plus typiques des traditions séculaires de son pays. Il ne s'est pas servi des techniques nouvelles comme de fins en elles-mêmes, mais au contraire les a mises au service d'un équilibre et surtout d'un lyrisme essentiellement latins et reflétant l'âme permanente du génie italien. La *Récréation concertante* est particulièrement caractéristique de cette attitude, attitude qui est bien réconfortante à considérer dans la période d'incertitude que nous traversons, par la façon dont Petrassi sait, avec invention et originalité, concilier l'ancien et le nouveau. On y remarque également la subtilité de l'instrumentation, l'ingéniosité de ses trouvailles sonores, ce qui est d'ailleurs une des caractéristiques principales de l'école actuelle dans son effort très frappant pour développer les possibilités du matériel musical traditionnel.

Ce souci d'exploitation à l'extrême des ressources sonores, nous le retrouvons sous une autre forme dans l'œuvre nouvelle qui nous était offerte au concert suivant, les *Mouvements en relief* de Maurice Jarre, compositeur âgé de moins de trente ans qui est actuellement directeur de la musique au Théâtre National Populaire (à ce titre, on lui doit les musiques de scène du *Prince de Hombourg*, de *Nucléa*, de *Meurtre dans la cathédrale* et de *Lorenzaccio.*) Dans ces *Mouvements en relief*, il s'agit de « musique stéréophonique » c'est-à-dire d'une musique dans laquelle l'auteur a cherché à créer un relief sonore à l'intérieur de l'orchestre en réalisant des déplacements de sons, des perspectives instrumentales par accouplements d'instruments différents, et des superpositions de temps et de rythmes contraires. L'idée est évidemment séduisante, mais il semble qu'ici de cette accumulation complexe d'éléments opposés, ne naisse qu'une impression de grisaille, ces effets s'annulant en se totalisant, ce qui est évidemment assez loin de ce relief recherché par l'auteur. Ce luxe d'astuces sonores est d'autant plus décevant que les idées rythmiques mises à leur service sont assez banales et ne témoignent pas d'une invention bien originale avec leurs souvenirs du jazz et de Strawinsky. Idée intéressante, réalisation semble-t-il insuffisante.

Par contre ce n'est pas une insuffisance de réalisation que l'on pourra reprocher à Maurice Le Roux dont on écoutait au même concert *le Cercle des métamorphoses*. A peu près contemporain du précédant, Maurice Le Roux est un de ces jeunes musiciens qui, après avoir passé par l'enseignement de Messiaen et de Leibowitz, ont redécouvert récemment le dodécaphonisme schönbergien. Mais à l'inverse de la plupart de ses confrères italiens, allemands ou suisses qui n'admettent le système qu'avec beaucoup de liberté, lui, à l'exemple de Pierre Boulez, recherche de nouvelles contraintes et se charge de chaînes encore plus perfectionnées. Chose curieuse, en dépit de cette sorte de gaucherie auditive qu'une telle rigueur de rédaction donne à sa musique, Maurice Le Roux aboutit souvent

à une sorte d'impressionisme sonore, non au bruit abstrait. A ce titre, on pourrait dire que nous avons affaire ici à un coloriste, ce qui est parfaitement dans la tradition française. Mais là encore, on se demande si un tel luxe de complications et de combinaisons, paraissant souvent arbitraires et chinoises, est bien nécessaire, et si les mêmes effets ne pourraient pas être obtenus par des moyens plus simples et plus logiques que ces jeux d'écriture promus au rang de morale musicale. *Le Cercle des métamorphoses* exploite à l'extrême les possibilités de développement suscitées par la fonction sérielle au cours de cinq variations successives dans lesquelles tous les éléments (temps, durées, attaques, nuances, rythmes, mélodies, harmonies) sont compressés, distendus, superposés, juxtaposés suivant un jeu dont la fameuse figure magique *abracadabra* ne peut donner qu'une très primitive idée. Sur le plan de l'écriture, la réalisation de Maurice Le Roux semble d'une grande ingéniosité et d'une rigueur à peu près impeccable. Mais dans la trame de ces mots croisés sonores, il y a des cases noires, des trous qui, s'ils ne sont pas théoriquement perceptibles à la lecture, sont singulièrement sensibles à l'audition : chose curieuse chez quelqu'un qui obtient par ailleurs des effets sonores si étonnamment moirés. Et c'est là où, précisément, je crois que ce système parfait boite quand même. Et l'on en vient ainsi une fois de plus à penser que l'avenir de la musique à douze sons organisée en la méthode sérielle ne peut être, sauf exception, que dans un assouplissement de cette discipline sérielle et non pas dans une exaltation toujours plus grande, toujours plus totale des possibilités de la fonction sérielle appliquée à la musique jusqu'aux moindres éléments qui la composent. Néanmoins, ces réserves étant faites, il est incontestable que l'on est ici en présence d'une réalisation qui est intrinsèquement valable, si elle ne l'est pas extrinsèquement.

Avec l'œuvre nouvelle d'Henri Sauguet — autre commande du festival — nous voici dans un univers musical tout différent. Il s'agit d'un *concerto pour violon et orchestre* sous-titré « Orphée ». Le compositeur a précisé en effet qu'en écrivant son œuvre il a imaginé que le violon y tenait le rôle du personnage charmeur d'Orphée en présence d'un orchestre symbolisant l'élément en quelque sorte animal à vaincre et à séduire, mais sans que dans tout cela il soit le moins du monde question de musique à programme descriptive ou imitative. L'auteur dit également avoir voulu donner à son œuvre une entière liberté et ne se soumettre à aucun système, à aucun plan préconçu. En fait, c'est un grand morceau d'un peu plus de vingt minutes qui se joue sans interruption, mais qui peut se diviser suivant les compartiments traditionnels du concerto avec une *Introduction et Allegro*, un *Andante*, et un *Finale*, et qui reprend même des conventions telles que la cadence de haute viruos ité. Du point de vue de la physionomie physique de l'œuvre, onqy remarque d'abord les tournures d'un certain mélodisme poétiuue si particulier à Henri Sauguet et qui font de sa musique quelque chose de si personnel ; on y trouve également, comme dans la plupart de ses dernières œuvres, des formules d'accompagnement et de rythmes qui révèlent une certaine influence strawins-

kyenne ; enfin, on y relève l'évident souci de rechercher une certaine couleur atonale (sans que le dodécaphonisme ait rien à voir ici) aussi bien dans quelques dessins mélodiques que dans une sorte d'indécision harmonique — n'est là un élément nouveau qui s'introduit dans la musique d'Henri Sauguet : est-ce pour se mettre au diapason des œuvres avec lesquelles ce concerto avait à voisiner dans ces programmes? Est-ce venu naturellement? C'est ce que les œuvres suivantes de Henri Sauguet nous diront. Dans son ensemble c'est là une partition fort jolie, mais qui aurait peut-être gagné à être moins développée.

Ces quatre concerts, qui se donnaient dans l'excellent auditorium constitué par la cour de l'hôtel de Maynier d'Oppède, étaient dirigés par Paul Sacher, Hans Rosbaud, et Ernest Bour qui, à la tête de l'Orchestre de chambre de la Südwestfunk, ont accompli un travail de mise au point d'autant plus remarquable et magnifique que l'ensemble de ces œuvres nouvelles présentait de redoutables difficultés d'exécution. Cette initiative en faveur de la musique contemporaine a donc été couronnée par la réussite, ce dont il faut féliciter les organisateurs du festival MM. Bigonnet et Dussurget d'une part, et d'autre part MM. Bischoff et Strobel qui ont conçu ces programmes et ont mis à notre disposition les splendides musiciens de la Südwestfunk.

CLAUDE ROSTAND.

PROMENADES

BAROQUISME ET MONSTRUOSITÉ

Cette année-là, tous les copains nous attendaient à la frontière de Behftie venus de partout à dos d'âne, dans des jardinières attelées de *jacas cascabeleras* (1) ou dans des chars de fortune tirés par des mâtins.

Nous accueillant avec les chaudes démonstrations de l'amitié espagnole, bourrant nos épaules et nos lombes de vigoureux *palmetazos* (2), ils étaient là tous les fidèles, les éternels : le bouffon Calabacillas, ou si mieux aimez, l'idiot de Coria, l'enfant de Vallecas, la femme à barbe de Tolède, la barbuda et son nourrisson, la naine Maria Barbola et son compère Nicolasito et aussi les éphémères, comme nous, ceux des pueblos et des ferias : Cita la Sorcière, Marco de la Macarena, Ramon le *limpia bota* (3) de Trujillo, les niños canarios et Modesto le nain sycophante de *las Batuecillas* (4).

Mais, dira-t-on, vous ne faites amitié qu'avec des nains, des idiots, des monstres et autres déshérités. Ce sont nos grands d'Espagne

(1) *Jacas cascabeleras :* juments à grelots.
(2) *Palmetazos :* coups donnés du plat de la main.
(3) *Limpia bota :* cireur.
(4) *Las batuecillas :* village des Hurdes.

— on a ceux qu'on peut ou qu'on mérite. D'ailleurs, les grands authentiques n'aimaient-ils pas de s'entourer de ces monstres choisis? Ils se flattaient, par eux, d'échapper aux mensonges auliques et au conformisme de l'étiquette courtisane. En quoi sans doute ils s'abusaient. Car les nains passent pour très menteurs et il est un conformisme de la difformité. L'idiot offre plus de ressources. Que de fois, ah! penché sur le mystère de sa face stupide, ai-je senti dans l'eau trouble de son regard l'attirance d'un gouffre interdit à nos sondes, au fond duquel gît peut-être une réponse! Mon ami le Dr Ey, grand asilaire, assure que c'est en Espagne, dans la région de Valence, qu'apparurent les premiers asiles d'aliénés.

Je me hâte de voir là un signe insigne de la considération espagnole pour la folie envisagée comme manifestation supérieure de ce baroquisme dont aucun honnête homme ne se flatterait d'être dépourvu; considération pour les gestes gratuitement héroïques qui ailleurs où les pieds adhèrent plus lourdement au sol, passeraient pour insensés, sans objet et ne provoqueraient que haussement d'épaule et risée.

Le baroquisme est le désir téméraire de dépasser ses limites et de se jeter dans son œuvre avec un aveuglement génial. Il n'est pas une décadence, mais une aspiration vers une plus grande perfection que la perfection purement parfaite.

En tauromachie, le délire sacré du conclave ne culmine vraiment que lorsque le torero, en proie au baroquisme, tel qu'il vient d'être défini, provoque, augmente sciemment le danger hors de toute logique taurine *just a little too much* par amour du geste, de la gloire de l'arrogance. Il fait la preuve de sa valeur par l'absurde.

La grande création de l'Espagne, c'est l'absurde. En concevant les plans de leur cathédrale les chanoines du chapitre de Séville disaient : Construisons quelque chose qui fasse dire plus tard de nous que nous étions fous.

L'heure la plus espagnole du Quijote n'est-elle pas celle où le prosaïque Sancho, qui n'a pas en vain tété le lait de la folie, désespéré de voir son maître recouvrer l'entendement commun, s'efforce de le ramener dans la voie de la fiction et de la déraison?

Combien singulier je te désire! dit à son héros Baltasar Gracian.

★

On tient assez généralement les Espagnols pour exclusifs, que dire des hispanisants qui exagèrent les travers, excès et particularités de leur pays d'élection? Il faudrait faire le portrait de l'hispanisant qui dispute volontiers de l'ascétisme espagnol attablé devant un *museo de Tapas*, une montagne de *bocadillos;* pour qui les cornes ne sont jamais assez longues, les cigares jamais trop lourdement bagués, les véroniques jamais assez serrées, le *cante flamenco* jamais assez rauque ni assez profond, les yeux des gitans jamais assez verts, le quartier de la Macarena jamais assez fourni de mauvais garçons et celui de Santa-Cruz jamais assez fleuri d'œillets.

Parmi les souvenirs qui se pressent et nous oppressent, tâchons

à retenir, à épingler quelques aspects de ce merveilleux quotidien, monnaie courante de nos voyages. Et d'abord cette vapeur tellurique qui monte lourdement des arènes où le délire versatile des foules s'est pétrifié.

La mort est au balcon de la présidence. Dans les tendidos, una *chavalya* (1) fragile et parée, sur sa gorge d'enfant presse trois rangs de tripes.

Des toreritos, recrutés calle Aduana, préoccupés seulement de leur ligne, sans nul souci du danger, s'offrent pour nous, dans leurs costumes trop larges aux lumières éteintes, à des « toros » d'âge et qui savent.

Chez Juanito Eldorado, c'est le moment incomparable. Flanquée de la faraona et de la capitana, souples fleurs de cuadro flamenco brunes et grêlées, l'aveugle de Xérès, sorte de naine mafflue au front bas bossué de verrues — une naine qui a poussé trop vite — rugit, souffre, gémit son chant d'angoisse. Il sourd du plus profond d'elle-même, expire lentement pour s'enfler, s'étirer à perte de souffle et rebondir en cascade de la désolation, de la solitude et des crucifiantes amours.

Les bras courts et plissés de l'aveugle, épinglés comme des épaulettes, pendent immobiles de chaque côté de sa poitrine en proue.

*

Les oreilles bruissantes de cante jondo, le cœur levé aussi de tant de *paëllas*, de trop de *tortillas*, de maintes *corridas*, allons voir danser les gitans fardés en chemises roses.

Et pour nos péchés, baillons une aumône à la manchotte échouée dans la ruelle sur les marches de l'oratoire.

Sous son châle noir elle montre deux moignons cuivrés et ses pieds agiles tricotent délicatement un bas.

*

El embrujo de Sevilla ne tarde guère à exercer ses sortilèges. D'heure en heure je constate ses effets sur un jeune Parisien qui se transforme à vue d'œil en señorito andaluz.

Le premier jour, il abandonne sa cravate et arbore un œillet purpurin ; le second, sa poche laisse apparaître une brochette de *puros*, il adopte le chapeau cordouan ; le troisième, il est chaussé de bottes de cuir naturel artistement festonnées, il se commande une *jaquetilla* bleu sombre doublée de grenat. Il lui faut maintenant un cheval. Antonito, sorte de lad gibbeux qui ressemble au cher Dullin, accepte de procurer une monture — « un cheval très noble au pas portugais, assure-t-il ». — Le lendemain, nous assistons au lavage à grande eau, à quoi s'affairent trois palefreniers, d'une rosse couturée, mais d'humeur accommodante, et notre compagnon réalise enfin son cher dessein. Se mêler au paseo à la troupe des amazones parées, être distingué peut-être par la fille d'un riche ganadero. Nous faisons des vœux pour la réussite de

(1) *Chavalya :* équivalent de « petite môme ».

l'entreprise qui nous vaudrait peut-être un séjour dans quelque *finca* (1) princière.

★

A l'entrée des Sierpes (rue des Serpents) je prends le soleil, comme on dit ici, à une terrasse. Une petite vieille aux yeux incendiés me propose des billets de loterie. « *Sale Hoy! Iguales para Hoy. Quarenta mil duros por un durito* (2)*!* — Je n'en veux pas petite mère, mais si vous n'êtes pas trop pressée, faites-moi la grâce de prendre le café avec moi. » Le temps de s'apercevoir que l'offre est sérieuse, elle s'assied. Je veille à ce qu'elle ait assez de sucre, pas trop de lait. Je comble d'attentions l'aïeule dont le regard demeure beau et qui oublie un instant sa peine en racontant son passé. Elle reprend ses billets, poursuit son chemin : « *Sale Hoy! Iguales para Hoy!* » Au bout d'un instant elle revient : « Vous avez usé avec moi de tant de noblesse qu'en retour je vais vous donner un conseil. Faites attention avec les filles. (Son œil se plisse de malice.) Je suis, par mes affaires, bien au courant de tout ce qui se trame ici. Ouvrez l'œil. »

Dans la baraque foraine qui suit les *ferias*, Manolete, torero d'épopée, a droit à la consécration suprême, à la dévotion, au défilé recueilli des foules naïves ! Au panthéon de toile peinte des gloires taurines, son effigie de cire verdâtre a remplacé celle dédiée successivement à Joselito, Granero, Sanchez Mejias, autres martyrs de l'arène.

Pour commémorer la naissance cordouane du héros, la baraque arbore maintenant sur sa façade la colonnade de la célèbre Mezquita où voici cinq ans, lors du pèlerinage cervantin, pour les besoins d'une cause éphémère qui, du moins, eut un effet durable, nous créâmes le verbe *dulcinear* (3).

L'occasion nous est ici donnée d'en faire publiquement l'aveu solennel à notre ami Julio Casares, secrétaire de la Real Academia.

★

Le monstre qui assez généralement cause effroi ou pitié est en Espagne plus aisément toléré qu'ailleurs. C'est qu'on y prise plus que partout l'excessif, les contrastes aigus, l'individualisme dans ses aspects les plus forcenés.

Le peintre espagnol, qu'il en ait ou non conscience, tente avec les moyens de son art d'expliquer les contradictions de l'énigme espagnole.

L'intérêt qu'on lui voit manifester pour les monstres, idiots, ou bouffons, ne procède-t-il pas d'une curiosité supérieure née de l'obscur pressentiment que de ce côté, par ce biais, on trouvera peut-être à cette énigme une explication?

Le pèlerin des *ferias* aime à retrouver, en leur fruste baraque,

(1) *Finca :* propriété.
(2) Mélopée des marchands de billets.
(3) *Dulcinear :* définition suggérée : s'échauffer l'esprit à l'occasion d'un amour réel ou imaginaire.

les *Niños Canarios*, trois frères, deux garçons, une fille, entre treize et seize ans, pesant chacun déjà dans les 150 kilos, « présentés par leurs parents et frères normaux. »

Trois masses de chair, assises à la turque, en barboteuses fleuries, caquètent et se gavent sans répit sous l'écriteau « suppliant le public de ne pas taquiner les enfants ».

La mère, de visage agréable, est grosse de nouveau. Qu'élabore-t-elle? Le monstre est plus rentable *Viva tu mare* (1)!

Ces enfants sont la réplique vivante et plus prospère de celui qui servit de modèle à Juan Carreño pour ses tableaux jumelés, « le monstre vêtu » et « le monstre nu », où Goya prit l'idée de ses *Majas* couplées.

Le goût du monstre qu'atteste de Vélasquez à Zuloaga, de façon quasi constante, la peinture espagnole n'est point le fait, à notre sens, d'une prédilection morbide, mais bien plutôt la confirmation des rapports de bon voisinage entretenus avec la monstruosité, si normalement intégrée au quotidien, la reconnaissance de son droit de cité.

En Espagne, la monstruosité n'effraye guère, car on la tient pour ce qu'elle est en effet, une manifestation du baroquisme de la nature. Le monstre circule comme tout un chacun, étale tranquillement sa spécialité, sa personnalité tératologique. *Monstruo* devient le qualificatif suprême, l'adjectif cime, celui qui naturellement se propose et s'impose lorsque la vertu des autres se trouve épuisée. C'est ainsi qu'à bout d'épithète pour désigner la pureté de son style, Manolete était couramment appelé le Monstre.

La réalité, souvent, dépasse le réalisme, voire même ce que l'on put nommer un temps surréalisme. Dans une rue populeuse, un nain devant nous taquine une fillette hydrocéphale et aveugle. Le couple est secoué d'une joie sauvage. Dans une vitrine, audessus d'eux, sanglote le cœur transpercé de la « Vierge aux couteaux ». La scène se passe rue des Angoisses. Rien n'y manque.

Le Baroque, il faut se défendre de le découvrir partout. Dans l'étagement des *paellas*, dans les motifs plateresques qui déroulent leurs volutes compliquées au faîte des palais, au fronton des armoires, au bord des lits, au dos des chaises, dans les pâtisseries meringuées savamment étagées, dans les volutes de savon de mon barbier salmantin, compliquant d'arabesques l'architecture de mousse que festonne le blaireau au rythme d'un fandanguillo. Pour rien, pour le plaisir : cela ne devient de l'art qu'à partir de la gratuité.

Baroquisme encore le fignolage du cireur faisant claquer d'un bruit sec la flanelle sur le cuir, ivre de se dépasser en prestesse, en luisance.

ROGER WILD.

MAJORQUE

Palma.

Blanche et verte, la tente de la terrasse au bord du paseo qu'on appelle encore le Borne, c'est-à-dire le lieu des tournois où s'affrontaient les chevaliers majorquins. Blanc et vert, le pavillon de

(1) *Viva tu mare* : forme populaire de « vive ta mère ! ».

la fraîcheur. Les camareros à veste blanche et cravate jaune vous servent avec un style et une courtoisie dont on demeure étonné. *Una gaseosa y un refresco de limon con hielo...* Nous resterons là un long moment. Des lanternes pleines de fruits au-dessus de nos têtes. Les lanternes de Pomone, nouvelle figure après celle trop ancienne des cornes d'abondance... C'est que les déesses elles-même savent ici se faire dociles. Elles se contentent de soins aimables, des louanges qu'on célèbre de leurs dons depuis des siècles et de la facilité du ciel. Déesses dociles comme la goélette qui appareille en décrivant un grand cercle, le même mouvement que les mouettes quand elles s'envolent de la bouée où elles se laissaient balancer à peine, à petite houle en vue de la tour blanche du sémaphore qui répond rituellement, pavillon d'accueil pour pavillon de salut. La goélette fait son chemin entre les voiles aiguës et les focs qui, depuis tel vers infailliblement en mémoire, picoteront éternellement les mers. En route coutumière vers Puerto de Alcudia, de l'autre côté de Majorque, vers Ibiza, vers Alicante peut-être. Sur la hauteur, la tour majeure du château de Bellver s'éveille au soleil. Des nageurs plongent et remontent, l'écume aux dents. D'autres plus jeunes jouent avec une étoile flottante comme les dauphins des mosaïques. Dans le grand verre de citronnade, le morceau de glace fond lentement. Gagnant le large, la goélette n'est déjà plus au loin que les trois mâts très fins, à peine visibles. Et voici que soudain éclatent sur l'horizon une, deux, trois voiles blanches. Le temps de poser un regard sur les autres voiliers à quai chargeant leurs marchandises au mât de charge, la goélette a disparu. D'autres la suivront bientôt. Si typiques qu'ils soient, cousins de Poséidon et de tous les dieux salés ancrés dans les criques, les équipages sont de pirates débonnaires et de gentils corsaires. Ils jurent abominablement par la Vierge Noire de Montserrat, en Catalogne. Ils pourvoient à d'étranges courses :

« L'Ange d'Alicante annonça quinze balles de tabac à Maria de Mahon et dix jours plus tard (ou plutôt dix nuits...) elles étaient enfouies dans son magasin secret, sous cent sacs de plâtre par l'opération de l'équipage. » Une part du profit ira par reconnaissance à *las limonas de la parroquia* et devant tel Christ navrant en robe de brocart brûlera bientôt un gros cierge de cinquante pesetas. On connaît ses devoirs...

San Gabriel, Flor del Mar, San Miguel, goélettes les bien nommées, des servantes des ports, amies des baies et des criques où les matelots viennent, en théories antiques, faire provision d'eau, portant de grandes jarres sur l'épaule pour en emplir le canot lourdement chargé à ras-bord. Parfois, du haut des falaises, les rares bergers les aperçoivent, qui bivouaquent sur une plage de galets : une dizaine de figures rouges autour d'un feu. La lune, ces nuits-là prend sa face d'Hécate et affile ses cornes. Craintifs, tapis derrière leur muraille de laine, les bergers écoutent rouler quelques traits de guitare entre deux vagues qui s'écroulent puis avalent une grande gorgée de galets. En bas, deux ou trois voix s'unissent puis une autre surgit comme s'énerve la guitare. Mais c'est peut-

être tromperie. On ne peut se fier à ces hommes de la mer. Qui hante trop de rivages en prend des mœurs pillardes et ne craint point la Justice, sinon celle de Dieu et de la mer. Mieux vaut pousser les moutons vers les hauteurs entre les touffes d'aloès. Mieux vaut confier au recoin de quelques vagues masures, les bêtes de plusieurs troupeaux toutes rassemblées. Dans cette grande toison, les bergers creusent une clairière et y allument un feu. A eux de s'assembler aussi autour des tisons et de chanter, mais un chant paisible et murmuré. La lune claire monte à peine, cette nuit, dans le ciel sans un nuage. Elle n'a recours que de se voiler derrière la tour ronde, vestige presque intact d'anciennes fortifications sarrazines. On les appelle les « tours du More ». Parfois, pendant les rares tempêtes de l'hiver, les troupeaux et les bergers y prennent refuge, jouant les mécréants de rapine et les émirs dans la tour sonore.

En bas, dans la crique, autour du feu de bivouac, le chant s'est tu. Sombre sur sombre, qui donc apercevrait la goélette sans aucun feu comme dans les mauvaises histoires? Les matelots ne chantent plus. Dans leurs écuelles, ils lampent la soupe au riz parfumée de dentols, de rascasses, de dontzelles et de massots pêchés à la « fitora » qui est un trident comme celui du maître des flots. Empoignant les gargoulettes, se les passant de main en main ils boivent à la régalade. Elle est de terre affinée, et presque glaciale à la nuit. Et déjà des matelots s'enveloppent de grosses couvertures et s'endorment.

Rassurés, les bergers entament aussi leur repas nocturne. Il n'y aura point de rapt cette nuit. Les bêtes sont en sûreté. Sans un mot, les hommes se partagent un fromage qui sent la brebis plus encore que leurs bêtes. Mais pas plus qu'eux-mêmes dont les mauvaises langues de la côte et des villages, tous gens jeteurs de sorts, disent qu'ils sentent si fort qu'ils ne trouvent femme que parmi les veuves et les trop laides. Mais eux ne se font pas faute non plus de répliquer que... On n'en finirait pas de rapporter ces combats d'invectives à la grecque où les langues aiguisées remplacent le fer (mais combien plus dangereuses encore). De famille à famille, de village à village, d'île à île, le combat s'éternise. Il emprunte les mêmes armes, les mêmes arguments. Il cherche au même point le défaut de l'adversaire. Il sait les mots qui pénètrent droit et profond dans les chairs, les mots qui font souffrir comme des échardes. Mais il sait faire trêve, pactiser avec lui en certaines occasions et rencontres. Et peu s'en faudrait sans doute, que comme aux temps antiques, on échange encore des otages, Il ne s'agit plus d'hommes mais d'offrandes à l'alcade ou au clergé qui sont arbitres et garants de la paix. Ou bien la remise des otages est devenue rite incompréhensible au profane : échange d'une relique, d'une amphore de vin précieux, d'une gerbe des plus beaux épis, d'un sac de pièces d'or. Qui connaît ces rites déchiffre facilement l'âme humaine.

Des barcasses ont mis à la voile et jouent avec le vent dans l'avant-port. Il y a maintenant quantité de gens sur le môle. On attend le courrier de Valence qui escaladait ce midi à Ibiza.

Sur les dalles du quai, les longs filets bruns sont étendus et, la tête sous de grands chapeaux de paille ou des mouchoirs noués à la pirate, les pêcheurs ramènent les filets. Plus loin sont alignés bord à bord les chalutiers jaunes et rouges. Assis à la porte de sa guérite un douanier dort et un groupe d'enfants s'approche de lui, très près, tout près. Plusieurs portent une longue paille et lequel osera chatouiller le dormeur?

★

Soller.

C'est le règne étagé de l'arbre de Minerve, les assises d'un peuple de sages bruissants de cigales. Ils enroulent leur tronc du même mouvement que les philosophes des collines pour rejeter, par-dessus l'épaule, un pan de toge crasseuse, le même qui recueillait tout à l'heure les fruits glanés aux branches, les figues, les fèves et le fromage. Ou bien ils assistent sans passion à quelque tragédie attique. Les sages spectateurs se recueillent. La scène est vide pour l'instant. C'est la baie profonde et transparente. On attend le chœur d'entrée des poulpes de Nérée, la déploration de la reine enlevée du rivage par les bras torses du Dieu, et qui se meurt du seul désir d'une gorgée d'eau douce.

Escaliers d'argent, hiérarchie de la contemplation. Les plus purs siègent-ils au sommet dans une légère nuée argentée qui se confond presque avec le roc gris? Les plus humbles frayent parfois avec les amandiers, avec les caroubiers des terres rouges, la vigne bondissante, même parfois avec les hautes tiges chevelues des maïs. Leurs racines se nouent, s'étreignent, entretiennent d'une terrasse à l'autre d'obscurs commerces. Elles détiennent des silex meurtriers, les figurines des lares, de petites lampes de terre cuite, seuls vestiges de toute une civilisation domestique. Les racines émergent comme des bras de pieuvres. Le pâtre boiteux leur jette son écuelle ébréchée. Assises éternelles des sages. Scène éternelle de la baie. Dans le vieux corps des arbres monte une sève morale et, dans la Lumière, le désir sans fin de donner aux âmes une forme divine.

Tout à l'heure, nous traversions encore la plaine et ses claires plantations d'amandiers. Sous les branches, les cabris des troupeaux détalent, apeurés par le passage du petit train électrique. La charrue laboure dès la fin août une terre si légère et gracieuse. (Parfois la charrue n'est autre encore que l'araire antique...) Alors s'approchait la montagne et l'on ne peut lui faire plus d'honneur mérité que de la comparer à la Provence des Alpilles, soulevée par le même démiurge panique que surprit le génie de Vincent Van Gogh. Terre de grandeur fidèle à l'homme.

« Venez tous, protecteurs divins de nos campagnes qui nourrissez les fruits spontanés de la terre et des hauteurs du ciel pleurez sur les semailles... » Toutes les invocations anciennes ont cours en ce pays. Ou plutôt elles sont superflues en ce cirque comblé à longueur d'année de toutes les fleurs et de tous les fruits. L'invocation a été entendue une fois pour toutes. Et elle a été exaucée pour toujours. Plonger par la voie en lacets vers cette capitale

de la fertilité, c'est plonger dans un bain de vergers insondables, interminables, c'est nager sous la houle des orangers, des citronniers, des pommiers magnifiques, des figuiers prodigues. Les grandes feuilles souples et claires des bananiers flottent comme les algues de bon augure, celles que guettaient les navigateurs comme premiers signes de la terre. La surface, une soie lucide. Et les fonds sont de thym, de fenouil, de fèves, de buissons d'artichaut à palmes dentelées. Ou de cresson douillet, d'oseille, de carotte. Les lances du laurier menacent le nageur. Le geai et la mésange jouent aux poissons volants. Tout est calme, sûr et silencieux. Il n'y a pas une ride à la surface. Et l'on aimerait soudain que quelque passage troublât ce calme et ce silence. Mais non. Cette eau végétale est une âme sans faute et sans désir. Dans ces eaux d'abondance, la petite ville immerge ses maisons plantureuses, ses monastères de Sainte-Flore et de Sainte-Pomone, (les offices doivent y chanter d'étranges lit anies de la fécondité) sa place sous les platanes et la nouvelle façade prétentieuse et déplorable de l'église Cathédrale ainsi que d'autres constructions ecclésiastiques, ridicules à force de pierre massive et d'énormes 'grilles ouvragées. La même opulence satisfaite que celle de ce prêtre onctueux dans le train qui nous amenait à Soller. Tant d'insignifiance, rien qui, dans les constructions, séduise ou retienne est-ce là la rançon de tant de richesses?

Les feuilles des platanes commencent de tomber. Quelques métiers forains se sont installés sur la place, autour d'une fontaine. Des compagnies de ramiers se dandinent sur le rebord des multiples bassins. La gare toute proche assène des coups de cloche aigus dans l'air qui s'effraye un peu de vocalises plus aiguës encore : celles d'un chant flamenco dont la sauvagerie passionnée sonne faux ici, dans cette serre chaude et abondante. Aux terrasses des cafés, qu'un garçon s'emploie à refraîchir tout le long du jour, les hommes dorment le temps prolongé de la sieste devant des tables sans un verre. Dans l'ombre verte des patios, les femmes font au crochet des kilomètres de dentelle noire. Les enfants dorment sous le tulle des moustiquaires. Assises dans leur cuisine, la tête renversée appuyée au mur, bouche ouverte, les servantes sommeillent aussi. Une guêpe bourdonne autour d'elles. Un cri tout à coup. L'abeille vient de piquer la chair grasse. Mais rien ne répond à ce cri. Rien ne s'éveille. La guêpe s'envole prestement par la fenêtre pour la couleur d'une autre servante. Celle peut-être qui, au fond du jardin, expliquait à l'enfant à longue robe les ruses d'Aladin. Mais sa tête s'est inclinée sur la poitrine. Et l'enfant a couché la sienne sur les genoux de la jeune fille.

La terre et le soleil travaillent.

JEAN-PIERRE FOUCHER.

LA BIBLIOTHÈQUE DE MARCEL PRÉVOST

La gloire des romanciers serait-elle aussi précaire que celle des poètes? Il n'est que de citer ces noms incontestés au début de notre siècle : Bourget, Prévost, Estaunié, pour reconnaître que la

plus vaste audience et la plus éclairée n'ont pas préservé ces romanciers des variations imprévisibles de la sensibilité, des caprices de la mode et du goût.

Pourtant, tous trois ont cru porter un témoignage sur la société de leur temps. Édouard Estaunié, en particulier a dressé de la province française le portrait le plus juste et le plus nuancé sous une apparente grisaille.

Bourget et Prévost, principaux tenants, avec Barrès de la réaction contre le naturalisme, se sont eux efforcés de dépasser l' « esthétique du constat » et d'étendre leur registre de romanciers et de moralistes.

Bourget est redevenu. aux yeux du grand public, l'auteur du *Disciple* et des *Essais de Psychologie* grâce à l'ingénieux et brillant plaidoyer de Jacques Laurent. Car les seuls anniversaires ne suffisent pas à ramener l'attention sur ces idoles aux pieds d'argile que le silence suffit à renverser. Mais parfois la piété de leurs fidèles, au lieu de s'exprimer par l'apposition d'une plaque, nous introduit dans l'intimité d'un écrivain, dans son laboratoire, c'est-à-dire dans sa bibliothèque.

En acceptant l'invitation des proches de Marcel Prévost qui ont rassemblé en Sologne sa bibliothèque pour la mettre à la disposition d'un « Centre de Culture littéraire pour l'éducation technique » une curiosité assez perverse me poussait : n'était-ce pas l'occasion de surprendre les secrets de fabrication d'un maître délaissé et de découvrir ainsi les secrets motifs de cet abandon? N'est-ce pas, en examinant ses esquisses, ses carnets, ses livres souvent feuilletés, que je décelerais quels ferments ont eu si vite raison de la fresque en même temps que je découvrirais quelques fragments miraculeusement épargnés?

★

Edmond Jaloux a résumé en une phrase toute la fortune et l'infortune de Marcel Prévost : « Rien n'est plus difficile que de juger l'œuvre d'un écrivain qui a eu un grand succès de son vivant et meurt à un âge avancé. »

Il semble, en effet, que Marcel Prévost, né sous le Second Empire, et mort en 1941, ait eu le temps d'épuiser toutes les consécrations qu'un romancier puisse souhaiter : celle d'abord d'un vaste public dont témoignent les dix millions d'exemplaires vendus de son vivant ainsi que les innombrables lettres et confessions de lecteurs.

Entré à l'Académie au début de ce siècle à peine âgé d'une quarantaine d'années, Marcel Prévost a aussi connu l'hommage explicite des esprits les plus exigeants, qu'il s'agisse d'un Bergson lui accordant : « Une psychologie aiguë où se manifeste dans toute sa force le don que vous avez toujours eu de créer du vivant », de Valéry, de Fargue qui mettait très haut *La Fausse Bourgeoisie* ou de critiques aussi perspicaces que Brunetière, Vanderem et Edmond Jaloux.

Les romanciers d'entre les deux guerres, qu'il s'agisse de Colette, de Montherlant, de Daniel Rops, de La Varende, trouvaient en

Marcel Prévost (qui fut l'un des premiers à célébrer sans aucune restriction le génie de Marcel Proust) un aîné bienveillant.

Enfin, il faut signaler que Marcel Prévost, polytechnicien, possédait une vaste culture scientifique qui s'alliait chez lui avec un goût très vif des « Humanités ». Traducteur d'Ovide, Marcel Prévost confrontait chaque jour la version grecque de l'Évangile avec la Vulgate. Cet érudit se passionnait pour les questions de poésie pure. Comme l'a dit Valéry : « Il avait de ce qui constitue l'essence et la perfection de cet art l'idée la plus exacte. »

Sa bibliothèque est aujourd'hui réunie par des mains ferventes dans une belle demeure campagnarde de Sologne, au milieu d'étangs mélancoliques, de villages où « le Grand Meaulnes » semble toujours à la recherche du vert paradis des amours enfantines. On y accède par ces routes plantées de grands arbres solennels où des lapins effarés semblent monter la garde le long des haies et où les geais et les faisans traversent le feuillage d'un vol lourd. Elle dépend d'un centre de recherches agronomiques. Les jeunes élèves qui ont le teint vif, la démarche rapide des garçons qui font leurs études en plein air, auront désormais, pour s'évader de leurs préoccupations quotidiennes, cette admirable somme de pensée, de rêverie et de musique constituée patiemment au cours de tant d'années par Marcel Prévost.

Les historiens, les moralistes, les Pères de l'Église et les Mystiques y tiennent une place importante, (ce romancier que l'on a accablé sous les épithètes de mondain et de frivole, n'était certes ni l'un ni l'autre) près des poètes latins et des philosophes grecs, à côté des rayons où s'alignent nos classiques et nos romantiques, les penseurs de la fin du XIXe siècle, Renan annoté presque page par page en compagnie de Balzac et de Stendhal.

Seuls les élèves les plus malicieux découvriront, caché au bord d'un rayon, ce dictionnaire des Anecdotes de l'Amour. Mais comme l'a dit Valéry à propos de Marcel Prévost, « l'Art du romancier témoigne, exige ou développe un goût particulier des choses de l'amour. » Si Marcel Prévost doit ses premiers, ses plus éclatants, ses plus faciles succès à cette voluptueuse méditation sur le plaisir, il serait injuste de le limiter à ces livres aux titres révélateurs : *Les Demi-Vierges, les Don Juanes, Sa Maîtresse et Moi, la Retraite ardente, Voici ton maître.*

Parmi les livres de Marcel Prévost rangés modestement à l'écart, ces jeunes scientifiques, assez ignorants de nos modes littéraires, pour ne partager ni les préjugés d'aujourd'hui ni ceux d'hier, découvriront des livres plus singuliers et bien faits pour démentir l'étiquette de « romancier mondain » ou de « Bourget moins dogmatique », accolée au nom de Marcel Prévost car Marcel Prévost est aussi l'auteur de *l'Homme Vierge.*

Je conseille aux jeunes romanciers sceptiques de rouvrir ce livre qui jaunit dans plus d'une bibliothèque provinciale. Autour d'un cas, encore plus difficile à traiter que celui dont Stendhal s'est approché dans *Armance* Marcel Prévost a construit un livre riche d'humanité où trois récits forment un curieux contrepoint ; qu'il s'agisse de la confession de la victime, de celle du séducteur ou des

aveux de l'homme vierge, Arnal, ces trois dépositions éclairent un aspect nouveau de ce problème psychophysiologique. Marcel Prévost en écrivant cette œuvre où la pureté est scandaleuse, a-t-il cédé à cette hérédité puritaine qu'il avait ignorée et dont il ne prit conscience qu'au milieu de sa vie?

« Le vrai romancier raconte les vies secrètes qui se réalisent en lui spontanément par l'union mystérieuse de ce qu'il voit autour de lui, avec ce qu'il sent en lui. » Cette phrase de Marcel Prévost, comme on comprend que Jacques de Lacretelle dans sa conférence sur le romancier et les personnages, s'en soit emparée pour établir, de Flaubert jusqu'à nos jours une sorte de voie royale du roman français. Comme l'a dit Jacques de Lacretelle, l'impassibilité du romancier est un mythe. A travers chaque masque le romancier cherche à mieux révéler son visage.

L'homme à succès que fut Marcel Prévost avait besoin, pour se confesser complètement, de cette dernière incarnation. Le théoricien attendri du plaisir (on chercherait en vain chez Marcel Prévost la moindre trace du cynisme glacé de Laclos ou de la joie infernale de Sade) sut revêtir l'âme d'un jeune Hippolyte et rendre son « refus » vraisemblable. Les peintres savent qu'il faut beaucoup d'art pour rendre certains « blancs »... on a reproché à Stendhal d'avoir plus escamoté que traité le sujet suggéré dans *Armance*. Marcel Prévost a su rendre ce « monstre » attachant, en dépassant son expérience et en appelant à son secours l'imagination et l'observation.

Cette conciliation nécessaire entre l'intuition créatrice et la mémoire scrupuleuse que Jacques de Lacretelle recommandait aux jeunes romanciers comme la condition même de toute œuvre authentique, Marcel Prévost, s'y est essayé toute sa vie mais c'est peut être dans les œuvres de l'automne qui n'atteignirent pas le public des *Anges Gardiens* ni des *Lettres à Françoise* qu'il y a réussi.

L'œuvre de cet « amateur de femmes » de ce Don Juan au cœur sensible dont Gabriele d'Annunzio célébrait en 1912 « la sensualité partout éparse, dorée presque juteuse, bien rare dans une œuvre de moraliste » survivra-t-elle par ce livre paradoxal : *l'Homme Vierge?* Quelle ironie ou quelle leçon de modestie pour les romanciers ambitieux et pour les successeurs de Marcel Prévost, dans le cœur changeant du public !

CHRISTIAN MURCIAUX.

CAFÉ PYERLOTI

Je viens de relire les romans turcs de Pierre Loti. Je me l'étais promis, à la fin d'un récent hiver, quand les hasards du reportage me conduisirent à Stamboul. Un jeune homme attaché à la littérature française évite malaisément le souvenir de Pierre Loti lorsque arrivé d'Asie-Mineure ou de Bulgarie, il débarque près du pont de Péra. Aussi, après quelques jours, je priai Sémiramis de me guider vers les cimetières fameux et le petit café. Elle accueillit cette idée avec joie car elle-même, en vingt années, n'avait pas

encore eu la curiosité de visiter les lieux d'Azyadé. C'était, je viens de le dire, à la fin de l'hiver. Quelques jours plus tard, Stamboul allait me révéler la douceur de son climat et toute sa poésie, dans les cours de la mosquée Sultan Sélim où, seuls, des envols de pigeons et le tintement de la sébille d'un vieux mendiant viennent troubler le silence ; dans cette maison aussi, sur la Corne d'Or, à Saladjak, où vit, parmi d'étonnants souvenirs, une grande dame, Balkis Tavad (tel est son nom de plume), habile à transcrire en un français exquis tel conteur turc et ses propres poèmes. Ah ! quel soir délicieux j'ai connu là quand auprès d'elle (cheveux bleus et ample manteau arabe rougeoyant), je regardai le soleil baisser à l'horizon, dessinant à contre-jour les minarets et les coupoles, frôlant parfois encore d'un brusque et pénétrant rayon le sommet de la Tour de Léandre ! Des canards sauvages, volant au ras de l'eau, la signaient de leur vol oblique, et du jardin, frais et secret, montait déjà l'arôme résineux des pins et des cyprès...

Mais, ce jour-là, nous partîmes en voiture pour Evoub. La boue était épaisse, le ciel peu engageant. Il me plaisait de voir ce site en ses couleurs hivernales. J'en avais lu tant de descriptions parfumées. Ainsi serait-il vraiment plus à moi.

Durant des kilomètres, dérapant sur la chaussée mal pavée, nous traversâmes des banlieues populaires. Parfois, à notre approche, un cortège funéraire se rangeait au long des murailles. A la mosquée, il y avait peu de monde. Les cigognes jacassaient dans les branches dénudées des arbres de la cour ; les fontaines étaient muettes. Un vieux guide voulut absolument nous montrer les trésors de son portefeuille : coupures de journaux, photographies de lui-même auprès d'hommes célèbres. Mais nous étions bien plus attirés par le spectacle d'une troupe en prière devant une niche grillagée. Un cercueil, à peine recouvert d'un méchant tapis, oscillait sur les épaules des hommes. Les femmes priaient à voix haute. A la fin, le guide nous entraîna vers les cimetières principaux, derrière la mosquée. Il égrenait pour nous des noms de vizirs et de pachas, devant des cénotaphes presque entièrement revêtus de lierre, et où le turban surmontait des colonnes brisées. Les bruits du village s'étaient perdus dans le vent, l'intime et funèbre beauté de ces lieux commençait à nous envahir.

Nous gravîmes des pentes. Étonnant paysage que celui d'Evoub ! Des tombes, des sépultures à l'infini, le long des chemins, dans les ravins, et des milliers de pierres, portant d'antiques inscriptions, précieusement calligraphiées en relief, à l'abandon, fendues, participant de l'oubli des morts qu'elles commémoraient. Auprès d'une fosse, nous retrouvâmes le cortège de tout à l'heure. Ce n'était pas de l'imagination : l'air mouillé charriait des odeurs de cadavres.

Au loin, maintenant, dans la vallée, tout au long de ce bras sinueux du Bosphore, nous cherchions en vain les aimables pavillons de bois, les maisons de campagne décrits par Loti. Des fabriques les ont remplacés, aux toits de tuiles rouges, aux cheminées fumeuses. Je me souviens, cependant d'une étroite étendue de fleurs jaunes, répandues sur un îlot. Nous montâmes plus haut toujours emboués vers le petit café où le jeune officier de

marine allait, vêtu à la mode turque, fumer le narghilé, rêver ses romans, guetter, peut-être, la venue d'une belle enveloppée de voiles... ou d'un garçon...

Il existe toujours, le petit café. La porte était fermée mais nos appels alertèrent un enfant qui nous ouvrit l'huis vermoulu. Nous avions espéré une tasse de café, de thé, un verre d'arak. Rien de tout cela. Nous cherchions Loti. Aux murs, la piété gardée à l'écrivain par les gens de l'endroit (ai-je dit que le café s'ornait d'une pancarte : café Pyerloti?) avait fait accrocher tout ce qui, dans leur esprit, pouvait le rappeler aux visiteurs. Et c'étaient d'antiques chromos napoléoniens, des copies de tableaux occidentaux, des armes. Au centre de cela : une photographie, un portrait du romancier et, récent, de son fils.

Nous grelottâmes quelques minutes dans la petite pièce. Nos souffles mirent de la buée aux vitres. Il était impossible d'arracher un mot intelligent au gardien, et le guide nous fatiguait par sa faconde et son boniment *ad usum britannicorum*. Nous partîmes, un peu déçus, et regagnâmes Stamboul par d'autres cimetières et le quartier des Gitans, près des antiques murailles. Cette visite ne nous avait rien appris sur Loti que nous ne soupçonnions déjà. Tout au plus, au détour d'un chemin, avions-nous pu l'imaginer, redescendant les pentes après un rendez-vous manqué, et croyant lire, dans les yeux entrevus d'une inconnue, tout un récit mystérieux et tragique.

★

Le pouvoir de cette ville est extraordinaire. On y passe comme indifférent, mais il suffit d'en être éloigné de quelques lieues pour la regretter intensément, pour l'imaginer plus belle qu'elle ne l'est, pour la réduire à ses éléments romanesques et pittoresques. Aujourd'hui, je dois faire effort pour me souvenir de la boue qui me crottait les souliers, du vent qui sifflait dans les rues tortueuses, de l'insipide activité des rues de Péra. Mais toutes les beautés que j'ai aperçues, sans doute du même regard rapide, je sens qu'elles vivent encore en moi, qu'elles s'y sont imprimées. Et c'est ainsi que je comprends Loti. Cette ville porte naturellement au lyrisme, elle invente pour vous des rythmes de phrases et des mots, des enchaînements de mots qui lui conviennent et à elle seule. On peut évoquer Rome, Paris ou Prague de cent manières. Byzance, Constantinople, Stamboul ; il faudra toujours, pour parler d'Elle, baisser un peu la voix, trouver des sonorités sourdes et légères. Pierre Loti a entendu ce langage de la cité, il a capté dans ses périodes bien, parfois trop bien balancées, son message précis.

Mais peut-être, après tout est-ce lui qui nous assourdit encore? Cette voix de la ville, que je crois deviner, n'est-elle pas sa voix? Nous tient-il encore sous le charme? Peut-être...

Benoit Braun.

LA FALAISE

I. A. Gontcharov, né en 1812, à Simbirsk, (Russie), est le maître du roman réaliste russe. Auteur de la Falaise, *de* Fregate Pallada, *l'un des meilleurs récits de voyage de la littérature russe, il n'est connu en France que par son roman* Oblomov.

Il est surprenant que son dernier roman, la Falaise, *commencé d'écrire avant l'abolition du servage (1861), classique aujourd'hui, et qui eut, dès sa parution, un succès retentissant, provoquant dans les moindres villes de l'Empire les plus vives discussions, n'ait pas encore atteint le public français. C'est pourquoi il nous a semblé intéressant de le traduire.*

Gontcharov y analyse avec acuité la vie de la société provinciale russe du XIXe siècle et met en relief l'opposition qui se manifestait entre les réactionnaires et les esprits d'avant-garde.

Raisky, le héros du roman, artiste-dilettante, à la recherche de sentiments passionnés, revient, après plusieurs échecs, au bord de la Volga, dans sa propriété de Malinovka, où il tombe amoureux de sa cousine Vera, qui, attirée par les idées libérales, s'est éprise d'un jeune nihiliste, Mark Volokhov. Sur le roman psychologique plane le mystère de Vera, qui ne se découvre qu'à la fin.

Dans le chapitre ci-dessous, Gontcharov trace le portrait de la vie de la noblesse provinciale russe, éclaire les natures qui s'affrontent et révèle à elle-même la Grand'Tante, Tatiana Markovna, que Gontcharov tenait pour le type idéal de la femme russe (1).

Dimanche, dans le salon de parade de Tatiana Markovna, Raisky trouva beaucoup de monde. Tout y brillait. Les housses étaient retirées des meubles garnis de soie cramoisie, les yeux des portraits de famille avaient été frottés par Iakov, avec un torchon mouillé et leurs regards perçaient plus aigus qu'aux jours de semaine.

Tatiana Markovna, en bonnet sur la nuque, trônait sur un divan, dans une robe de soie recouverte d'un châle. Près

(1) Les mots en italique sont en français dans le texte.

d'elle, en demi-cercle, les invités s'étaient assis dans les fauteuils.

A la première place, Nil Andreevitch Titchkoff, en habit, avec une étoile, important vieillard aux sourcils joints en croissant, au grand visage aplati, au menton profondément rentré dans la cravate, à la parole empreinte d'une bienveillance hautaine, et dont chaque mouvement dénotait un sentiment de dignité.

Tite Nikonitch, timide et courtois, également en habit avait un regard admiratif pour la Grand'Tante et un sourire pour tous ; un prêtre, en soutane de soie à la large ceinture brodée, les conseillers du tribunal, un colonel de la garnison petit, gros, les yeux et le visage injectés de sang ; deux ou trois dames de la ville, quelques jeunes fonctionnaires chuchotant dans un coin, et quelques jeunes filles, rougissant constamment, et serrant l'une contre l'autre leurs mains cramoisies que la timidité rendaient humides de sueur.

Enfin un certain propriétaire des environs était venu faire visite avec ses trois fils — adolescents. Ces fils — l'orgueil et le bonheur de leur père — rappelaient certains chiots de grande race n'ayant pas un an, chez lesquels pattes et têtes ont grandi tandis que tout le corps demeure encore informe, dont les oreilles pendent sur le front et dont la petite queue, encore courte, n'atteint pas le plancher.

Raisky entra dans le salon après tout le monde ; on avait déjà fini la tourte et on s'apprêtait à manger une certaine entrée. Il se sentit dans la situaton d'un acteur qui, vient d'arriver pour la première fois sur une scène provinciale précédé de rumeurs. Soudain le silence se fit, on cessa de mâcher et tous dirigèrent leur attention sur lui.

— Mon petit neveu, le fils de ma regrettée nièce Sophie — dit Tatiana Markovna en le présentant bien que tous sussent parfaitement qui il était.

Quelques-uns se soulevèrent un peu et saluèrent ; Nil Andreevitch regardait avec bienveillance, attendant que Boris s'approchât de lui ; les dames se mirent à minauder et jetèrent dans la glace un coup d'œil rapide.

Les jeunes fonctionnaires qui déjeunaient debout, dans un angle de la pièce, les assiettes en main, remuaient tantôt un pied, tantôt l'autre ; les jeunes filles rougirent violemment et, comme en face d'un grand danger, elles serrèrent leurs mains l'une contre l'autre.

Raisky fit un demi-salut à la ronde et s'assit près de la Grand'Tante, directement sur le divan.

— Sur quelle place il s'affale ! murmura un jeune fonctionnaire à son voisin — et son Excellence le regarde...

— Voici Nil Andreevitch — dit la Grand'Tante à Raisky, Il y a longtemps qu'il voulait te voir... Il — son Excellence — n'oublie pas, chuchota-t-elle.

— Quelle est cette petite dame : quelles jolies dents et quelle somptueuse poitrine? demanda Raisky tout doucement à sa Grand'Tante.

— C'est honteux, honteux, Boris Pavlovitch, je rougis, marmotta-t-elle.

Raisky avait à peine ouvert sa bouche pour protester que Tatiana Markovna lui marchait sur le pied.

— Pourquoi n'avoir pas daigné faire visite au vieillard : je suis heureux de recevoir des gens comme il faut — dit avec bienveillance Nil Andreeevitch. Mais on s'ennuie avec nous, elle ne nous aime pas la nouvelle génération : n'est-ce pas? Vous partagez ses opinions? Avouez-le!

— Je ne partage pas les gens en vieux et en générations, répliqua Raisky en attaquant la tourte.

— Attends un peu pour manger, parle avec lui, murmura la Grand'Tante. Tu as le temps!

— Je mangerai et je parlerai, répondit Raisky à voix haute. La Grand'Tante, décontenancée, tourna le dos avec humeur.

— Ne l'en empêchez pas, « Matouchka » (1), qu'il fasse honneur au repas : c'est la jeunesse! Alors, je serais curieux de savoir comment vous comprenez et acceptez les êtres, batiouchka, (2) poursuivit-il s'adressant à Raisky.

— Je les accepte et agis selon l'impression qu'ils me produisent.

— C'est louable! J'aime la vérité! Eh bien, par exemple, que pensez-vous de moi?

— J'ai peur de vous.

Nil Andreevitch rit de plaisir.

— De quoi donc, dites? Je vous permets de parler en toute franchise!

— De quoi ai-je peur? Voyez-vous...

— « Votre Excellence », lui souffla la Grand'Tante, mais Raisky n'écouta pas!

— On dit que vous réprimandez tout le monde. La Grand'-Tante m'a raconté que vous aviez lavé la tête d'une personne qui avait manqué la messe.

Tatiana Markovna n'en revenait pas. Elle en retira même son bonnet qu'elle posa près d'elle : une bouffée de chaleur l'envahit soudain.

(1) Matouchka : très honorable dame.
(2) Formule de respect employée par dérision.

— Qu'as-tu, qu'as-tu contre moi, Boris Pavlovitch ! fit-elle le retenant.

— Laissez-le, laissez-le, Matouchka ! Dieu soit loué que vous ayez parlé de moi : j'aime à ce qu'on dise la vérité sur moi !

Mais la Grand'Tante déjà n'était plus elle-même ; elle était mécontente d'avoir formé le projet de réunir ses amis.

— En effet, je réprimande : t'en souvient-il? reprit Nil Andreevitch en se tournant vers les portes où s'étaient massés les fonctionnaires.

— C'est exact, Votre Excellence, répondit précipitamment l'un d'eux, avançant son pied et mettant ses mains derrière son dos. On m'a un jour...

— Et pour quelle raison?

— Mon costume était fantaisiste.

— Oui, dimanche, il m'a fait le plaisir de me rendre visite après la messe : de cela, je te remercie. Oui, en effet, il m'a honoré ! Au lieu d'un habit, une méchante redingote volante...

— Pareille à celle que je porte? s'informa Raisky.

— Oui, presque : des pantalons à carreaux, un gilet rayé, un vrai bouffon !

— Et toi, t'ai-je grondé? demanda Nil Andreevitch, s'adressant à un autre.

— Je ne peux pas le nier, Votre Excellence, répondit l'autre, baissant la tête avec modestie et se passant les mains sur les cheveux.

— Pour quelle raison?

— Pour mon père alors...

— Oui, il s'est avisé de réprimander son père : le vieux avait une faiblesse : la boisson. Et lui se mit à l'exhorter, son père, croyez-vous ! Il lui a retiré son argent ! Alors je l'ai grondé : et puis, demandez-leur ! ils me sont reconnaissants.

Les fonctionnaires, devant cette louange, de plaisir changèrent de pied et se léchèrent les lèvres.

— Je vous demande : est-ce pour le bien ou pour le mal? Et quand on entend : « Tout ce qui est vieux est mauvais, et les vieux eux-mêmes sont stupides, il est temps de s'en débarrasser », poursuivit Nil Andreevitch : donne la liberté à la jeunesse, elle sera capable, elle sera prête à nous enterrer tous vivants, et elle-même occupera nos places. Voilà à quoi on tend ! Quel est l'adage français, Natalia Ivanovna? demanda-t-il, s'adressant à une dame.

— *Ote-toi de là que je m'y mette...* dit-elle.

— Oui, Voilà ce qu'ils veulent, ces beaux esprits en habits

trop courts ! Et comment s'appellent ces habits en français, Natalia Ivanovna? demanda-t-il, s'adressant à la même dame, tout en jetant un regard sur la jaquette de Raisky.

— Je ne sais pas, répondit-elle avec une timidité feinte.

— Ah, tu le sais, Matouchka ! remarqua Nil Andreevitch en la menaçant du doigt d'un air rusé, seulement tu as honte de le dire devant tout le monde. Je t'en félicite.

— Ainsi, voyez-vous : dès que je remarque chez un jeune homme une telle précipitation, poursuivit-il en s'adressant à Raisky, quand je sens qu'il pense : « Je suis moi-même intelligent et ne veux connaître personne », je le gronde, je le gronde, ne vous fâchez pas !

— Cela ne mène à rien de bon, en effet, approuva le propriétaire Ivan Petrovitch, ainsi, par exemple, les Hongrois et les Polonais se révoltent : pourquoi? C'est toujours à cause de ces nouveaux usages !

— Vous croyez? questionna Raisky.

— Oui, je le suppose : j'aimerais à connaître votre opinion...
répondit le propriétaire en se rapprochant de Raisky, nous passons toute notre vie à la campagne, sans rien savoir, c'est pourquoi il est flatteur d'entendre un homme instruit.

Raisky avec ironie salua légèrement.

— Je voulais vous demander, commença le propriétaire, actuellement en France, règne Napoléon...

— Et alors?

— N'est-ce pas qu'il est monté sur le trône par la force...

— Comment par la force? on l'a élu...

— Mais, que sont ces élections ! On dit qu'on envoyait secrètement des soldats, qu'on les contraignait, qu'on les corrompait... De grâce, quelles sont ces élections, bonnes à faire rire les poules !

— S'il a été élu en partie par la force, alors que faut-il en faire? s'enquit avec curiosité Raisky, s'intéressant à ce politique campagnard.

— Comment supporte-t-on cela, comment ne s'arme-t-on pas contre lui?

— Essaie ! coupa Nil Andreevitch, allons donc, comment?

— Rassembler les armées de tous les empires et marcher comme sur feu Bonaparte... C'était alors la Sainte Alliance...

— Vous auriez dû présenter un plan de campagne, remarqua Raisky, peut-être l'aurait-on accepté...

— Ce n'est pas mon affaire ! répliqua modestement l'hôte, j'ai dit cela comme ça, par curiositié...

Raisky se taisait. Il se sentait déjà devenir mélancolique.

« Quel horrible défaut cette vertu chrétienne — l'hospi-

talité ! pensa-t-il. Quels monstres ne rencontre-t-on pas chez ma Grand'Tante ! »

Les autres, paresseux après un copieux déjeuner, se taisaient aussi. Ivan Petrovitch parlait pour tout le monde.

— Maintenant on vient de prendre leur fleuve Amour aux Chinois ; aussi un pays riche, dit-il, répétant la même antienne. Nous aurons notre thé sans l'acheter : avantageux et agréable.

— Eh bien, mon frère Ivan Petrovitch : on ne peut pas transporter toute l'eau dans un tamis, remarqua Nil Andreevitch.

— Je voulais seulement, par curiosité, parler librement avec Boris Pavlovitch, il habite la capitale... Maintenant on écrit de nouveau que le pape de Rome...

A ce moment Polina Karpovna, dans une robe de mousseline aux larges manches qui laissaient voir presque jusqu'aux épaules ses bras blancs et potelés, fit une bruyante apparition dans la salle. Un cadet (1) la suivait.

— Quelle chaleur ! *Bonjur, bonjur,* dit-elle, saluant de tous les côtés et s'asseyant sur le divan près de Raisky.

— Nous sommes trop à l'étroit ici ! fit Raisky changeant de place.

— *Non, non, ne vous dérangez pas,* insista pour le retenir Polina Karpovna, mais elle n'y parvint pas. Quel ennui ! avait-elle eu le temps de dire à voix basse. Vous avez tellement de monde et « j'aurais aimé à vous voir seul... »

— Pourquoi faire? s'enquit Raisky à haute voix. Vous voulez me parler d'affaires?

— Oui, d'affaires, s'empressa-t-elle de lui chuchoter dans un sourire.

— Laquelle donc?

— Et le portrait?

— Un portrait, quel portrait?

— Le mien ! Vous m'avez promis de le faire : avez-vous oublié, *ingrat!*

— Ah, Dalila Karpovna ! s'écria Nil Andreevitch d'une voix traînante : bonjour, comment allez-vous?

— Bonjour, répondit-elle sèchement, cherchant à se détourner de lui.

— Alors, ne me gratifierez-vous pas d'un regard tendre? Laissez-moi admirer votre cou de cygne...

Dans la foule qui se tenait près de la porte un rire fusa, les dames aussi sourirent.

— Insolent, il dit tout de suite des bêtises ! murmura Polina Karpovna à Raisky.

(1) **Élève du corps des cadets.**

— Pourquoi dédaignes-tu le vieux, et si je cherche à t'épouser? Ne suis-je pas bon à marier? suis-je vieux? Vous seriez la femme d'un haut dignitaire!...

— Cet honneur ne me « séduit pas »... répliqua-t-elle sans le regarder. *Bonjur*, Natalia Ivanovna. Où avez-vous acheté un si ravissant chapeau! Chez *Madame Pichet?*

— C'est mon mari qui me l'a fait venir de Moscou, répondit timidement Natalia Ivanovna, en lançant sur Raisky un coup d'œil craintif. Une surprise...

— Très, très charmant.

— Mais, jetez donc un regard sur moi : vraiment, je voudrais demander votre main, insista Nil Andreevitch, harcelant Polina Karpovna. J'ai besoin d'une maîtresse de maison modeste, qui ne soit pas coquette ni trop gâtée, qui n'aime pas les toilettes, dont le regard ne se pose jamais sur un homme sauf sur moi. Et chez nous, vous êtes ce modèle...

Polina Karpovna faisait semblant de ne pas entendre, elle agitait un éventail et cherchait à parler à Raisky.

— Vous êtes ici, poursuivait l'inexorable Nil Andreevitch, un modèle pour mères et filles, à l'église vous ne détournez jamais votre regard de l'icône, vous ne remarquez pas les jeunes gens...

Près des portes retentit un rire plus sonore, et les dames grimaçaient pour cacher leur sourire.

Tatiana Markovna s'efforça d'étouffer l'attaque que Nil Andreevitch faisait porter sur son hôte.

— Mangez un peu de tourte, Polina Karpovna. Je vais vous servir, proposa-t-elle.

— Merci, merci, non, je viens de déjeuner!

Mais cela ne servit à rien. Nil Andreevitch reprit sa charge.

— Vous vous habillez comme une moniale : vous n'exhibez ni bras, ni épaules... Votre conduite est en rapport avec votre âge respectable...

— Qu'avez-vous à me chicaner! demanda Polina Karpovna. *Est-il bête, grossier?* soupira-t-elle, s'adressant à Raisky.

— Oui, oui, vous *parlez français*... interrompit Nil Andreevitch. Je veux me marier, Madame, voilà pourquoi je vous harcèle, et tous deux nous formons un couple!

— Il est improbable que quelqu'un se trouve pour former un couple avec vous! répliqua Polina Karpovna sans le regarder.

— Et comment, ne formons-nous pas un couple? permettez! j'étais encore assesseur au tribunal quand vous avez épousé Ivan Egorovitch aujourd'hui décédé, il y a de cela...

— Quelle chaleur, *on étouffe ici, allons au jardin!* Michel, donnez-moi mon mantelet... dit-elle, se tournant vers le cadet.

A ce moment parut Vera.

Tout le monde se leva, l'entoura, et la conversation prit une autre direction. Ces gens, cette scène ennuyaient Raisky, il se préparait à s'en aller, mais dès l'arrivée de Vera, son amitié pour elle résonna si fort en lui qu'il resta comme cloué sur sa chaise.

Vera embrassa la société d'un regard rapide, dit par-ci par-là, deux ou trois phrases, serra les mains de quelques jeunes filles qui avaient fixé leurs yeux sur sa robe et sur sa pèlerine, sourit indifféremment aux dames et s'assit sur une chaise, près du poêle.

Les fonctionnaires s'ajustaient, Nil Andreevitch avec plaisir lui embrassa bruyamment la main, les demoiselles ne la quittaient pas du regard.

Marfinka ne restait pas en place : elle versait du vin à l'un, offrait un hors d'œuvre à l'autre, ou s'efforçait d'occuper ses amies par une conversation.

— Vera Vassilievna ! défendez-moi, ma beauté !

— Est-ce qu'on vous offense, Nil Andreevitch?

— Comment donc ! Dalila... Non... Pelageïa Karpovna.

— Impertinent ! proféra Polina Karpovna, se levant de sa place et se dirigeant vers la porte.

— Où allez-vous, Polina Karpovna, et de la tourte ! Marfinka, retiens-la ! Polina Karpovna ! fit Tatiana Markovna l'arrêtant.

— Non, non, Tatiana Markovna. Je suis toujours heureuse de vous voir et reconnaissante, répondit Polina Karpovna déjà dans le grand salon. Mais avec cet être grossier je ne veux me trouver ni chez vous, ni nulle part... Si mon mari vivait il n'aurait jamais osé.

— Eh bien, ne vous fâchez pas contre ce vieillard, il ne parle pas méchamment ; il est si honorable...

— Non, non, laissez-moi, je vous prie, je viendrai une autre fois sans lui.

Elle partit tout en larmes, profondément offensée.

Au salon, tout le monde était de bonne humeur, et Nil Andreevitch, avec un sourire hautain, acceptait ce rire général approbateur.

Raisky et Vera seuls ne riaient pas. Bien que Polina Karpovna fût comique, la grossièreté de cette foule et l'incartade du vieillard indignaient Boris. D'un air morne, il se taisait, balançant son pied.

— Alors elle est partie fâchée? s'enquit Nil Andreevitch quand Tatiana Markovna, paraissant préoccupée par cette scène, revint s'asseoir silencieusement à sa place.

— Aucune importance, elle l'avalera à sa santé ! déclara

le vieux. On ne se déshabille pas ainsi devant les autres. Nous ne sommes pas aux bains ici !

Les dames baissèrent les yeux, les jeunes filles rougirent et se serrèrent fortement les mains.

— Ne regarde pas de tous côtés à l'église, ne traîne pas des adolescents derrière toi... Eh bien, Ivan Ivanovitch, il fut un temps où tu ne sortais pas de chez elle ! Y vas-tu toujours? demanda-t-il sévèrement à un petit jeune homme.

— Je me suis détaché d'elle depuis longtemps, Votre Excellence, j'en avais assez de lui faire sans cesse des compliments.

— Enfin, tu t'es détaché ! Quel exemple pour les jeunes femmes et pour les jeunes filles ! Elle a depuis longtemps passé la quarantaine ! Elle se promène en couleur rose, avec des nœuds, des rubans... Comment ne pas l'attraper ! Voyez-vous, je ne suis dur que pour le vice, Boris Pavlovitch, et vous avez peur de moi ! Qui vous a raconté sur moi de terribles choses?

— Qui? Mais Mark.

Mouvement général. Quelques-uns tremblèrent.

— Quel est ce Mark? s'enquit Nil Andreevitch, les sourcils froncés.

— Mark Volokhoff, celui qu'on a relégué ici.

— Ce bandit? Mais vous le connaissez?

— Nous sommes amis.

— Amis? prononça le vieux avec ébahissement, puis après avoir siffloté. Qu'est-ce que j'entends, Tatiana Markovna?

— Ne le croyez pas, Nil Andreevitch, il ne sait pas lui-même ce qu'il dit, répondit la Grand'Tante. Quel ami est-il donc pour toi?

— Qu'avez-vous, ma Grand'Tante ! N'est-ce pas lui qui a soupé et couché chez moi? N'est-ce pas vous qui avez donné l'ordre de lui préparer un lit moelleux?...

— Boris Pavlovitch, de grâce, tais-toi ! marmonna la Grand'Tante.

Mais il était déjà trop tard. Nil Andreevitch, à travers ses lunettes, jeta sur elle un regard étonné, les dames la dévisagèrent avec pitié, les hommes restèrent bouches bées, les jeunes filles se serrèrent l'une contre l'autre. Le menton de Vera trembla de sourire. Elle jeta sur tous un regard de satisfaction, et, par un coup d'œil amical remercia Raisky de ce plaisir imprévu. Marfinka se cacha derrière sa Grand'-Tante.

— Qu'est-ce que j'entends ! proféra Nil Andreevitch avec surprise. Vous avez laissé pénétrer ce Barabas sous votre toit !

— Ce n'est pas moi, Nil Andreevitch, c'est Boriouchka qui, dans la nuit l'a amené. J'ignorais qu'il dormait chez lui !

— Alors, la nuit, vous rôdez avec lui, reprit-il, s'adressant à Raisky. Savez-vous que Volokhoff est un homme suspect, un ennemi du gouvernement, un réprouvé de l'église et de la société?

— Quelle horreur! firent les dames.

— C'est lui qui vous a parlé de moi? interrogea Nil Andreevitch.

— Oui, c'est lui.

— Alors, il m'a représenté comme une bête féroce : j'avale les hommes?...

— Non, vous ne les avalez pas, mais vous vous permettez, par on ne sait quel droit, de les offenser.

— Et vous l'avez cru?

— Jusqu'à aujourd'hui, non.

— Et aujourd'hui?

— Et aujourd'hui, oui, je le crois.

Surprise générale. Effroi général.

Certains fonctionnaires s'en allèrent à pas de loup dans le salon, et de là, écoutèrent la suite.

— Pourquoi donc? demanda-t-il, fronçant les sourcils avec une arrogante surprise, pourquoi?

— Parce que vous venez d'offenser une femme.

— Vous entendez, Tatiana Markovna?

— Boriouchka, Boris Pavlovitch! gronda-t-elle tentant de le réprimer.

— Cette vieille femme, séductrice, volage... poursuivit Nil Andreevitch.

— En quoi cela vous regarde-t-il? Et qui vous a donné le droit de vous faire juge des défauts des autres?

— Et vous, jeune homme, de quel droit osez-vous me faire des remontrances? Savez-vous que j'ai servi près de cinquante ans, et qu'aucun ministre ne m'a fait la moindre observation?...

— De quel droit? De celui-là même que vous avez, chez moi, offensé une femme, et si je l'admettais, je serais un pitoyable sire. Vous ne comprenez pas cela, tant pis pour vous!...

— Si vous recevez chez vous une pareille femme, dont la ville entière sait qu'elle est légère, volage, qu'en dépit de son âge, elle cherche à se rajeunir, qu'elle n'accomplit pas ses devoirs familiaux...

— Et alors?

— Alors Tatiana Markovna et vous, avez besoin d'être un peu grondés tous les deux... Oui, je voulais vous le dire depuis longtemps, Matouchka... Vous la recevez chez vous...

— Eh bien, légèreté, étourderie, coquetterie, ne sont pas

encore des crimes! répliqua Raisky. Quant à vous, la ville entière sait que, par concussion, vous avez amassé une fortune, que vous avez, pour la voler, fait enfermer votre propre nièce dans une maison de fous; cependant ma Grand'Tante et moi, nous vous recevons chez nous, et c'est plus grave que d'être coquette! Voilà, pour cela, vous pouvez nous gronder!

Scène inimaginable d'épouvante parmi les présents. Les dames se levèrent, et, par groupes se dirigèrent vers le grand salon, sans prendre congé de la maîtresse de maison; derrière elles, massées comme des moutons, se précipitèrent les jeunes filles, et tous partirent. La Grand'Tante montra la porte à ses petites-nièces. Marfinka s'en alla, Vera resta. Nil Andreevitch pâlit.

— Qui, qui t'a raconté ces potins, dis-le! C'est Mark le bandit? J'irai immédiatement chez le gouverneur, Tatiana Markovna, où nous ne nous connaissons plus, ou le pied de ce jeune homme (il indiqua Raisky) ne passera plus le seuil de votre maison! Autrement dans vingt-quatre heures, je mettrai et lui, et vous, et toute la maison, là où le corbeau jamais n'apporta d'os...

Nil Andreevitch, suffoquant de fureur, ne savait plus ce qu'il disait.

— Qui, qui lui a dit cela, je veux le savoir? Qui... parle! râlait-il.

Soudain Tatiana Markovna se leva de sa place.

— Assez radoté d'absurdités, Nil Andreevitch! Regarde-toi, tu es devenu tout rouge : tu es arrivé à un tel point que tu vas éclater de fureur. Bois plutôt un peu d'eau! Quel secret a-t-il dévoilé? Oui, je l'ai dit, et je lui ai dit la vérité! ajouta-t-elle. Toute la ville le sait.

— Tatiana Markovna! Comment! rugit Nil Andreevitch.

— On m'appelle Tatiana Markovna depuis soixante-cinq ans. Eh bien, que veut dire ce « Comment »? Tu n'as que ce que tu mérites! Pourquoi injuries-tu tout le monde? tu t'attaques à une femme, chez les autres. Le maître de maison t'a arrêté, tu n'agis pas comme un noble!...

— Mais comment osez-vous me parler ainsi! rugit de nouveau Nil Andreevitch.

Raisky voulut se précipiter sur lui, mais la Grand'Tante l'arrêta d'un tel geste impérieux qu'il se pétrifia et attendit de voir ce qui allait arriver.

Soudain elle se redressa, mit son bonnet, et, s'enveloppant dans son châle, s'avança vers Nil Andreevitch.

Raisky, avec étonnement, regarda sa Grand'Tante. C'était elle et non Nil Andreevitch qui attirait son attention. Tatiana

Markovna se raidit tout à coup en une figure si pleine de majesté que Raisky se sentit envahi de timidité.

— Qui es-tu? dit-elle. Un simple greffier, *un parvenu* et tu oses lever la voix sur une femme, et en plus sur une noble de vieille souche ! Tu te gonfles : tu veux une leçon ! Je te la donnerai une fois pour toutes : tu t'en souviendras ! Tu as oublié que, jadis, dans ta jeunesse, quand tu apportais les documents du Tribunal à mon père, tu n'osais pas t'asseoir devant moi, et qu'aux fêtes, plusieurs fois, de mes mains, tu as reçu des cadeaux. Et si encore, tu étais honnête, nul ne te reprocherait cela, mais tu as amassé en volant. Mon petit-neveu a dit la vérité, et ici, par faiblesse, on te tolérait, mais tu aurais bien fait de te taire et de te repentir à la fin de ta sombre vie. Et tu gonfles d'orgueil, et l'orgueil, ce vice capital, conduit à l'oubli. Désenivre-toi donc, lève-toi donc, et salue : devant toi se tient Tatiana Markovna Beregkoff : là, tu le vois, est mon petit-neveu Boris Pavlovitch Raisky : si je ne l'avais retenu il t'aurait jeté hors du perron, mais je ne veux pas qu'à te toucher il salisse ses mains — pour toi les valets suffiront ! J'ai un défenseur, essaye de t'en trouver un. Les gens ! cria-t-elle, et, battant des mains, les yeux brillants, elle se redressa de toute sa taille. Elle ressembla au portrait d'une femme hautaine de sa race, suspendu dans la pièce même, sur le mur.

Nil Andreevitch roula ses yeux hébétés.

— J'écrirai à Pétersbourg... La ville est en danger... marmonna-t-il précipitamment en s'en allant vite, sans oser se retourner, courbé sous le regard étincelant de Tatiana Markovna.

Il partit et Tatiana Markovna garda sa même pose, ses yeux jetaient des éclairs de fureur, et d'émotion, sans trève, elle remontait son châle. L'étonnement tombé, Raisky reprit ses sens, timidement il s'approcha d'elle, comme s'il ne la reconnaissait pas, voyant en elle, non sa Grand'Tante, mais une autre femme inconnue de lui jusqu'alors.

— Vous avez vainement exigé de cette brute le tribut de respect qui vous est dû — il n'a pas compris votre grandeur. Acceptez de moi cet hommage, non comme une Grand'Tante de son petit-neveu, mais comme une femme d'un homme. J'admire Tatiana Markovna, la meilleure de toutes les femmes, et je m'incline devant sa dignité de femme.

Il lui embrassa la main.

— J'accepte ton hommage comme un grand honneur, Boris Pavlovitch — et je ne l'accepte pas pour rien — je le mérite. Et pour toi, pour ton honnête action, voilà mon baiser, non de la Grand'Tante, mais d'une femme.

Elle l'embrassa sur la joue.

Au même instant quelqu'un l'embrassa sur l'autre joue.

— Et ceci d'une autre femme ! dit doucement Vera, l'embrassant et glissant précipitamment dans la porte.

— Ah ! fit Raisky avec passion tendant la main derrière elle.

— Nous ne nous sommes pas concertées, mais toutes deux, nous t'avons compris. Nous parlons peu, elle et moi, mais nous nous ressemblons ! avoua Tatiana Markovna.

— Ma Grand'Tante vous êtes une femme extraordinaire ! affirma Raisky, la regardant avec extase, comme s'il la voyait pour la première fois.

— Et toi, tu es un monstre, mais un bon monstre ! conclut-elle en lui frappant doucement l'épaule. Va donc voir le gouverneur, raconte-lui la vérité, la manière dont tout s'est passé, afin que l'autre n'invente pas de baliverne, et moi, j'irai m'excuser auprès de Polina Karpovna.

I. A. GONTCHAROV.

(traduit par H. SCHAKHOWSKOY-POUCHLIAKOFF *et* ANNE QUELLENNEC.*)*



L'Administrateur : Maurice BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1953. 64967.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VIe

Je soussigné (nom et prénom) ______________________________

adresse : ______________________________

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) *à la Revue de* **LA TABLE RONDE** *à partir du*

N° de ______________________________

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A ______________, *le* ______________

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
	—	—
— France et Union Française..........	930 fr.	1 800 fr.
— Étranger..........................	1 080 fr.	2 100 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse à toute demande de renseignements.

(1) Rayer les mentions inutilisées.

Nous acceptons les Bons de Livres U. N. E. S. C. O. en règlement du montant des abonnements.

La liste des Pays participants et des Organismes distributeurs est donnée dans les Nos de Janvier-Avril-Juillet et Octobre de chaque année de la Revue *LA TABLE RONDE*.

La collection

Roman

Cette collection, consacrée au roman et à l'art romanesque, ne comporte que des œuvres d'auteurs français et étrangers encore inconnus chez nous, la plupart, œuvres de jeunes écrivains. Elle paraît sous la direction de la revue *Roman*, et sa couverture, comme celle de la revue, est composée par Henri Matisse.

Cette collection de romans, préoccupée de recherches et d'exigences techniques, ne considérera pas une technique comme une recette, et elle entend que le romancier soit « engagé » tout entier dans son œuvre, non par les jeux de l'esprit, mais à cause de ce qu'il aime et de ce qu'il veut. Les ouvrages publiés ici exprimeront les « métiers » les plus divers et les visions les plus différentes, tous liés à la présence humaine. On voudrait tenter de rendre au mot roman, si souvent galvaudé, la réalité vivante qu'il doit avoir.

A paraître en Septembre :

UN TEMPS POUR RIEN par Jacques HOWLETT.

A paraître en Octobre :

L'AMOUR DIFFICILE par Jean-Pierre MONNIER.





DANS LA MÊME COLLECTION

Durkheim, il y a cinquante ans, formulait les « Règles de la méthode sociologique » en termes généraux. Après un demi-siècle de recherches empiriques il était nécessaire non d'infirmer Durkheim mais de le préciser et de le compléter. C'est ce que fait dans les **Éléments de méthode sociologique,** Robert K. Merton professeur de sociologie à l'Université Columbia et animateur du Bureau of Applied Social Research de New-York. Il fonde ses conclusions méthodologiques sur sa profonde expérience de la recherche sur le terrain et illustre son exposé de nombreux exemples concrets et vivants, choisis aussi bien dans les sociétés dites « primitives » que dans la vie politique locale américaine, la ségrégation raciale, le racket, etc. Ce livre d'un savant suscitera l'intérêt de tout homme soucieux de se tenir au courant du mouvement qui amène les sciences sociales au premier plan de la scène contemporaine.

3 stöetzel - jeunesse sans chrysanthème ni sabre

Enquête réalisée pour l'U. N. E. S. C. O. sur le Japon et la jeunesse japonaise d'après guerre.

(A paraître en Octobre.)

PLON

Printed in France. PRIX DU NUMÉRO : 170 fr.

N. M. P. P.

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE



Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)
Téléphone : DAN. 04-50

COMITÉ DE RÉDACTION

M. François MAURIAC,
MM. Gabriel MARCEL, Jean MISTLER, Thierry MAULNIER,
Charles ORENGO.
Secrétaire général : Jean LE MARCHAND.

TARIF DES ABONNEMENTS :
voir le bulletin d'abonnement en fin de volume.

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

AUSTRALIE : Librairie Angus & Robertson — 89, Castlereagh St., SYDNEY.
Abonnement, un an : livres St. : 2,16 Sh

BELGIQUE : Agence et Messageries de la Presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 195; un an, francs belges : 357.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de six mois, cruzeiros : 130; un an, cruzeiros : 250.

CANADA : Palatine limitée : 1460 avenue Union à MONTRÉAL.

CHILÍ : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois, piastres : 108; un an, piastres : 210.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue. NEW-YORK 20, N. Y.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street. LONDON W. I.
Abonnement de six mois, shillings : 25 un an, shillings : 47,6.

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3,50; un an, dollars : 6,60.

HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.

NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 21 ; un an, cordobas : 40.

PORTUGAL : A Bibliofila : 102, Rua da Miséricordia, LISBONNE.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55 un an, couronnes suédoises, 39,90.

SUISSE : La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 10,80 un an, livres turques : 21.

Tous les manuscrits destinés à la Revue « Table Ronde », doivent être adressés à la LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière - Paris (6e)

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir les numéros de janvier, avril, juillet, octobre.

la collection

Roman

Cette collection, consacrée au roman et à l'art romanesque, ne comporte que des œuvres d'auteurs français et étrangers encore inconnus chez nous, la plupart œuvres de jeunes écrivains. Elle paraît sous la direction de la revue *Roman*, et sa couverture, comme celle de la revue, est composée par Henri Matisse.

Cette collection de romans, préoccupée de recherches et d'exigences techniques, ne considérera pas une technique comme une recette, et elle entend que le romancier soit « engagé » tout entier dans son œuvre, non par les jeux de l'esprit, mais à cause de ce qu'il aime et de ce qu'il veut. Les ouvrages publiés ici exprimeront les « métiers » les plus divers et les visions les plus différentes, tous liés à la présence humaine. On voudrait tenter de rendre au mot roman, si souvent galvaudé, la réalité vivante qu'il doit avoir.

JACQUES HOWLETT

UN TEMPS POUR RIEN

tout se réfracte, se brise, se recompose dans chaque personnage de Jacques Howlett, le monde est capté, les hommes sont rejoints et on parvient ainsi à un art romanesque qui grace à son complet réalisme n'oppose plus l'extérieur à l'intérieur des êtres.

420 F

A paraître en Octobre :

L'AMOUR DIFFICILE par Jean-Pierre MONNIER.

PLON

